GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
OCT 31 1900

7e Année. N° 20. 15 Octobre 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
René Boylesve	*La Becquée* (1re partie)	669
Général Dragomirov	*Sur Souvorov*	709
Paul de Rousiers	*Le Port de Hambourg*	735
Comte Remacle	*Une Vendetta provençale au XVIe siècle.* — I	774
Anatole Le Braz	*Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu* — II	797
Jean Vignaud	*L'Accueil*	817
Maurice Maindron	*Blancador l'Avantageux* (fin)	822
L. Houllevigue	*Le Rôle des Machines*	870

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET, Romans I, *Cruelle énigme, Un Crime d'Amour, André Cornélis.*

M. Paul Bourget inaugure par ce volume la réimpression de ses romans dans cette édition définitive de ses Œuvres complètes. L'occasion est belle de relire *Cruelle Énigme, Un Crime d'amour* et cet admirable *André Cornélis*. Mises ainsi à la suite les unes des autres, ces monographies sentimentales apparaissent « dans l'unité de leur méthode et de leur doctrine ». M. Paul Bourget les a fait précéder d'une introduction où il analyse lui-même avec modestie et simplicité « ces études de sensibilité contemporaine ». Ces trois romans, qui ont enrichi le trésor de notre littérature moderne, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les recommander. Il ne faut que signaler ce volume, dont M. Paul Bourget a revu le texte avec le plus grand soin et qui avait sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

L'ANNÉE COLONIALE,
publiée sous la direction de **Ch. Mourey** et **Louis Brunel.** — Première année, 1899.

Les auteurs de cette publication périodique se sont proposé de coordonner chaque année les renseignements politiques, administratifs, statistiques relatifs aux diverses parties de l'empire colonial de la France, et de mettre ainsi aisément à la disposition du public une masse précieuse de documents épars et d'accès difficile. La première partie du volume nous offre d'instructives études du général Gallieni sur les routes et l'exploitation de Madagascar ; de M. Piquié, sur les budgets locaux des colonies ; de M. Teissier, sur la mise en valeur du Congo français par les compagnies concessionnaires, et quelques chroniques d'intérêt général. Puis vient la série des monographies spéciales, dont la documentation est excellente, et sera singulièrement utile. Le volume s'achève par une bonne bibliographie, méthodiquement disposée.

HÉRILLE, par **Jean Bertheroy.**

C'est toute une vie d'homme, une vie manquée, naturellement, que l'on trouvera dans ce livre. Le héros est fils de simples paysans, et, comme tant d'autres, il s'évade à vingt ans de sa condition modeste : il a fait de brillantes études, il est docteur en droit, il devient riche par un beau mariage ; mais, toute sa vie, il poursuit dans l'amour une quiétude impossible, faite de confiance et de communion quotidienne. Une fois, il a été près de ce bonheur, au temps de la première maîtresse ; lui-même a voulu s'éloigner d'elle, « et, à cause de cela sans doute, l'amour, jamais plus, n'a porté pour lui d'autres fleurs heureuses ». Il mourra déçu, épuisé avant l'âge, désespérément seul. Et de cette simple histoire madame Jean Bertheroy a su faire un livre intéressant et douloureux.

LA GUERRE ET L'HOMME, par **Paul Lacombe.**

M. Lacombe a voulu savoir ce qu'est la guerre, ce qu'est l'homme à la guerre, ce que la guerre fait de l'homme. Il a voulu apporter à cette étude la calme et méthodique rigueur que lui connaissent ceux qui ont lu son beau livre sur l'*Histoire considérée comme science.* A toucher du doigt tant de misères, tant de cruautés, de barbaries, de lâchetés, de folies sanguinaires, l'horreur l'a emporté ; et il a écrit ce livre disparate et saisissant, à la fois savant et éloquent, calme et passionné, toujours sincère, convaincant, émouvant, le réquisitoire le plus fort qu'on ait dressé contre la guerre.

LE CHEMIN DES CHATS, par **H. Sudermann,**
traduit de l'allemand
par **mesdames Valentin** et **Ch. Laurent.**

La collection des *Grands Romans étrangers,* qui nous avait donné tant de traductions intéressantes et qui a fait connaître au public français quelques belles œuvres de Mathilde Serao, de Fogazzaro, de Kipling, de Tolstoï, de Verga, nous offre aujourd'hui ce tragique roman de Sudermann. Le héros, Boleslaw de Schranden, est le fils d'un homme qui a trahi : tout le poids du crime paternel retombe lourdement sur sa vie. Les mépris de tous le poursuivent et l'accablent. Seule, dans l'ombre, une pauvre fille, l'ancienne maîtresse de son père mort, met autour de lui un peu de dévouement. Rien ne la rebute, pas même l'horreur qu'il lui témoigne ; elle ne vit que pour lui, et elle en meurt. Et il s'aperçoit, quand elle est morte, « qu'elle avait été une admirable et forte créature, toute d'instinct et d'amour, comme il en existait jadis, quand la Société mauvaise n'avait pas encore perverti les enfants de la Mère Nature et que chaque être participait à la puissance, à la beauté, à la splendeur du grand Tout ». Le livre est de haute valeur et la traduction de mesdames Valentin et Ch. Laurent est excellente.

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE
II. — La Guerre de Cent ans. — Révolution maritime,
par **Charles de la Roncière.**

Ce deuxième volume raconte l'histoire de la marine française depuis le dernier tiers du quatorzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. On peut dire que ce clair et vivant récit, appuyé sur une érudition singulièrement abondante et complète, renouvelle vraiment toute une partie de l'histoire traditionnelle de la Guerre de Cent ans, et rend parfaitement intelligible la transformation décisive que subissent l'administration maritime, la construction maritime et la stratégie maritime par la triple influence de l'artillerie créée, des inventions techniques et des découvertes géographiques.

LA BECQUÉE

« Ressemblans aux petits oysellets qui ne peuvent encore voler, et qui baillent tousjours attendans la becquée d'autruy. »

AMYOT.

I

L'ÉVÉNEMENT

Les petites Pergeline montrèrent le nez en riant : elles ne se tenaient pas de joie lorsqu'elles avaient pu entrer sans sonner, et parvenir à pas de loup, par le corridor, jusqu'à l'entrée de la cour.

Mais elles prirent aussitôt la figure penchée de toutes les personnes qui se présentaient à la maison :

— Mon « pauvre » Riquet, est-ce qu'on peut monter dire bonjour à ta « pauvre » maman ?

La bonne, Adèle, qui allait puiser de l'eau, répondit pour moi :

— Bien sûr que oui, mesdemoiselles. Madame a voulu se lever pour voir passer monsieur en militaire. Vous la trouverez sur son fauteuil en attendant le tambour... Et chez vous ? toujours pas de nouvelles de ce « pauvre » M. Paul ?

Les deux jeunes filles levèrent les sourcils et les bras :

— Rien. Mais les Prussiens sont à Tours ; ils ont lancé un obus contre l'Hôtel de Ville, et un autre qui a tué trois personnes, rue Royale.

— A Tours! mon bon Jésus! si près de chez nous! N'allez pas répéter ça là-haut; madame a une peur!...

Elles tournèrent les talons, chacune un doigt aux lèvres.

Adèle accrocha l'anse de son seau à la boucle humide du puits mitoyen, et sollicita d'une main la chaîne qui se dévida rapidement en faisant grincer la poulie. A ces cris d'oiseau, il était rare que la servante du capitaine Chevreau ne se montrât pas de l'autre côté; et les deux femmes causaient pendant que le seau buvait. Quelquefois, on apercevait le vieil officier retraité fumant la pipe ou sciant du bois dans sa cour.

La domestique voisine entre-bâilla en effet la porte du puits. Elle avait l'œil émerillonné; elle nouait les brides d'un bonnet propre :

— Ils sont partis du bout de la ville, dit-elle. Dans cinq minutes, ils vont passer sous les fenêtres!... C'est monsieur qui les commande tous!... Une, deusse! une, deusse! faut voir!... et de la musique, et des rataplans!...

— Montez vite, me dit Adèle.

La malade était assise près d'une fenêtre. Elle portait un peignoir de laine rayé de blanc et de bleu. Elle avait une figure régulière et douce; elle se plaignait du poids de ses cheveux; ses yeux semblaient toujours vous regarder de loin; on n'osait pas toucher ses tempes, en l'embrassant, tant la peau était mince sur les fins ruisseaux des veines.

Elle m'attira et me tint longtemps près de sa joue, tandis que Marguerite Pergeline et sa sœur Georgette, les mains posées en araignées sur les vitres, épiaient le passage de la garde nationale.

Les deux jeunes filles sautèrent. On entendait le roulement du tambour et le filet de voix bravache du clairon tournant la rue. Les fenêtres s'ouvrirent, malgré le froid. L'horloger Papillaud, que l'on voyait, derrière la buée, travailler entre deux globes de pendule, quitta sa loupe et vint, en boitant, se ranger devant sa boutique; les murs se garnirent de femmes, l'enfant au bras, de vieux bonshommes, la goutte au nez; on se bousculait contre la grille de la boucherie; le maître clerc de mon père, long garçon malingre, nous souriait, niché à demi dans le ventre ouvert d'un bœuf à l'étal.

— Les voilà ! les voilà !

Une écume de gamins coiffés de chapeaux de gendarme en papier, brandissant des sabres de fer-blanc, des lattes, des manches à balais, était poussée par le couple tonitruant du tambour et du clairon.

Un éclat : un déchirement de l'atmosphère, une pétarade de notes martiales, cassa toutes les figures et les laissa un moment grimaçantes. Suivait une lourde masse d'espèces de soldats sans couleur, qui pilait le sol, avec des jambes de plomb. Le capitaine Chevreau, l'épée fulgurante, bedonnait, en tête.

— Comme c'est beau ! dit Georgette.

— Oh ! oui, dit Marguerite.

Elles nommaient un à un ces messieurs, qu'elles reconnaissaient.

— Madame Nadaud, voilà votre mari !... Riquet, mais regarde donc ton papa !

Il nous favorisait d'un coup d'œil oblique, et inclinait courtoisement vers nous la pointe de son sabre. Il portait un képi à galon blanc, d'un effet curieux au-dessus de ses favoris de notaire. Je réfléchissais de toutes mes forces :

— Alors, c'est ça, la guerre ?

— La guerre, dit Georgette, c'est bien autre chose que ça ! Tu n'as donc jamais vu Paul en uniforme ?

Sa sœur aînée fit signe de se taire devant la malade. On essayait de lui cacher les progrès de l'invasion, dont chaque étape nouvelle l'étouffait.

En quittant la fenêtre, nous la trouvâmes retombée dans son fauteuil. Elle grelottait et pleurait. On me renvoya, comme toutes les fois que les choses tournaient au sérieux :

— Allons, va jouer, mon petit bonhomme, et sois sage.

Derrière mon dos, Marguerite disait :

— De quoi vous tourmentez-vous ? il faut bien qu'on apprenne à ces messieurs le maniement du fusil : ce n'est pas une raison pour qu'ils s'en servent.

Et Georgette :

— Rassurez-vous, madame, on affirme que l'obus de Tours sera le dernier tiré...

Dans l'escalier, je criais à la bonne :

— Adèle ! tu sais que Georgette a dit ce que tu lui avais défendu !...

Adèle traversait le corridor en coup de vent :

— Monsieur Henri ! voilà la calèche de Courance, avec votre grand'tante Planté !

Je vis trois doigts de bas blanc au-dessus de la bottine qui tâtait le marche-pied, et puis la tête de Félicie Planté se releva. Elle faisait des yeux de poule pourchassée :

— Ma pauvre Adèle ! j'avais à causer avec monsieur, et voilà-t-il pas que je le rencontre au milieu de cette chair à canon ! Quand va-t-il rentrer, à présent ?

— Hé ! la la, ma'me Planté, qui est-ce qui serait en état de vous le dire ? Ils vont tirer sur la route de la Ville-aux-Dames.

— C'est cela ! de sorte que nous aurons l'avantage de traverser de nouveau ce tohu-bohu en retournant à Courance ! La jument a failli s'emporter...

Sur le siège, Fridolin aspirait l'air, du coin de la lèvre : il savait le faire siffler par une petite brèche entre les dents. C'est ainsi qu'il préparait ses paroles.

— J'en demande bien pardon à madame. Ça serait-il l'heure de rencontrer Bismarck, je réponds de ma jument !

Félicie entra. Lorsqu'elle fut dans l'ombre du corridor, elle pinça la manche d'Adèle :

— Ma fille, il ne s'agit pas de perdre du temps. Vous allez me faire un paquet de l'argenterie, entendez-vous ? Comptez-la, et mettez-moi les chiffres sur un bout de papier. Il faut enterrer tout ce qui a de la valeur. J'aurais voulu voir monsieur pour les bijoux de madame...

— Vous allez la voir, ma'me Planté. Elle est avec les demoiselles Pergeline. Et ne lui parlez point de tout ça, bien entendu... Hé ! la la, mon Dieu, faut-il !...

Adèle continua de gémir en ficelant les cuillers, les fourchettes, les couteaux à fruits, des compotiers, la truelle à poisson, ma timbale... Elle s'interrompait pour aller au puits. La poulie chantait comme un moineau au coucher du soleil, et la bonne du capitaine était informée.

Georgette et Marguerite descendirent, avec la permission de m'emmener chez elles pour me faire aller à la balançoire. Le

sol de leur jardin avait la coriacité du roc; on voyait, çà et là, dans les plates-bandes, de malheureux choux gelés. Mes amies me lançaient très haut, mais elles m'arrêtaient vite, de peur que je n'eusse mal au cœur; et elles montaient à ma place, toutes les deux, nez à nez, et pour longtemps, en parlant mariage.

— Quand est-ce que vous aurez fini?

— Bientôt.

Mais elles ployaient les genoux pour s'élancer de nouveau; leurs robes formaient tour à tour une grande pointe derrière les jambes, et le vent froid leur rougissait les joues.

Madame Pergeline, leur mère, me composa une tartine de mirabelles, et m'apprit qu'on se disposait à m'emballer avec l'argenterie pour me transporter à Courance.

— Vois-tu, mon petit, tu commences à faire trop de bruit dans la maison, pour ta pauvre maman. Et puis, on ne sait pas ce qui peut arriver...

Quand je rentrai, la calèche était encore à la porte, et Fridolin, selon sa coutume, adressait à un groupe d'hommes des expressions à lui toutes particulières, sentencieuses et comme découpées dans l'airain. Je trouvai Félicie en compagnie de mon père qui me toucha l'oreille et me dit :

— C'est toi, gamin?

Félicie frappait, du poing, une petite table :

— Si vous avez quatre sous, disait-elle, achetez de la terre. ils ne l'emporteront pas à leur semelle.

Il objectait qu'on l'accuserait d'avoir profité de la panique.

— Si j'avais seulement un rouge liard, moi!... Mais, en dehors des fermages de Courance, pas ça, voyez-vous, pas ça!

Mon père sourit, en notaire qui connaissait la propriété de Courance, et un peu en héritier :

— Voulez-vous que nous échangions votre fortune et la mienne?

— Ah! vous croyez que c'est brillant, vous? avec toutes les bouches que j'ai à nourrir : mes deux tantes Adélaïde et Victoire; la vieille tante Gillot; ma sœur, Célina, depuis la ruine de cet écervelé de Fantin, — lequel me tombera sur les bras un jour ou l'autre; — le frère de votre femme,

Philibert, qui crie la faim à Paris ; sans compter la fille du métayer Pidoux, que mon mari s'est mis en tête d'élever comme une princesse !...

On avait allumé la lampe. De Félicie, on ne voyait guère que la main extrêmement blanche, fine, aux fibres mobiles, aux vaisseaux saillants, et qui battait avec entêtement la table. Mon père était un peu coquet : il avait gardé son sabre ; et chacun de ses mouvements nous valait un cliquetis insolite.

— J'emmène le petit, dit Félicie. Avez-vous les bijoux ?

— Mais non ! ils sont dans l'armoire, en face de « son » lit.

— Voyons ?... Pendant que l'enfant lui dira adieu, faites donc semblant de prendre un mouchoir.

Nous montâmes à la chambre, en marchant sur la pointe des pieds. Dès la porte, nous entendîmes ma mère sangloter. Elle était au lit ; elle s'épongeait les yeux ; et le chagrin lui tirait par en bas les deux coins de la bouche.

On m'approcha du lit. Je me sentis pris à la taille par ce bras blanc qu'on m'abandonnait le matin pour jouer, quand je venais dire bonjour. Il me souleva, je ne sais comment ; je me trouvai sur le lit, dans les larmes et dans les baisers.

— Mon pauvre petit, pourvu que je te revoie !...

— Oui, maman.

On disait derrière nous :

— Ce n'est pas une séparation éternelle...

— Que sera-ce plus tard, quand il ira au collège ?

— Et quand il sera soldat !...

La bouche qui pressait mes cheveux balbutia au milieu des hoquets :

— Au moins, es-tu content d'aller à Courance ?

Je répondis :

— Oui.

Et je lui aurais fait tant de plaisir en lui disant : « Cela m'ennuie de te quitter ! » Mais j'ai pensé à dire cela vingt ans plus tard.

Félicie et mon père m'arrachèrent, et me portèrent jusque sur le palier.

— Et les bijoux ? demanda la tante.

— Sacrédié ! je les ai oubliés.

Le long du chemin, dans la nuit, je ne songeais qu'au

plaisir de coucher à Courance. Cela ne m'était arrivé qu'une fois, un soir qu'il pleuvait trop pour revenir à Beaumont. Et je me rappelais le petit lit, dans la chambre de Valentine Pidoux, qui était chargée de veiller sur moi. Cinq ou six fois elle me réveillait pour me demander si la pluie m'empêchait de dormir. Mais, le matin, par exemple, quel beau soleil, et comme tout était plus grand et plus clair que chez nous ! La fenêtre donnait sur des touffes de lilas humides : les grappes fleuries venaient si près, qu'en se penchant, on pouvait s'y mouiller la figure. Et, juste au-dessous, on voyait le bonnet blanc et le dos bombé de la Boscotte assise sur une chaise, les pieds sur un tabouret, et ourlant des serviettes. Fridolin chauffait le four; la fumée rousse conservait l'odeur de la flambée de genévriers et de bruyères. La cuisinière, Clarisse, portait sur sa tête des panerées de pâte bien levée, mobile comme une chair grasse. On entendait les coqs, les moineaux, les pigeons, les aboiements du chien Mirabeau, et le beuglement des veaux dans l'étable. Sous le grand marronnier blanc, tout en fleurs, il y avait un tas de sable pour jouer, et on savait qu'on pourrait boire du lait frais à plein bol. Enfin, une à une, arrivaient mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, deux vieilles filles jumelles, mes arrière-grand'tantes, grand'mère Fantin et Félicie, qui criaient d'en bas :

— Valentine! Valentine! est-ce que le petit a bien dormi?

Après quoi, on voyait l'oncle Planté, habillé de velours à côtes, gagner la campagne par la petite porte jaune. Il ne comptait guère dans la maison, parce que Félicie lui préférait M. Laballue, un vieil ami qu'on appelait Sucre-d'Orge, à cause de son bon caractère. L'oncle Planté partait, au temps de la chasse, avec son fusil et son chien; battait les landes et les bois, et rentrait le plus souvent bredouille, en jurant comme un charretier. Le reste de l'année, il jardinait, à moins qu'il ne s'enfermât dans un pavillon à lui où l'on disait qu'il triait des graines. On l'aimait beaucoup en secret, malgré sa rudesse; et ceux qui tenaient à ses faveurs ménageaient Valentine.

Valentine était l'aînée des dix enfants du métayer voisin, âgée de dix-huit ans, dodue, gâtée par le bien-être.

— Il faudra apprendre à vous habiller tout seul, me dit-

elle dès le premier soir, parce que, vous comprenez, moi, je ne suffirais pas à tout l'ouvrage avec mes dix doigts.

Je trouvai la même chambre, mais le printemps manquait. On nous fit brûler des javelles.

— C'est toujours ça de gagné, dit Valentine; si vous ne couchiez pas là, madame me défendrait d'allumer...

En revanche, madame lui avait bien recommandé d'éteindre la bougie avant de se déshabiller elle-même. Mais cela était contraire à ses habitudes. Je lui dis, entre les draps :

— Il ne faut pas te gêner...

Une jambe croisée sur le genou, à la caresse des dernières flammes, elle ôtait tranquillement son bas, après avoir à peu près tout ôté. Elle le jeta et me tira la langue.

Le lendemain, Félicie partit encore pour Beaumont, avec la calèche; elle emmenait grand'mère Fantin, sa sœur, qui devait y rester près de la malade. Quand elle revint, elle parlait d'une consultation du docteur Léveillé, en hochant la tête. Elle prononça une phrase que l'on répéta souvent dans la suite : « Le premier casque à pointe qu'elle verra lui entrera dans le cœur. » Mais elle avait les bijoux.

On ouvrit un puits perdu situé devant le perron de la maison neuve. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde tendaient les paquets d'argenterie enveloppés de linge; Félicie tenait la feuille d'inventaire, et pointait, à l'aide d'un crayon qui trouait le papier contre la paume de sa main. On remplit ainsi trois caisses que Fridolin cloua, ficela et cacheta. Puis on les descendit dans la fosse, comme des cercueils d'enfants. Deux essieux de tombereau rouillés furent croisés à l'orifice et recouverts de planches épaisses. Enfin, on jeta de la terre.

Pendant longtemps lorsqu'on passait à cet endroit, chacun frappait du talon pour éprouver le sol.

Des semaines s'écoulèrent; le printemps revint. On ne parlait jamais des sujets graves devant moi; je m'amusais beaucoup; et il n'arriva rien.

Un matin, de bonne heure, Félicie poussa la porte de notre chambre. Elle avait le teint brouillé, les yeux fiévreux. On crut que c'était le jour de ses névralgies. Mais elle ordonna

à Valentine de m'emmener avec elle, et d'aller cueillir des morilles. Valentine objecta qu'il n'avait pas plu, la nuit, et qu'on ne trouverait pas de morilles.

— C'est bon! c'est bon! je sais ce que je dis, faites-moi le plaisir de partir tout de suite.

Puis elle parla à l'oreille de Valentine, qui leva les sourcils, me regarda et ne dit plus mot.

Pendant qu'elle traversait la cuisine, Clarisse et la Boscotte se précipitèrent sur Valentine, lui parlèrent bas, et me regardèrent. Nous sortîmes par la porte jaune: on était aussitôt dans les champs. Valentine courut vers une de ses sœurs, toute droite et tricotant un bas, au milieu des dindons, sur un terrain pelé. Elle lui parla à l'oreille, et, quand je passai près d'elle, la petite me regarda, comme les femmes.

Nous atteignîmes un cours d'eau, presque toujours à sec, qui traversait la propriété et lui donnait son nom : la Courance. Elle étendait en zig-zag son lit inégal, tantôt raviné, profond ou rempli de sable, tantôt uni, à fleur de terre et tapissé d'une herbe fraîche. On ne passait près des buissons qui la bordaient qu'en les frappant de la canne afin de mettre en fuite les couleuvres. Et l'on s'entendait tout à coup héler d'en haut par un garçon ou par une fille de ferme juchés sur le pommeau d'un orme au tronc bossu, occupés à arracher les feuilles au long des tiges nouvelles.

Valentine était préoccupée et ne cherchait point de morilles. Je marchais devant elle; je courais; et je revenais sur mes pas, comme un chien en promenade. Je lui demandai :

— Pourquoi est-ce que tu es toute rouge?

— Ce n'est pas vrai! je ne suis pas rouge.

— Si, tu es rouge.

Ses yeux brillaient; elle avait envie de dire quelque chose. Elle soupira :

— Ah! si on ne me l'avait pas défendu!...

— Qu'est-ce qu'on t'a défendu?

— Mais, de vous le dire, donc!

— De me dire quoi?

— Ah! voilà!

— Pourquoi est-ce qu'on t'a défendu de me le dire?

elle dès le premier soir, parce que, vous comprenez, moi, je ne suffirais pas à tout l'ouvrage avec mes dix doigts.

Je trouvai la même chambre, mais le printemps manquait. On nous fit brûler des javelles.

— C'est toujours ça de gagné, dit Valentine; si vous ne couchiez pas là, madame me défendrait d'allumer...

En revanche, madame lui avait bien recommandé d'éteindre la bougie avant de se déshabiller elle-même. Mais cela était contraire à ses habitudes. Je lui dis, entre les draps :

— Il ne faut pas te gêner...

Une jambe croisée sur le genou, à la caresse des dernières flammes, elle ôtait tranquillement son bas, après avoir à peu près tout ôté. Elle le jeta et me tira la langue.

Le lendemain, Félicie partit encore pour Beaumont, avec la calèche; elle emmenait grand'mère Fantin, sa sœur, qui devait y rester près de la malade. Quand elle revint, elle parlait d'une consultation du docteur Léveillé, en hochant la tête. Elle prononça une phrase que l'on répéta souvent dans la suite : « Le premier casque à pointe qu'elle verra lui entrera dans le cœur. » Mais elle avait les bijoux.

On ouvrit un puits perdu situé devant le perron de la maison neuve. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde tendaient les paquets d'argenterie enveloppés de linge; Félicie tenait la feuille d'inventaire, et pointait, à l'aide d'un crayon qui trouait le papier contre la paume de sa main. On remplit ainsi trois caisses que Fridolin cloua, ficela et cacheta. Puis on les descendit dans la fosse, comme des cercueils d'enfants. Deux essieux de tombereau rouillés furent croisés à l'orifice et recouverts de planches épaisses. Enfin, on jeta de la terre.

Pendant longtemps lorsqu'on passait à cet endroit, chacun frappait du talon pour éprouver le sol.

Des semaines s'écoulèrent; le printemps revint. On ne parlait jamais des sujets graves devant moi; je m'amusais beaucoup; et il n'arriva rien.

Un matin, de bonne heure, Félicie poussa la porte de notre chambre. Elle avait le teint brouillé, les yeux fiévreux. On crut que c'était le jour de ses névralgies. Mais elle ordonna

à Valentine de m'emmener avec elle, et d'aller cueillir des morilles. Valentine objecta qu'il n'avait pas plu, la nuit, et qu'on ne trouverait pas de morilles.

— C'est bon ! c'est bon ! je sais ce que je dis, faites-moi le plaisir de partir tout de suite.

Puis elle parla à l'oreille de Valentine, qui leva les sourcils, me regarda et ne dit plus mot.

Pendant qu'elle traversait la cuisine, Clarisse et la Boscotte se précipitèrent sur Valentine, lui parlèrent bas, et me regardèrent. Nous sortîmes par la porte jaune : on était aussitôt dans les champs. Valentine courut vers une de ses sœurs, toute droite et tricotant un bas, au milieu des dindons, sur un terrain pelé. Elle lui parla à l'oreille, et, quand je passai près d'elle, la petite me regarda, comme les femmes.

Nous atteignîmes un cours d'eau, presque toujours à sec, qui traversait la propriété et lui donnait son nom : la Courance. Elle étendait en zig-zag son lit inégal, tantôt raviné, profond ou rempli de sable, tantôt uni, à fleur de terre et tapissé d'une herbe fraîche. On ne passait près des buissons qui la bordaient qu'en les frappant de la canne afin de mettre en fuite les couleuvres. Et l'on s'entendait tout à coup héler d'en haut par un garçon ou par une fille de ferme juchés sur le pommeau d'un orme au tronc bossu, occupés à arracher les feuilles au long des tiges nouvelles.

Valentine était préoccupée et ne cherchait point de morilles. Je marchais devant elle ; je courais ; et je revenais sur mes pas, comme un chien en promenade. Je lui demandai :

— Pourquoi est-ce que tu es toute rouge ?

— Ce n'est pas vrai ! je ne suis pas rouge.

— Si, tu es rouge.

Ses yeux brillaient ; elle avait envie de dire quelque chose. Elle soupira :

— Ah ! si on ne me l'avait pas défendu !...

— Qu'est-ce qu'on t'a défendu ?

— Mais, de vous le dire, donc !

— De me dire quoi ?

— Ah ! voilà !

— Pourquoi est-ce qu'on t'a défendu de me le dire ?

— Parce que les grands malheurs, ça n'est pas fait pour les enfants.

— C'est un grand malheur qui est arrivé.

— Qui est-ce qui vous a dit ça ?

— C'est toi. Qu'est-ce que c'est, un grand malheur ?

— Ça dépend.

— Est-ce que c'est d'être ruiné comme grand-père Fantin ?...

— Oh ! il s'en fait de la bile, votre grand-père Fantin !...

— Oui, avec grand-père Fantin on ne peut pas savoir, puisque tante Félicie dit que ce n'est qu'un saltimbanque ; mais vois grand'mère : elle dit que c'est triste de vivre aux crochets des autres. Est-ce que c'est papa qui est ruiné ? est-ce que c'est tante Félicie ? est-ce que c'est l'oncle Goislard ? Est-ce que c'est madame Leduc ? Non ; madame Leduc, c'est la plus riche de toute la famille...

— Vous croyez ça ? La dernière fois qu'elle est venue, et qu'on a mis la maison sens dessus dessous pour elle, elle avait des trous à ses bas !...

— Ah !... A moins que ce ne soit quelqu'un qui est mort ?

— Peut-être.

— C'est mademoiselle Gillot ?

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la plus vieille.

— Il n'y a pas que les vieux qui meurent.

— Non, mais alors il faut qu'on soit tout à fait malade.

— Qu'est-ce que vous appelez être tout à fait malade ?

— C'est quand le curé vient.

A ce moment, j'eus pour la première fois peur d'apprendre quelque chose de très désagréable, et je sentis que j'aimais autant ne pas m'en occuper. Je fis observer à Valentine :

— Puisqu'on te l'a défendu, il ne faut pas le dire.

Un chien aboyait, vers la ferme d'Épinay. Valentine m'arrêta par le bras :

— Écoutez ! On entend les voitures.

Sa figure était coquelicot. Elle se hissa, un pied contre la verrue d'un orme, et elle regardait sur la route de Beaumont.

Je la tirai par sa jupe :

— Moi, je veux voir !

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Vous ne direz pas, après, que c'est ma faute?

Elle m'avait déjà soulevé, et je voyais comme elle. Dans l'intervalle du frais feuillage des noyers au delà d'un champ d'avoine, on distinguait très bien les voitures montant au pas la côte, à la sortie du parc de Courance. La calèche allait la première, menée par Fridolin. Dans le break découvert, on reconnaissait Victoire et Adélaïde avec la Boscotte, toutes enfouies sous des voiles noirs, et l'oncle Planté qui ne se déplaçait jamais.

— C'est arrivé ce matin, à cinq heures et demie, dit Valentine.

Nous étions, elle et moi, aussi rouges que si l'on nous eût pris à manger du miel à l'office; et je ne pouvais rien dire du tout. Pourtant, les voitures passaient à portée de la voix, et d'ordinaire on eût crié : « Bonjour! bonjour! où allez-vous donc? » Je sentais contre mon front quelque chose de trop gros, qui ne parvenait pas à se loger dans ma cervelle d'enfant. Valentine me déposa à terre. Je pris un air très affairé; je marchais en soulevant du bout du pied le plus de cailloux possible, et je donnais de grands coups de baguette contre les buissons.

Valentine fut longtemps aussi sans parler. Enfin, elle me dit :

— Vous avez l'air de bouder.

Je marchais toujours, du pas d'un monsieur sérieux, sans me retourner, sans faire plus de chemin qu'il ne fallait. Désormais, j'aurais cru indécent de courir.

II

LES FIGURES

Le jour suivant, on ouvrit la maison neuve, pour recevoir la famille.

Beaucoup ignoraient ces appartements, car on n'en usait

que dans les circonstances solennelles, ou quand venait madame Leduc.

Je jouais devant le perron, à l'endroit même où se dissimulait le puits perdu, quand j'entendis secouer intérieurement les persiennes blanches. Le bois craqua, comme si la porte se déchirait par le milieu; je vis un trou noir, étroit et haut, qui s'élargit; et Fridolin apparut, les bras en croix, repoussant de droite et de gauche les lames ajourées qui se pliaient en accordéon.

Il me salua, la casquette très bas, et dit: « Bonjour, monsieur Henri », sur le ton d'un respect inusité, que j'attribuai à mes premiers vêtements de deuil. Je m'élançai pour voir le petit salon:

— Prenez garde! s'écria Fridolin, on glisse comme sur la pelure d'orange.

Il était en chaussettes de tricot bleu, et il relevait tous les doigts de pied en marchant sur le parquet froid. Je fus étonné de ne trouver au petit salon rien d'extraordinaire. Fridolin se baissait et tâtait les plinthes du revers de la main. Il aspira de l'air par sa brèche et prononça :

— Ne me parlez pas de l'humidité! la vermine est moins ravageuse.

Dans le grand salon, il dit, aussitôt l'irruption de la lumière :

— C'est princier.

Le meuble était de velours rouge. La pendule de la cheminée représentait une femme couchée; les candélabres de bronze étaient surmontés de cigognes qui faisaient leur possible pour se débarrasser d'un serpent enroulé à leur patte.

La salle à manger n'offrait de toutes parts qu'un miroir d'acajou; et partout où Fridolin, d'un coup de manche, enlevait la poussière, sur le buffet, sur la table, au dossier des chaises, je me dépêchais d'aller souffler de grands halos de buée, pour le plaisir de les voir se rétrécir et disparaître, comme sur les glaces, en laissant, au milieu, une petite goutte d'eau. Fridolin déclara :

— Ce n'est pas pour faire valoir celui-ci plutôt que celui-là; mais il y a davantage de « richesse » chez votre grand'-

tante Planté, que dans le château de monsieur le marquis de la Frelandière.

Il ajouta, en faisant tourner son bras droit comme une immense girouette :

— Il n'y a point de mal à dire ce que je vais vous dire... le malheur qui est arrivé vous rendra maître de tout ça quarante ans plus tôt.

Malgré mon extrême jeunesse, j'étais déjà au courant de ces affaires d'héritage, tant les questions de fortune revenaient souvent dans les conversations de la famille. Combien de fois n'avais-je pas entendu Félicie dire à ma mère : « Quand je n'y serai plus, tu feras ici ce que tu voudras ! » A propos de quoi la voix douce de celle qui venait de mourir, insinuait régulièrement : « Et ce malheureux Philibert? — Oh ! ton frère ! ton frère !... c'est un grand dadais. »

Je demandai à Fridolin :

— Alors, mon oncle Philibert, lui, il n'aura rien?

La lèvre de Fridolin se retroussa sur l'endroit des dents où l'air sifflait ; il raidit sa main abaissée horizontalement, et faucha dans l'espace quelque chose comme une plante parasite, qu'il semblait voir, et qui, à ses yeux, dut tomber.

— Celui-là, dit-il, c'est un « dévoyé ».

Il y avait sur le compte de Philibert une histoire que je ne démêlai que plus tard et fil à fil, parce qu'on m'envoyait toujours promener quand il s'agissait de lui. Sa vie était un mauvais exemple, et il habitait Paris. Je savais qu'il dessinait, peignait des tableaux, et ne « réussissait pas ». Lorsqu'à son sujet quelqu'un risquait : « Et dire qu'il a tant d'esprit ! » Félicie vous fermait la bouche d'un : « Ça lui fait un beau gras de jambe ! »

Philibert arriva, précisément, le soir de ce même jour, en compagnie de son père, c'est-à-dire mon grand-père Fantin, qu'on appelait Casimir. Ils avaient dû se contenter de la carriole de Pidoux, sous prétexte que la calèche et le break attendaient au train suivant madame Leduc et ses bagages. Philibert était très maigre et avait beaucoup de chagrin. Le grand-père Fantin descendit du véhicule avec une larme à

chaque œil, mais il en versait pour n'importe quoi. On s'embrassa sous le marronnier de la cour. Personne n'osait parler le premier. On disait seulement : « Ma pauvre Félicie !... » « Mon pauvre Casimir !... » « Ma pauvre tante Adélaïde !... » « Votre pauvre femme a tenu à passer la nuit là-bas... » Grand-père demanda :

— Et le « pauvre » enfant, est-ce qu'il sait?

Je me détournai en rougissant. Les deux nouveaux venus m'embrassèrent.

Casimir n'était pas plus en odeur de sainteté que Philibert. Il avait « mangé » la fortune de sa femme, et Félicie se souvenait d'avoir payé ses dettes. Elle le disait capable d'engloutir la mer et ses poissons ; elle le redoutait comme un fléau, et elle avait fait des pieds et des mains, après ses désastres, pour obtenir qu'il fût hébergé chez l'oncle Goislard, à Langeais, loin d'elle.

A la tombée de la nuit, on distingua le bruit des deux voitures, et tout le monde s'agita pour recevoir madame Leduc.

Elle était la sœur de Casimir, mais personne ne lui donnait de titre de parenté, si ce n'était en sa présence, et l'on disait « madame Leduc », à cause de son grand air. L'oncle Planté était seul à se permettre, à son endroit, une facétie qui manquait rarement de succès : en parlant d'elle il disait « la duchesse ». Mais, tout en souriant alors, on regardait du côté des portes qui ont plus d'oreilles que les murs, tant on craignait que madame Leduc n'eût vent de cette petite liberté.

Fridolin ne la faisait point descendre, comme le commun des mortels, sous le marronnier de la cour ; il la menait, au trot depuis la grille, par un détour élégant, sur l'esplanade sablée, devant la maison neuve ; et il n'arrêtait la calèche que juste au pied du perron. Là, on se trouvait réunis à l'avance, et le cœur battant un peu, ainsi que pour la réception d'un prince.

— Mon Dieu ! soupira Félicie, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé en route !... Ordinairement nous allons au devant d'elle, mais aujourd'hui, en vérité, on ne sait où donner de la tête...

Madame Leduc montra le nez hors de la portière, et dit :

— Est-ce que je couche à l'auberge?

Un souffle glacé passa sur les épaules. Madame Leduc devait avoir été froissée.

— A l'auberge! s'écria Félicie, que voulez-vous dire?

— Mais, reprit madame Leduc, votre dépêche est un peu laconique : « Trouverez voiture gare », un point, c'est tout. Vous concevez...

Heureusement, grand-père, qui était très démonstratif, l'avait déjà embrassée en poussant de petits gloussements de tendresse. Elle passa ainsi de l'un à l'autre : « Mon pauvre Casimir!... Ma pauvre Félicie, etc. ». Et l'acrimonie du premier moment se trouva noyée dans les larmes.

Grâce à la présence de madame Leduc, on dîna dans la salle à manger d'acajou et l'on passa la soirée dans le salon de velours rouge. L'oncle Planté était de mauvaise humeur parce qu'à cause de la « duchesse » on employait Valentine à la cuisine, et parce qu'il n'osait ni jurer ni bourrer sa pipe. Chacun se surveillait de peur de laisser échapper une expression qui pût être mal interprétée; non Casimir, toutefois, qui allait toujours de l'avant. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde bâillaient à qui mieux mieux; Philibert crayonnait; Félicie allait et venait, en invoquant, à chaque entrée ou sortie, le prétexte d'ordres à donner. Madame Leduc parlait des calamités publiques et de son fils qui était « dans la magistrature ». Au grossissement qu'elle donnait à ces mots, je compris que les Prussiens avaient mis fin à la guerre pour permettre à ce fils de recouvrer « ses fonctions de substitut ». Le « Sacré Cœur de Jésus », les « zouaves pontificaux », les « communards », et le « comte de Chambord », étaient les termes qu'elle employait le plus souvent. Et toutes les fois qu'on risquait une allusion à la cérémonie du lendemain, ou au malheur qui nous réunissait là, on me regardait.

Valentine me fit raconter, en me couchant, ce qui s'était passé au grand salon :

— D'abord, ce n'est pas la peine de faire ma prière, parce que madame Leduc l'a récitée, tout haut, pour tout le monde, et en latin, tu sais, comme ça : « Bo, bo, bo, bo, bo... bo, bo, bo, bo, bo... », et puis, à un moment, c'est

le grand-père Fantin qui lui répondait comme ça : « Bou, bou, bou, bou, bou... bou, bou, bou, bou, bou... »

— Et votre tante Félicie, qu'est-ce qu'elle a dit de ça?

— Tante Félicie, elle n'a rien dit, parce qu'elle a peur de madame Leduc; mais l'oncle Planté est sorti en bougonnant: « Sacrés faiseurs de simagrées ! »

Valentine était au lit qu'elle répétait encore, en contrefaisant la voix de madame Leduc et de son frère : « Bo, bo, bo, bo, bo... bou, bou, bou, bou, bou... »

Elle ne m'éveilla, le lendemain, que très tard. Et quand je descendis, il n'y avait plus personne à la maison, que la cuisinière Clarisse et madame François, la gouvernante du curé de la Ville-aux-Dames, qu'on employait dans tout le pays, pour les grands repas.

Valentine me dit confidentiellement :

— On ne vous a pas emmené, parce que vous êtes trop impressionnable.

Madame François racontait des histoires à perte d'haleine en tournant ses sauces, et elle était très comique de sa personne, ayant une petite voix flûtée, un bout de nez pointu et luisant, et des lunettes bleues larges comme des pièces de cinq francs ; en outre, on savait qu'elle portait une perruque et une crinoline. M. le curé Fombonne, son maître actuel, était mêlé à toutes ses aventures, ainsi que plusieurs de ses confrères. Du même ton qu'elle m'eût confié : « Il y aura de la crème », elle m'annonça que M. le curé serait du déjeuner.

La grille était restée ouverte après le départ des voitures, et des chiens étrangers erraient dans le jardin, la queue basse, le museau reniflant le sol. Je fis observer ce désordre à Valentine :

— Si tante Félicie voyait ça!...

Elle me répondit :

— Ce n'est pas aujourd'hui un jour comme un autre.

On arriva par paquets noirs vers midi. La calèche était pleine. Le break était plein. Je reconnus mon père dans son tilbury, avec Casimir. Après, venait le cabriolet de M. Laballue, le bon ami de Félicie, qui avait pris à côté de lui M. le curé de la Ville-aux-Dames. Et on attendit encore

Philibert, vingt minutes, avant de se mettre à table, car il n'avait pu trouver de place dans tout cela. Il revint seul et à pied.

Mon père pleura beaucoup lorsqu'il m'embrassa. Félicie, témoin de sa douleur, lui dit en me montrant du doigt :

— Maintenant, c'est pour cet enfant-là que nous devons défendre notre bien.

Il comprit, à travers ses larmes, le sens avantageux de ces paroles, et saisit la main de la tante.

Le temps était magnifique, et même un peu chaud. On avait fermé les persiennes de la salle à manger pour éviter le soleil qui, par une longue fente, réduisait ses rayons en une sorte de cloison lumineuse, où une poussière dorée dansait la sarabande.

Les mouches salissaient les desserts, et il venait parfois une abeille se poser lourdement au bord des compotiers.

Madame Leduc, ainsi qu'il fallait s'y attendre, avait pris le haut de la conversation. Elle abondait en idées nobles et généreuses, et on la savait capable de les mettre en pratique. Elle prêchait la dignité de l'institution familiale, la solidarité nécessaire de ses membres; et elle traversait la France de part en part pour assister au baptême, au mariage, aux obsèques d'un arrière-cousin. Pour un anniversaire, pour une rougeole, pour l'espoir d'une grossesse, elle vous écrivait des lettres à la manière d'une Sévigné. Elle prodiguait les conseils, elle ouvrait sa bourse; à tout le moins, on était assuré qu'elle priait pour vous. On trouvait sa vie édifiante. « Non! prétendait M. Laballue, en allumant ses petits yeux gris, car elle fait douter de la justice de Dieu... — Comment cela? — Parce qu'en récompense, il aurait dû lui donner pour deux liards de bonne grâce! » C'était cela, en effet, qui lui manquait. Si flatté que l'on fût d'approuver ses théories, le cœur ne s'y prenait point.

Au fond, elle n'amusait personne; mais chacun sentait que c'était ce qui convenait aujourd'hui.

Cependant, lorsque après avoir parlé de notre « perte cruelle », avec une éloquence trop aisée, elle nous invita à remercier la Providence pour « avoir distingué notre famille par une épreuve particulière », on fut gêné.

M. le curé Fombonne sauva la situation :

— Remercions la Providence, dit-il, de nous accorder notre pain quotidien... et d'inspirer à la cuisinière de madame Planté des matelotes aussi réussies.

— Mais ce n'est pas ma cuisinière qui mérite des éloges, dit Félicie, monsieur le curé, c'est la vôtre !

— Jamais de la vie ! Je n'ai pas mangé, depuis quinze ans, de matelote pareille, au presbytère.

— Nous en aurons le cœur net ; Valentine, appelez donc madame François.

On vit entrer, tout étourdie par la pénombre, la célèbre cuisinière du curé de la Ville-aux-Dames. Elle relevait son tablier d'un bras serré jusqu'au poignet par une fausse manche de lustrine, et étalait une main avec modestie contre la bavette blanche épinglée méticuleusement sur son sein. Son petit nez fureteur, au-dessous des conserves bleues, allait de droite et de gauche, et elle ressemblait assez à la tête d'une belette ou d'un rat sorti de l'ombre et surpris de voir de la compagnie.

— Eh bien ! madame François, voilà monsieur le curé qui ne veut pas croire que c'est vous qui avez fait la matelote ?...

Sa voix menue sembla venir d'un petit trou de flûte :

— Eh ! mon Dieu ! madame Planté, comme disait défunt M. le curé de Chaumussay, ne faut-il point toujours confesser la vérité ? C'est bien moi qui ai fait la matelote.

— Saperlipopette ! s'écria le curé Fombonne, comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais mis une au point comme celle-là ?

Madame François agita sa figure futée ; elle semblait sourire par le bout du nez, car on ne lui voyait pas les yeux sous ses disques d'azur, et sa bouche était close respectueusement. Elle avait l'air de ne point vouloir parler, et cependant elle parla :

— Monsieur le curé, dit-elle, en comprendra facilement la raison... c'est que le vin de madame Planté est bien meilleur que le sien.

Elle jouit de son succès et se retira, tandis que Félicie disait à l'oreille du curé :

— Je vous en enverrai quelques bouteilles.

Le bon curé prêtait volontiers sa servante, en se laissant inviter dans les maisons où elle était rémunérée à souhait, et l'un et l'autre y trouvaient avantage.

Grand-père Fantin, qui était plus gourmand que le curé Fombonne, profita de la circonstance pour raconter l'histoire d'une certaine dinde à la chipolata, qu'il avait mangée pendant l'Exposition universelle de 1867. Elle avait pour but d'amener ceci : « Lord Bolingbroke, en me gratifiant d'un vigoureux *shake hand*, me dit : « Fantin, vous croyez connaître la chipolata? La première fois que vous viendrez à Londres, faites-moi donc l'amitié..., etc. »

Quand grand-père Fantin entamait cette histoire, chacun s'évertuait à la couper net et le plus tôt possible, d'abord parce qu'on la savait comme son *pater*, ensuite parce qu'il était pénible de le voir étaler les fastueuses relations qu'il s'enorgueillissait d'avoir eues dans le temps même où il faisait les affaires les plus déplorables. Après lord Bolingbroke, venait immanquablement Napoléon III. Sa Majesté s'était fort intéressée à un projet de charrue à vapeur, et en serrant la main de l'ingénieux inventeur, aussi violemment que le noble anglais, elle lui avait affirmé d'une voix émue : « Fantin, Nous avons l'œil sur vous. »

Il parlait de ces choses avec une inconscience absolue, tandis qu'autour de lui les mémoires retraçaient la terrible aventure : la faillite à la fermeture de l'Exposition, la ruine, la prison pour dettes; ma grand'mère, ici présente, mendiant un emploi à Paris; la jeune fille, la morte d'hier, un mariage manqué, accourant, toute seule, implorer la charité des parents de province !... Lord Bolingbroke, Sa Majesté, la dinde à la chipolata, la nature heureuse de Casimir n'avait retenu que ces mots sonores et ces mirages.

Les jours où l'on négligeait les cérémonies, Félicie l'interrompait en disant : « Casimir, passons à la période contemporaine. »

Car on divisait la vie de grand-père Fantin en quatre périodes, comme un règne. Chacune débutait comme un âge d'or, et se terminait par une catastrophe. La première était la période africaine : il y était question de chênes-lièges, d'Arabes

en révolte, de campements sous la tente, et de cris de chacals ; une série d'éblouissements suivis d'un brusque retour, de la vente du mobilier, des livres et de la dernière chemise. La seconde période était celle de Londres en 1855. On y entendait tinter des « Palais de Cristal », des « jeune reine pleine de fraîcheur... et des « prince consort », etc. La troisième était baptisée période de la chipolata. Enfin la quatrième, qui durait encore, était celle du vieil oncle Goislard, ou «l'oncle à la mode de Bretagne», dont Casimir convoitait l'héritage, et, en attendant, usait les redingotes « malheureusement un peu étroites ». Et comme on ne connaissait guère l'oncle Goislard que par les narrations de grand-père Fantin, c'était encore des féeries que ce nom évoquait. Chez l'oncle Goislard, les dîners étaient de trente couverts, les dames nombreuses, jeunes, belles et toujours « en peau », à moins que ce ne fût « outrageusement décolletées » ; elles portaient des noms magnifiques et demeuraient dans des châteaux.

Trois ou quatre personnes, pour passer à un sujet anodin, s'écrièrent ensemble :

— Et avec tout cela, qu'est-ce que devient donc mademoiselle Gillot ?

— Demandez-le à M. le curé de la Ville-aux-Dames, dit Félicie ; il la voit plus souvent que nous, car elle se fait de plus en plus sauvage et ne vient même plus à la maison... à moins qu'il ne fasse de l'orage, du grand vent...

— Ou qu'il y ait une éclipse ?

— Oui, elle vient aussi quand elle a lu dans ses almanachs l'annonce d'une éclipse de lune ou de soleil. Sa terreur est de mourir au milieu d'un cataclysme. Elle se monte la tête dans la solitude. J'ai essayé d'introduire chez elle une petite bonne. Ah! bien, oui! Pas un être humain n'a pénétré depuis trois ans dans la pièce qu'elle occupe chez Pidoux!

— Le dimanche, dit le curé Fombonne, mademoiselle Gillot, qui est aimée des animaux comme un saint François d'Assise, est suivie jusqu'à la Ville-aux-Dames par une douzaine de perdreaux apprivoisés. Ils se tiennent sous ses jupons pendant la grand'messe, et leur conduite est exemplaire. Ce sont mes plus fidèles paroissiens.

— Mais aussi, monsieur le curé, faut-il avouer que votre servante les gâte !

— Madame François se contente de déposer sous la chaise de mademoiselle Gillot quelques œufs de fourmis, qu'apprécient les petites bêtes... Il est vrai que votre respectable tante ne s'est jamais doutée du subterfuge. A voir ses perdreaux si sages, elle les croit bons chrétiens.

Madame Leduc pinçait les lèvres, parce qu'elle était très choquée des innocentes plaisanteries du curé. Elle ne concevait pas non plus qu'une personne de la famille vécût à la façon de la vieille mademoiselle Gillot. Mais mademoiselle Gillot, presque centenaire, gardait les habitudes de simplicité reçues dans sa jeunesse, et ce qu'elle nommait « le luxe » de Courance l'incommodait. Elle portait un bonnet blanc, comme les ancêtres, et quand elle venait, il fallait la croix et la bannière pour l'attirer plus loin que la cuisine.

Ce fut, pour chacun, une occasion de proclamer ses principes sur la famille. Enfin, on quitta la table, d'accord sur ce point que, si la France était appelée à se relever de ses désastres, elle le devrait à l'union, sanctifiée par l'amour et le désintéressement, de tous les citoyens autour du foyer.

Mon père offrit son bras à Félicie et, aussitôt à part, lui souffla :

— Il y avait un testament...

Philibert m'entraînait ; il fut rejoint, au petit salon, par son père, dont le teint flambait :

— Un mot, mon garçon.

Grand-père Fantin lui prit la main, la lui serra, la lui tapota de caresses maternelles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Philibert.

— Je te le donne en cent !

— Finis, je t'en prie.

La voix de Casimir s'émietta tout à coup en trémolo, comme s'il eût tiré un registre à l'harmonium :

— Ta pauvre sœur, mon ami... ta pauvre sœur !...

— Eh bien ?

— Elle nous a laissé, à chacun...

— Ah ! elle nous a laissé quelque chose ?

— Vingt mille francs !

Ses lèvres se retroussèrent aux deux coins, en toit de pagode.

Je sentis trembler la grande main de Philibert, qui tenait la mienne. Il me lâcha, porta son mouchoir à ses yeux, et s'en alla dans le corridor.

Grand-père Fantin haussa les épaules. Les vingt mille francs lui causaient, à lui, un tout autre effet. Il allait, dandinant, et hanchant de droite et de gauche ; il encensait tout venant des basques trop longues de l'étroite redingote. La nouvelle se répandait. Monsieur Laballue lui dit :

— Ça va mettre du beurre dans vos épinards...

Madame Leduc lui demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire de ça ?

Puis elle s'acharna après lui. Elle lui tortillait un bouton de gilet ; elle époussetait ses revers à coups de mignonnes chiquenaudes ; elle finit par l'entraîner dehors.

Monsieur le curé Fombonne, étalé sur un siège, fumait comme un propriétaire. Je m'empressai d'aller le dire à Félicie, au grand salon.

Elle avait d'autres chats à fouetter.

Elle était tellement en colère qu'elle baissa à peine le ton quand j'entrai :

— Vingt mille francs à ton mari ! Mais, malheureuse, tu ne comprends donc pas que c'est de l'argent jeté à la rivière ! A la rivière ! qu'est-ce que je dis ? Mais il n'a jamais eu liard en poche sans le risquer dans une aventure ! Veux-tu que je t'apprenne ce que ça nous coûtera, les vingt mille francs de Casimir ? Ça nous en coûtera cent mille !...

— Il m'a juré de les placer, disait grand'mère.

— Et tu crois ça, toi ? Tu le crois encore, après trente-cinq ans qu'il te nourrit de balivernes !

— Je t'assure qu'il a toujours été sincère. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas eu de chance...

— C'est comme cela que vous raisonnez, vous autres : « Il n'a pas eu de chance ! » Et il en aura peut-être davantage demain, n'est-ce pas ? La chance, c'est d'avoir quelque chose dans la caboche ; et quand on n'a pas encore senti sa cervelle à l'âge qu'il a, il est permis de supposer que ce qu'on porte entre les deux épaules, c'est un grelot !... Ah ! il va

toucher vingt mille francs ! eh bien, écoute-moi, Célina : avant six mois, je parie ma tête que tu seras là, à te traîner à mes pieds pour me parler de boucher les nouveaux trous que ton benêt de mari aura creusés...

Elle marchait à grands pas dans la pièce demi-obscure, elle faisait rouler les chaises et les fauteuils sur le parquet, pour les aligner ; puis, elle en bouleversait l'ordonnance, et en imaginait une nouvelle. Cela produisait un bruit sourd, presque continu, pareil à des orages lointains. Grand'mère n'osait souffler. Félicie se répondit à elle-même :

— La famille !... la famille !... ils s'imaginent avoir tout dit, dès qu'ils ont eu de ce mot-là plein la bouche. Mais, quand la fortune a sombré, qu'est-ce qu'elle devient, la famille ? Je vous le demande un peu ! C'est très joli, ma parole, d'être tous réunis autour d'une même table et de s'y frotter les coudes les uns contre les autres ; mais à la condition qu'il y ait quelqu'un qui paie le dîner !

Et elle alla vers la fenêtre ; elle l'ouvrit. Il vint, au travers des volets, une bouffée d'air chaud qui sentait la verveine.

— C'est comme Philibert ! poursuivit-elle ; il ne sait seulement pas ce que c'est que l'argent, il ne va faire de cela qu'une bouchée !

— Pauvre garçon ! avec toutes ses charges !...

On me regarda. Comme toutes les fois qu'il s'agissait de Philibert, on n'insista pas.

J'étais venu m'asseoir sur le rebord de la fenêtre. On entendait, avec le grand bourdonnement de tout ce qui vole dans le soleil, le murmure des voix de Casimir et de sa sœur, assis non loin de là, sous les noisetiers. Je poussai la persienne pour les voir, et une phrase de grand-père Fantin nous arriva toute chaude :

— Notre cœur nous interdit de te laisser dans le pétrin...

Félicie bondit, et elle s'approcha de la fenêtre.

Madame Leduc, à grands gestes de la main, abattait la voix de Casimir, et l'on ne distingua plus rien que des mots de loin en loin : « Ce n'est pas que nous soyons gênés... malheureuse guerre... pèlerinage votif à Sainte-Anne d'Auray... pension... ma petite-fille au Sacré-Cœur... » Mais grand-père semblait faire exprès de prononcer très haut :

« Mon argent... te tirer d'embarras... moi aussi, j'ai connu la misère... que diable! patientons jusqu'à la mort de l'oncle Goislard... mon argent... quant à ta détresse... mon argent... » Et on voyait le bras de madame Leduc agité comme si elle chassait de la fumée : « Mais tais-toi donc! mais tais-toi donc! »

Félicie tomba dans un fauteuil.

— Ah bien! dit-elle, il ne manquait plus que cela!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que madame Leduc demande de l'argent à ton mari!

— Ce n'est pas possible!

— Là, là, sous les noisetiers; j'ai entendu, de mes oreilles entendu... Avec le train qu'elle mène, elle devait en arriver là. La malheureuse est au bout de son rouleau.

— Demander de l'argent à Casimir! répétait grand'mère, pour la première fois qu'il en a!

Je fus très heureux de trouver à placer mon mot :

— Tante, Valentine m'a dit que quand madame Leduc est venue à Courance, l'année dernière, elle avait des trous à ses bas.

On me mit à la porte.

III

LE « DÉVOYÉ »

Lorsqu'on me disait de m'en aller, je me réfugiais dans le corridor. Il était très long et desservait toutes les pièces du rez-de-chaussée : la vieille maison, la maison neuve, et jusqu'au pavillon de l'oncle Planté, qu'en raison de son éloignement on appelait « le bout du monde ». Ce corridor était dallé de briques; il y faisait frais; le moindre pas y résonnait; on y respirait une odeur de pomme et de miel, qui venait des placards; on y entendait les pigeons de la métairie roucouler ou s'envoler à grand bruit d'ailes, et il y avait aussi là-bas, là-bas, tout au fond, près de la porte du pavillon, l'horloge du bout du monde, dont le tic tac assourdissant était renommé à Courance.

Valentine sortait du pavillon. Elle m'embrassa en me demandant :

— Est-ce que je sens la pipe?

— Oui.

— Alors, vous êtes un petit menteur, parce que ce n'est pas vrai.

Je restai dans le corridor, à dessiner des bonshommes le long du mur, pendant qu'on ne me voyait pas.

Mais je cachai mon crayon, lorsque j'aperçus Philibert et sa mère.

Il disait, en tenant la main à plat, devant lui, comme lorsqu'on parle de la taille d'un enfant:

— La voilà haute comme cela, aujourd'hui.

— Déjà ! dit grand'mère. Alors *ça* ne l'empêche pas de grandir?

Et il fut question d'un « corset orthopédique, qui coûterait au moins trois cents francs ». Philibert ajouta :

— Enfin ! maintenant, nous allons pouvoir le lui payer !...

Ils me virent et ne dirent plus rien.

Philibert me prit dans ses bras et m'enleva très haut. Il était grand ; il avait un nez qui n'en finissait pas, et quelques poils blancs par-ci par-là, dans les cheveux et dans la barbe.

— Si nous allions faire une petite promenade avec cet enfant-là?

— Tâche, au moins, qu'il n'attrape pas chaud !

Nous descendîmes par l'allée des ormes qui formait une longue cathédrale de feuillage jusqu'à la grille. Après, on montait doucement par des chemins bordés de noyers ; on atteignait, sur la gauche, une route que la nature du terrain teintait de rose, comme si on y eût pilé du corail.

Philibert me disait:

— Quand tu seras grand, qu'est-ce que tu veux faire? Être notaire comme ton papa?

— Tante Félicie veut que je reste ici, mais moi, je sais bien ce que je voudrais.

— Qu'est-ce que tu voudrais?

— Aller beaucoup en chemin de fer.

— Ah ! ça t'amuse donc?

— Je ne sais pas, parce que je n'y suis jamais allé.

Quand nous fûmes arrivés aux sapins d'Épinay, il me dit de m'asseoir, et il tira de sa poche un album. Le remblai du fossé, à la lisière du bois, formait une petite chaîne de montagnes tapissée de mousse sèche et d'aiguilles polies, et c'était un jeu agréable de se laisser descendre rapidement jusqu'en bas.

— Mon petit, dit Philibert, tu vas éreinter ton fond de culotte...

— Qu'est-ce que ça fait ? Regarde donc le tien : il est tout blanc.

Les enfants sont de petites bêtes cruelles, car je savais le mal que ma répartie devait causer à Philibert. Il était venu avec un unique pantalon noir, un peu fripé, et, quand il relevait le pan de sa redingote pour s'asseoir, on voyait que le drap était mince et luisant. Il ne m'en voulut pas ; il soupira par son grand nez en feuilletant l'album, et j'allai m'installer près de lui.

Il y avait, à la première page, une dame que l'on apercevait de profil et qui pinçait légèrement sa robe, d'une main garnie de menus paquets.

— C'est, dit Philibert, une dame qui attend l'omnibus.

Puis vint l'omnibus, plein de personnages drôles. Après, vint une petite fille qui sautait à la corde.

— Qui est-ce ? qui est-ce, dis ?

Il passa aux feuilles suivantes, sans répondre. Mais je retrouvai plusieurs fois la tête de la même petite fille, couchée.

— C'est toujours celle que tu ne veux pas dire qui c'est ? pas ? On la reconnaît bien. Mais pourquoi est-elle couchée ? Est-ce qu'elle est morte ?

Il ferma brusquement l'album et dit :

— Allons, fiche-moi la paix ! Occupe-toi de quelque chose.

Je m'assis à nouveau sur la crête de la montagne glissante, et, cette fois, sans l'avoir voulu, je me sentis dégringoler sur les aiguilles de pin, jusqu'au bas du fossé.

Et je me mis à rire, stupidement, à l'idée que Philibert allait croire que je l'avais fait exprès pour lui désobéir. En effet, il me regarda et dit, en haussant les épaules ;

— Gamin!

De l'endroit où nous étions, on apercevait, dans un fond, côte à côte, les toits d'ardoises de Courance et les deux pignons de la vieille maison, couverts en tuile moussue. Le marronnier de la cour, énorme et rond comme un ballon qui va partir, cachait les communs et la métairie de Pidoux. On eût dit que le jardin était planté d'arbres aussi épais qu'une forêt, et je cherchais en vain à y retrouver les endroits où l'on me criait si souvent : « Veux-tu bien aller à l'ombre, tu vas attraper un coup de soleil! »

On pouvait suivre la Courance à ses gros buissons fréquentés des couleuvres, et à ses troncs d'ormes pelés, jusque vers l'horizon, où elle allait doucement se coucher dans le lit de la petite rivière d'Esve, entre des peupliers. Les bois étaient sur les hauteurs, et le reste de la vallée divisé en petits champs inégaux de seigles grêles, de blés sensibles au vent, ou de trèfle incarnat qui ressemble à un étalage de rubis sur une grande pièce de velours.

Nous n'étions pas loin d'Épinay : les poules en liberté venaient jusqu'auprès de nous picorer, gratter la terre, et elles semblaient converser entre elles avec des intonations de bonnes femmes irritables.

— On dirait grand'mère, en démêlant ses laines.

Philibert était étendu tout de son long, le nez en l'air. Il m'indiqua du doigt la cime des sapins :

— Et là-haut, la jolie musique?...

Le vent s'élevait et faisait bruire au-dessus de nos têtes le feuillage des arbres centenaires. Cela ressemblait aux sons d'orgues lointaines. Je connaissais cela. Ma mère, une fois, m'avait dit, ici même : « Écoute! ce sont les églises du ciel qu'on entend... » Je m'en souvins et je fus sur le point de le répéter. Mais je n'osai pas parler de la disparue.

Nous fûmes distraits par une chanson d'une autre espèce. Le fermier d'Épinay, Pénilleau, arrivait de Beaumont, en titubant sur la route de corail. Et nous l'entendions de loin hurler *la Marseillaise*.

— Je dirai à tante Félicie qu'il a chanté ça.

— Tu vois bien qu'il ne sait pas ce qu'il fait, dit Phi-

libert : il est plein comme un tonneau. Ce n'est pourtant pas fête aujourd'hui.

— C'est qu'il a été ce matin à la cérémonie. comme tous les fermiers.

— Ah !

Nous regardâmes l'ivrogne qui nous salua très poliment en passant devant nous. Mais il fut longtemps à essayer en vain de retrouver sa tête pour y replacer son chapeau. Et Philibert et moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Pénilleau n'avait cependant pas perdu tous les sens, car il désigna du bras le sentier, au bord de la Courance, et fit :

— De la tenue, Pénilleau ! v'là la bourgeoise !

On voyait, entre des troncs d'ormes, passer le chapeau de Félicie.

C'était un chapeau cabriolet, en belle paille dorée par le temps, et que ses dimensions inusitées avaient rendu célèbre dans le pays. On le distinguait de fort loin : les fermières se préparaient à la visite de la propriétaire ; les braconniers fuyaient ; et les vieilles femmes qui possèdent des chèvres, sans un lopin de pâturage, se hâtaient de rassembler sur la route communale leur troupeau épars dans les taillis. Félicie faisait sa tournée chaque jour, par la pluie, le soleil ou le vent. Il ne naissait pas un agneau sur ses terres qu'elle n'en eût connaissance avant d'aller au lit.

Devant le chapeau, marchait grand-père Fantin ; M. Laballue venait par derrière. Tout le monde savait que lorsque madame Planté prenait le sentier de la Courance, c'était pour gagner, sur la gauche, la ferme de la Chaume, et terminer sa promenade par le Dolmen. Nous descendîmes la rejoindre. Elle me plongea un doigt dans le dos :

— Allons, marche avec nous, posément.

Elle cognait sur les buissons avec une canne à pomme fourchue et ornée d'une espèce d'ongle d'or. M. Laballue lui en avait fait cadeau, aussi l'appelait-on « la canne de Sucre-d'Orge » ; et Félicie ne l'oubliait jamais en sortant.

Casimir parlait des blés, des sarrasins, des colzas, de la « culture intensive », des « guanos du Pérou ». Il ne possédait aucune notion sérieuse d'agriculture. Félicie haussait les épaules, et M. Laballue, qui était lauréat des concours régio-

naux, glissait de temps à autre vers son amie un regard d'intelligence : « Ne vous fâchez pas ; votre beau-frère dit des bêtises, mais cela nous distrait un peu... » Abusé par leur silence, l'ancien ami de lord Bolingbroke s'élançait, prenait un ton de professeur, croyait leur enseigner quelque chose. Il alla jusqu'à proposer, en se retournant tout à coup :

— Voulez-vous que je voie vos fermiers ? Je leur indiquerai...

Mais Félicie l'arrêta court :

— Ah ! mais non, par exemple ! Faites-moi donc le plaisir de vous occuper de ce qui vous regarde !...

Sans M. Laballue qui répandait la douceur, elle se fût mise en colère. Elle était bonne, mais vive, et toujours prête à partir, surtout quand il s'agissait de son bien.

C'était l'heure charmante des débuts de l'été, où l'on sent que le soir va succéder au jour. L'air agitait le feuillage odorant des noyers, et les oiseaux commençaient à regagner les arbres. Nous montions le mauvais chemin de la Chaume ; on donnait son attention à ne point se tourner le pied dans les ornières ; la campagne semblait déserte comme le dimanche, parce qu'on ne touche pas à la terre les jours de deuil ; et nos cinq ombres noires étaient assez chagrines. Pourtant, je me souviens que quelque chose de léger et d'heureux frétillait ou dansait dans le profil d'une maigre avoine où dominaient les bleuets et les coquelicots.

Félicie heurta la porte à claire-voie de la ferme, et souleva en vain le loquet intérieur. Un chien s'éveilla, fit fuir les poules, et accourut, furieux et aboyant. Il s'empêtra dans la paille humide de la cour, et arriva, le dos en brosse et tous crocs dehors.

— Tes maîtres ne sont donc pas rentrés, mon bon Parisien ? dit Félicie.

Parisien rabattit la crête de son échine en reconnaissant « la bourgeoise » ; il allongea ses pattes de devant, le train de derrière en l'air, et balançant en manière de parade le panache de sa queue couleur de feu ; puis il bâilla familièrement. Un chat sortit par un trou noir, au bas d'une porte, prit le vent, monta à l'échelle ; et, avec l'aisance d'une plume qui vole, fut presque aussitôt au haut du toit.

— Allons-nous-en ! dit Félicie mécontente, quand ces gens-là vont à la ville, la journée en est !

Elle exprima ses doléances sur les mille tracas des propriétaires, et nous mena au Dolmen.

L'herbe, les ronces, les chardons envahissaient en liberté la grande pierre druidique, et un très vieux noyer, à demi mort, entrelaçait au-dessus, en guise de dais, les jolies courbes de ses branches. On s'asseyait ou s'adossait comme on pouvait contre la table inclinée. J'étais excessivement fier de connaître par cœur certaines cavités qui me permettaient de l'escalader et d'aller me planter au plus haut.

— Ne vas pas me dégringoler sur la tête, au moins !

Et je regardais le chapeau, au-dessous de moi, sur lequel il ne fallait pas tomber. Il ressemblait, de là, à la toiture d'osier de ces fauteuils de jardin où s'abritent les personnes délicates. Il oscillait, tantôt à droite et tantôt à gauche, et, par ce léger mouvement de la tête, Félicie parcourait du regard presque toute l'étendue des quatre cents hectares de Courance. Elle encadrait chaque ferme, une à une, entre les bords de la capote de paille ; elle inclinait la capote, et ce qu'elle voyait était à elle ; elle l'inclinait encore, et c'était toujours sa terre, et cela s'appelait toujours Courance, sauf au couchant où s'avançait ce qu'on nommait « la Semelle de Gruteau ».

Il était rare que quelqu'un ne dît pas, à côté d'elle :

— Ah ! nom d'un petit bonhomme ! quel beau domaine vous avez là, madame Planté !

Elle répondait avec modestie :

— Ce qui lui donne de la valeur, c'est qu'il est d'un seul tenant.

Sa vie s'était employée à arrondir l'héritage familial. Elle pointait du bout de sa canne les enclaves achetées une à une ; les trous bouchés par elle et les zones conquises sur les voisins. Elle savait la contenance et la nature de chaque petit rectangle découpé si net par la diversité des cultures, et le nom qu'il portait sur le cadastre, et son rendement.

Philibert, qui ne parlait pas beaucoup, hasarda une opinion d'artiste. Il montrait la maison de Courance et les six fermes étalées en demi-cercle :

— Voulez-vous savoir ce que c'est que votre bibelot, ma tante? c'est un éventail. Voilà les six lames ouvertes avec les fermes à leurs extrémités, comme vignettes; la route de Beaumont, toute rose, c'est le ruban qui les relie par en haut, tandis que votre main tient le tout en fixant fermement la cheville...

— Oh! toi! ce ne sont pas les idées qui te manquent!

Philibert alla un peu plus loin pour dessiner notre groupe.

Félicie releva sa canne vers la rivière d'Esve qui glissait comme une couleuvre entre les peupliers :

— Voilà le défaut de la cuirasse! dit-elle; c'est ce satané moulin de Gruteau : des prairies de première qualité et le dos du petit coteau, un peu sec, par exemple, mais où l'on planterait des vignes. Et ça forme un pied qui s'avance sur moi jusqu'au talon; c'est facile à voir sur le plan.

— Pourquoi ne l'achetez-vous pas? dit Casimir.

— Vous en parlez bien à votre aise! je n'ai plus un sou vaillant, hormis ma propriété.

Grand-père Fantin entama un parallèle entre la propriété française et l'anglaise, et il vanta les perfectionnements du crédit dont il avait été témoin outre-Manche.

— Vous voulez Gruteau, dit-il : pourquoi n'empruntez-vous pas?

— Une hypothèque sur ma propriété? Jamais! jamais! entendez-vous, jamais!... Et puis, que vos Anglais fassent donc chez eux ce qu'il leur plaît. « Chacun chez soi », voilà ma devise.

— La leur est : « Partout chez moi », et ils la mettent en pratique. Monsieur le curé de la Ville-aux-Dames ne nous rapportait-il pas, il y a une heure, que des insulaires ont acheté le château de La Roche, au bord de la Creuse? Si je ne me trompe, c'est sur votre paroisse... Comment s'appellent-ils donc?...

— Les Pope, dit Félicie. Ce sont des Américains; des parpaillots. S'il n'y a que moi pour aller leur faire la révérence!...

— Ils sont charmants, fit M. Laballue. Il y a parmi eux trois ou quatre jeunes femmes fort jolies, dont une créole.

Du haut de mon perchoir, je m'écriai :

— Qu'est-ce que c'est que ça, tante, des créoles?

— Des femmes qui passent leur vie dans des hamacs, qui fument, qui sont malpropres et qui ne savent pas tenir leur ménage.

— Ma bonne amie! ma bonne amie! s'écria M. Laballue, je vous assure que vous exagérez !

— Ta, ta, ta!... je sais ce que je dis. Dans tous les cas, ce ne sont pas des gens à fréquenter. Ah bien! nous en prendrions, des mœurs !

— Sur le paquebot qui nous ramena d'Algérie, en 1832, dit Casimir, se trouvait une superbe créature née à l'Ile Bourbon...

— Descends, mon petit, fit Félicie ; allons, va jouer un peu plus loin !

Je m'en allai retrouver Philibert, parce que, toutes les fois que grand-père Fantin commençait à parler d'une dame, il disait des choses inconvenantes. On voyait très bien cela d'avance à ses yeux. Quelquefois, je m'éloignais avant qu'on m'en eût donné l'ordre. Je n'avais pas tourné le dos, que M. Laballue faisait : « Oh! oh! oh!... » à cause de l'histoire, et j'entendis Félicie qui disait :

— Casimir, vous devriez avoir honte, un jour comme celui-ci !

Peu après, je rapportai en triomphe le dessin de Philibert. Félicie regarda et soupira :

— Le pauvre garçon sera toujours bon à amuser les enfants !

M. Laballue prit la défense de Philibert :

— Je vous affirme que c'est très original... Si, si, ma chère amie; il y a là quelque chose...

L'album en mains, je revins avec la ténacité méchante des enfants sur le sujet qui m'avait préoccupé :

— Tante, as-tu vu la petite fille qui saute à la corde? Tu sais, c'est la même qui est couchée plus loin. Oncle Philibert ne veut pas dire qui c'est... Tiens, la voilà! Est-ce que tu sais qui c'est, toi?

Quand elle l'eut vue, elle referma l'album et elle cria :

— Philibert, fais-moi donc le plaisir de reprendre tes élucubrations..., et puis, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas laisser traîner tes paperasses !

Nous demeurâmes encore là quelque temps, car Félicie n'abandonnait cet endroit qu'à regret. Avec les premières ombres du soir, on vit courir les carrioles des fermes sur la route de Beaumont.

— Enfin! dit Félicie, les voilà!

A tel et tel embranchement, elles quittaient la route pour s'enfoncer dans une allée de noyers. Alors, elles disparaissaient, mais on les suivait à leur bruit grandissant. Et Félicie disait :

— Voilà Cornet... Ça, ce sont les gens de chez Pénilleau... Je reconnais le coup de fouet du père Moreau.

Des vols de courlis s'élevèrent, à longs cris, du côté de la rivière. Une pie attardée jacassait dans un arbre... De loin nous parvenait un bruit d'essieux : clic clac, clic clac. Un garçon de ferme sifflait. Des chiens aboyaient. Nous vîmes passer près de nous des vieilles femmes courbées sous un sac de toile bise; elles s'arrêtaient, le temps de nous reconnaître, et murmuraient des mots inintelligibles. Philibert nous fit remarquer les troncs des sapins d'Épinay qui étaient couleur gelée de groseille et qui s'assombrirent tout à coup. Félicie me dit de mettre mon foulard, et la cloche de Courance sonna l'heure du dîner.

IV

UN HOMME VEUF

On me ramena à Beaumont, vers la fin de l'été, parce que mon père s'ennuyait trop. Grand'mère vint s'y installer en même temps et prendre la direction du ménage.

Je n'eus rien de plus pressé que de courir chez mesdemoiselles Pergeline, et je leur annonçai :

— Vous savez, maintenant, moi, j'ai une petite cousine!

— Comment, une cousine? où l'as-tu trouvée?

Mes deux amies étaient en deuil, comme moi, car elles avaient perdu leur frère Paul à la guerre; et il y avait son

uniforme étendu sur un lit, dans une chambre où l'on entrait comme à l'église.

— D'abord, il ne faut pas le dire ! C'est une cousine dont on ne parle pas.

Elles me saisirent chacune par une main, et m'emmenèrent dans le jardin, sous la tonnelle. Elles portaient de longs sarraus noirs, agrafés dans le dos.

— C'est que le noir est si chaud, par cette température ! disaient-elles ; alors, sous ces fourreaux-là, n'est-ce pas ? on peut ne rien mettre du tout, et on est à l'aise... Allons ! qu'est-ce que c'est que cette cousine ? Tu n'as pas d'oncle marié. C'est une petite-fille de madame Leduc ?

— Non, il n'est pas défendu de parler des petites-filles de madame Leduc.

— Oh ! mais... qu'est-ce qu'il veut dire ? en voilà, un roman !

Marguerite, l'aînée, s'étant assise sous la tonnelle, me prit sur ses genoux, et elle donna un coup à son chapeau de paille pour qu'il ne me chatouillât pas la figure.

— Comment s'appelle-t-elle, ta nouvelle cousine ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! ah ! tu es un petit farceur !... tu n'as pas plus de cousine qu'il n'y en a dans le creux de ma main.

— Si. Autrefois, elle sautait à la corde ; maintenant, elle est couchée parce qu'il lui est arrivé un accident, et on lui achètera un corset qui coûte au moins trois cents francs...

— Pauvre petite ! Quelle espèce d'accident lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas.

— Mais d'où sort-elle ? Elle a poussé, comme ça, sous un chou ? Ton oncle Philibert n'est pas marié...

— Ça ne fait rien.

Elles se regardèrent toutes les deux.

— Il a une femme qui n'est pas sa femme...

— Oh !

— C'est pour cela qu'il est un « dévoyé », et il n'aura rien dans l'héritage de tante Félicie.

Elles joignirent les mains :

— Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? C'est absolu-

ment insensé ! Avec qui causais-tu donc, quand tu étais à Courance ?

— Avec Valentine.

— Et c'est Valentine qui t'a appris ces histoires ?

— Elle ne voulait pas, mais je lui ai dit : « Si tu ne veux pas, moi, je dirai à tante Félicie que tu sens la pipe. »

— Comment ! elle fume la pipe ?

— Non, c'est l'oncle Planté.

— Ah !

Georgette, les coudes aux genoux et le menton gentiment assis sur le petit pliant que formaient les paumes des mains jointes, fit tout à coup :

— Eh bien, tout ça, c'est du joli !

— Tu y comprends quelque chose ? demanda sa sœur.

— Je comprends qu'il faut se méfier de ces gamins-là qui vont mettre leur nez partout.

Elle se pencha à l'oreille de Marguerite pour lui parler tout bas. Je fus vexé : je me jetai sur elle en lui allongeant une grande tape au hasard.

Elle se retourna avec une grimace qui lui découvrait les dents et le bout de la langue ; et elle arrondit la main sur sa gorge, du côté droit, comme lorsqu'on tâte avec précaution une pêche d'espalier qui semble mûre.

— Le vilain brutal ! Tu devrais bien commencer à t'apercevoir que nous ne sommes pas des garçons !

— Ce que tu nous as dit là n'est pas bien, fit Marguerite. Tu as de la chance d'avoir eu aussi, toi, un grand malheur, parce que, sans cela, on t'aurait grondé... D'abord, quand on sait quelque chose qu'il ne faut pas dire, on ne le dit pas.

De peur que nous ne fussions fâchés, elles me firent aller à la balançoire ; mais, dès qu'elles m'eurent bien lancé, elles me plantèrent là et coururent au devant de leur mère qui rentrait. Madame Pergeline vint m'embrasser et me dit, d'un air très grave, un doigt devant la bouche :

— Mon enfant, si vous avez appris des choses en cachette de vos parents, il faut bien vous garder de les répéter, parce que votre papa serait très mécontent.

Elle prévoyait juste, madame Pergeline.

Un matin, mon père fit une scène à sa belle-mère pendant le déjeuner.

Il avait su au bureau de tabac que « les histoires de Philibert » couraient la ville; et ce qu'il jugeait de plus scandaleux, c'était que « le petit » fût informé de l'existence de « l'enfant naturelle » et s'en vantât dans les maisons où il allait.

Grand'mère étouffait son chagrin; elle disait :

— Voyons! voyons! ne vous emportez pas. Tout se sait à la longue; on ne peut rien tenir caché; mais il faut aussi avoir pitié des malheureux. Le pauvre Philibert a eu sa jeunesse brisée par les mauvaises affaires de son père. Il n'a jamais pu obtenir de situation qui lui permît de se marier. Je ne le défends pas, non, certes! je suis la première à souffrir de ce qui est. Mais l'enfant est l'intelligence même, paraît-il. Elle est belle comme le jour, et elle n'a devant elle que quelques années à vivre... Personne ne s'est informé de leur misère pendant le siège, personne, puisque cela vous brûle la bouche à tous, de prononcer leur nom. Oh! Félicie m'a remis de l'argent pour eux, à plusieurs reprises, elle a été généreuse, mais sans jamais demander seulement : « Où sont-ils? que font-ils? courent-ils un danger? » On a toujours tort de vivre irrégulièrement, mais on en est bien puni.

— Quand on s'est retranché de la famille, de la société, on n'a plus droit à leur appui. Il faut faire comme tout le monde.

— Ah! ce n'est pas toujours facile. Vous n'avez pas vécu à Paris, vous!

— Qui est-ce qui le forçait à vivre à Paris?

— Mais il avait une vocation, ce garçon; puisqu'il voulait faire de la peinture...

— Ta, ta, ta!... des bêtises!

Ce fut la première difficulté entre grand'mère et son gendre, mais elle se représenta très souvent; il en naquit d'autres. Tout était prétexte à querelles. Se disputer devenait une habitude.

Mon père demeurait des journées entières dans son cabinet, ou bien il allait chez son prédécesseur, M. Clérambourg.

M. Clérambourg était un homme assez vieux, qui ne riait jamais et laissait tomber du bout des lèvres des paroles piquantes comme des flèches. Il passait pour un puits de science. Il donnait des conseils gratuits, et évitait au pays beaucoup de procès. Il faisait une peur terrible à grand'mère, et elle prétendait que mon père se desséchait le cœur près de lui.

— Inutile de vous demander où il faut vous envoyer chercher s'il vient des clients ?

— Je vais chez Clérambourg.

— Après tout, cela vaut peut-être autant que de séjourner au bureau de tabac...

— Qu'entendez-vous par séjourner au bureau de tabac ?

— J'entends qu'un homme dans votre situation, et si fraîchement veuf, devrait éviter de se montrer si souvent dans un magasin où tous les freluquets se donnent rendez-vous autour d'une personne...

Il partait en haussant les épaules. Et la belle-mère allait à la fenêtre le surveiller, par acquit de conscience, jusqu'au coin de la rue.

Que de fois madame Pergeline, qui était au courant de nos soucis, prodigua à sa voisine des expressions compatissantes, dans le genre de celles-ci : « Ah ! vous pouvez vous flatter d'avoir un gendre qui est joliment élégant !... Ah ! cela, on peut le dire : il n'y en a pas un comme lui en ville pour faire retourner les têtes !... »

Ou bien grand'mère demandait à son gendre pourquoi il allait si souvent au château de la Frelandière.

C'était une coquetterie de mon père, dont les parents avaient été laboureurs, d'être reçu chez le marquis de la Frelandière. Il faisait alors laver la victoria et prenait une cravate blanche ornée d'une fine fleur de lys en jais. Il dissimulait sa serviette d'homme d'affaires. On le retenait parfois à déjeuner au château.

— Et aujourd'hui, interrogeait grand'mère avec malice, avez-vous au moins vu ces dames ?

— La marquise ? faisait mon père, un peu embarrassé.

— La marquise, la comtesse, la vicomtesse... est-ce que je sais ? les avez-vous vues, oui ou non ?

— Mais certainement, je les ai saluées dans le parc.

— Elles n'ont donc pas déjeuné avec vous ?

— Vous comprenez, quand le marquis a à causer d'affaires...

— Ah çà ! mais, mon ami, on vous fait déjeuner à l'office !...

Ce genre de taquinerie l'exaspérait particulièrement. Il jetait sa serviette sur la table et s'en allait.

Il nous arriva, un soir, dans un état d'agitation peu ordinaire.

— Eh bien, dit-il, je viens d'en apprendre de belles ! Savez-vous à quoi s'occupe en ce moment votre mari ? oui, votre mari, M. Casimir Fantin !

Grand'mère frissonna. Elle avait appris de son mari tant de choses désastreuses !

— Non, vous ne devineriez pas !... il est tout bonnement en train de négocier un emprunt pour acheter le moulin de Gruteau.

— Le moulin de Gruteau ? Mais c'est fou ! Mais Félicie le guigne depuis trente ans ; elle n'a jamais pu trouver le moyen de l'acheter.

— Il paraît qu'il l'a trouvé, lui. Il n'y a que les meurt-de-faim pour avaler les bouchées doubles. Il a écrit de Langeais à Clérambourg ; il lui demande des conseils.

— Oh ! si ça vient par Clérambourg !...

— Clérambourg a cru devoir me prévenir afin que nous puissions à temps éviter un désastre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne parlons pas de cela à Félicie, elle en mourrait.

Cette alerte fournit aux deux ennemis un motif d'union momentanée, et l'on combina de concert les stratagèmes propres à empêcher ce diable de grand-père Fantin de se relancer en de nouvelles aventures. Il fut décidé que l'on accepterait, enfin, l'invitation qu'adressait chaque année le vieil oncle Goislard, et que nous irions, grand'mère et moi, pendant une ou deux semaines, à Langeais, tenter de faire avorter le projet.

Il y eut certainement quelque chose de providentiel dans ce voyage, car, sans cette raison de quitter Beaumont, nous

nous en éloignions, peu après, de la façon la plus regrettable.

Nous avions eu des pluies d'automne. La cour était sombre; le feuillage des chasselas roses du mur mitoyen luisait sous les averses; des jours se passaient à regarder les grosses gouttes rejaillir sur le pavé, en jets d'eau fluets et rapides. Les gouttières jasaient, d'une voix d'arrière-gorge, comme des commères infatigables. Un clerc, le col relevé, son mouchoir sur la tête, se dirigeait, en courant, vers une porte trouée en as de cœur; on voyait de grands parapluies bleus, ruisselants, monter sur deux jambes mouillées l'escalier extérieur de l'étude. Adèle allait de sa cuisine au puits, son jupon en guise de capeline; et la bonne du capitaine manquait souvent d'obéir au signal du chant plaintif de la poulie. Marguerite et Georgette venaient, en voisines, dire bonjour. Le deuil leur allait à ravir et on leur adressait des compliments sur leur taille; elles parlaient toujours mariage. Grand'mère pleurait souvent; et maintenant que je savais tout, elle m'entretenait quelquefois de la petite cousine malheureuse que j'avais à Paris.

Un de ces jours moroses, nous entendîmes le sifflement de la soie dans le porte-parapluie, suivi d'un petit choc du bout plombé contre la cuvette de fonte, et mon père entra, à l'heure où il avait coutume de se rendre chez M. Clérambourg.

— Ah! dit-il, j'avais oublié de vous prévenir que je ne dînerai pas ce soir à la maison.

Grand'mère releva ses lunettes sur son front.

— Oui, je ne trouve plus de raison plausible de me dérober, surtout alors qu'il s'agit d'un dîner tout à fait sans cérémonie.

— Chez Clérambourg?

— Mais non: chez les Pope.

— Comment! chez les Pope? Vous dînez sans cérémonie chez les Pope! Mais, vous n'avez seulement pas dit que vous fréquentiez ces gens-là!

— « Ces gens-là... ces gens-là »!... Mais aussi vous êtes tellement difficile... Et puis, d'ailleurs, peu importe! Je connais « ces gens-là », et c'est chez eux que je vais.

Grand'mère, qui tenait son ouvrage à la main, lâcha tout : ses ciseaux tombèrent et se fichèrent par la pointe dans le parquet. Elle ôta ses lunettes, les plia machinalement, et tâtonna sur un guéridon pour y chercher l'étui. Sa tête était agitée d'un petit tremblement ; elle regardait, droit devant elle, le bouton brillant de la porte d'entrée. Mon père, debout, regardait dans la cour. Il n'y eut plus un mot. C'est ce qui était le plus effrayant.

Une ou deux minutes s'écoulèrent ainsi. On attendait le coup de tonnerre. Mon père fit claquer plusieurs fois ses doigts, puis il éleva les deux poings fermés, à la hauteur des oreilles, en découvrant les dents canines. Je crus qu'il allait défoncer les vitres. Certainement, il voulait battre ou briser. Il était poussé à bout. Il y a avait quelque chose qu'il ne pouvait plus supporter. Il dit seulement, en abaissant les poings :

— Partez ! partez ! Allez à Langeais !

Grand'mère se sauva, en m'entraînant, et fit sa malle.

RENÉ BOYLESVE

(A suivre.)

SUR SOUVOROV

— AVANT-PROPOS

La Russie vient de fêter par un jubilé solennel le centième anniversaire de la mort de Souvorov. Cérémonies, conférences, fondations officielles, poses de plaques commémoratives, explorations de champs de bataille, recherches d'archives, analyses de manuscrits, exhibitions des moindres reliques, rien n'a manqué au zèle national épris de cette figure étrange, portant jusqu'au culte l'amour de cet homme, le plus Russe peut-être qui fut jamais. Un musée de Souvorov s'ouvrit à Pétersbourg, et bientôt, — comme autrefois chez nous cette tombe de Marceau que paya le sou des soldats de Sambre-et-Meuse — ce musée s'enrichit des dons volontaires que les troupes lui consacrèrent à l'envi. Des éditions populaires, des mouchoirs de poche aux inscriptions instructives, mirent dans la main du troupier russe l'image de celui qui l'avait autrefois tant aimé et si bien conduit. En même temps, des pèlerins militaires, revenant de faire pas à pas les campagnes de Souvorov en Pologne, en Italie et en Suisse, en rendaient compte dans l'*Éclaireur*, dans le *Recueil militaire*, dans le *Journal militaire de Varsovie*; *l'Invalide russe* étudiait Souvorov

tacticien, Souvorov pédagogue, Souvorov moraliste, Souvorov polyglotte et Souvorov écrivain; les recueils historiques ou littéraires s'ingéniaient à exhumer quelques *souvenirs*, quelques *opinions*, inédits ou tombés dans l'oubli. A la fin, les sources russes étant épuisées et la curiosité russe ne l'étant pas, on passa à étudier Souvorov dans les littératures étrangères, dans la littérature française en particulier.

Force fut de reconnaître alors que nos écrivains n'ont guère vu en lui que le côté cynique et caricatural, que cet intraduisible *iourodstvo* russe, *lousticisme*, *innocentisme* ou Dieu sait quoi. Ségur, qui fit le voyage de 1787 en Crimée dans la suite de l'impératrice Catherine, rencontra Souvorov à Krementchong; il note dans ses *Mémoires*, à l'occasion de cette rencontre, des anecdotes piquantes et caractéristiques. Langeron, entré dans l'armée russe en 1790, et tout de suite employé contre les Turcs, non seulement vit de près Souvorov, mais surtout recueillit les bruits récents de ses dernières campagnes sur les bords de la mer Noire; il a laissé un récit du fabuleux, du surhumain assaut d'Ismaïl; malheureusement ses curieux Mémoires ont eu la destinée des livres qui ont en partage d'être pillés par quelques-uns et de rester interdits au public, faute d'avoir trouvé un éditeur[1]. D'Ecquevilly, invité avec d'autres officiers de Condé à une parade d'hiver à Saint-Pétersbourg; Costa de Beauregard, Thaon de Revel, écrivant sur le passage des Russes à Turin, en 1799, ont laissé sur Souvorov des témoignages plus partiels encore. Bref, rien de complet, rien de définitif sur Souvorov dans notre littérature; rien que des jugements superficiels qui défigurent ce héros d'histoire et n'en font rien qu'un héros d'almanach.

Aucune occasion de combler cette lacune ne saurait être

1. Ils existent en six volumes manuscrits aux archives des Affaires étrangères. « Le maréchal Souvorov est l'un des hommes les plus extraordinaires du siècle, écrit Langeron. Il est né avec des qualités héroïques, un esprit supérieur et une adresse peut-être encore au-dessus de ses qualités et de son esprit. Il a les connaissances les plus étendues, un caractère énergique et qui ne se dément jamais, et une ambition démesurée. C'est un grand homme de guerre et un grand politique, malgré les folies qu'il se permet. Avant de l'avoir vu, j'avais toujours entendu dire qu'il était fou. Je l'ai connu et puis dire qu'il joua si parfaitement la folie, et a pris une telle habitude de la jouer, que cette habitude est devenue chez lui une seconde nature; il fait le fou, mais il est bien loin de l'être. »

plus propice que celle qui s'offre à nous de recueillir sur le sujet l'opinion du général Dragomirov. Le désir de rectifier ce que certaines critiques ont eu récemment de trop particulier et d'exagéré, celui de débarrasser des hors-d'œuvre d'une fausse exégèse cette figure désormais sacrée, de ramener à un Souvorov vrai le lecteur russe entraîné par le débordement littéraire, noyé sous le flots des écrits, ont décidé le général à prendre la plume et à présenter à son tour une simple et sommaire caractéristique du héros. Il nous résumera cette curieuse carrière, depuis ce soldat de la garde que Souvorov fut durant sept ans, jusqu'au feld-maréchal comblé d'honneurs dont Joubert et Lecourbe furent les derniers adversaires; il nous le montrera plus que grand militaire, grand penseur, grand humain, grand pasteur de peuples, pénétré jusqu'aux moelles de cette vérité, que la force morale est toute la force des armées, expert à développer cette force par l'éducation militaire, à l'exciter par la parole, par l'exemple, par une incessante dépense de son active énergie, enfin à la soutenir jusque sous l'orage du champ de bataille et à l'y maintenir par l'effet d'une communion ininterrompue et d'une inviolable solidarité d'action établies entre le général et le soldat. Tout Souvorov est, croyons-nous, dans cette prédominance attribuée aux forces morales sur les autres forces militaires; là est son caractère proprement russe, par là son système s'enracine aux moelles de ce peuple si hautement sensible et religieux; par là, sa guerre emporte-pièce convient à cette terre russe, sans accidents, sans points d'appuis, abstraite, pour ainsi dire; par là, elle procède de ces assauts à outrance, celui d'Ismaïl, par exemple, où il lançait en obus de rupture son armée animée par lui d'une force vive morale extraordinaire. Mais par là aussi, Souvorov déclare et démontre une vérité bonne pour toute armée, applicable en tout pays: l'honneur d'avoir clairement vu, surtout d'avoir clairement fait voir que les forces morales domineront à jamais l'armement, la réglementation des éléments techniques et les données intellectuelles, fait de lui un de ces grands types qui intéressent toute l'humanité. C'est ainsi l'excès du caractère national qui élève le héros jusqu'à une valeur plus que nationale : transition naturelle, sans doute, et commune à tous les grands hommes

qui se sont illustrés moins sur le terrain de la pensée que sur celui de l'action, mais qui prête ici un prix particulier aux origines russes du personnage, aux détails de la carrière, aux travers de son esprit, et qui doit faire plus volontiers suivre, dans son analyse, la plume si sûre de Dragomirov.

ART ROÉ

*
* *

Quid autem vocatis me : Domine,
Domine, et non facitis quæ dico?
(SAINT LUC, chap. VI, vers. 46).

Souvorov n'eut pas de prédécesseur et, quant à un successeur non pas qui l'égale, mais seulement qui lui ressemble, c'est sans doute un phénomène que nous devrons attendre encore longtemps. Pas d'enchaînement ni d'hérédité dans l'ordre de ces grandeurs humaines qui ressortissent à la *volonté*[1]. Et de même, ceux qui considèrent Souvorov comme un produit de son époque se trompent encore; ils sacrifient à la pure routine, quand ils répètent cette opinion, trop souvent formulée par la philosophie de l'histoire, « *que les grands hommes ne créent pas, mais qu'ils expriment les formes nouvelles et les tendances générales encore latentes dans leurs générations* »; cette fois l'expression peut être intéressante et neuve, mais l'affirmation reste contestable. Quelquefois, oui, les choses se passent comme vous le dites, mais d'autres fois elles se passent autrement; et, dans le cas de Souvorov justement, vous n'appliquerez pas votre formule sans tomber dans l'erreur et sans pécher contre la vieille règle de logique : *post hoc ergo propter hoc*.

Souvorov naquit, il est vrai, en 1730, c'est-à-dire après les années 20 du siècle dernier, *post hoc!* Mais quand il naquit, n'en déplaise à nos critiques enclins parfois à voir en rose, les choses militaires russes étaient en décadence. Le père de

1. Les hommes qui ont vu à l'œuvre Souvorov et Napoléon se comptent par dizaines de mille, par centaines de mille; mais qui s'est approprié leur manière? Cette difficulté dans l'imitation est la même pour tous les arts; tout autre est l'enchaînement des choses par le domaine de l'esprit pur. Seul un génie pouvait découvrir le binôme de Newton; mais, le binôme une fois découvert, il devient facile à un écolier, même médiocre, de le comprendre et de le posséder.

Souvorov, quoique militaire, n'avait de militaire que le nom. Sur quoi fonder, après cela, cette hérédité prétendue que d'autres écrivains s'efforcent d'établir avec un zèle digne vraiment d'une meilleure application?

Du point de vue de l'éternité, il est exact de dire que, « dans la vie sociale et dans la vie militaire, la part d'initiative dévolue à l'individu est à peu près nulle », ou encore que, « quelque grand que soit le génie d'un homme, cet homme ne saurait changer dans un sens ou dans l'autre le *mouvement général*, s'il n'existe pas dans la société une tendance vers ce changement ». Mais ces affirmations mêmes ne font que démontrer que Souvorov fut un phénomène exceptionnel, ou, comme on dit, *sporadique*. En premier lieu, il n'a pas changé d'un cheveu le *mouvement général*, bien qu'il ait accompli une masse de grandes et belles choses. En second lieu, qui ne sait, encore une fois, qu'il n'eut pas de modèles, qu'il ne fonda pas d'école, et que, soixante ans après sa mort, il restait encore enseveli dans l'oubli le plus profond? Son système d'éducation et d'instruction militaires eût disparu tout entier, s'il n'avait laissé aux générations suivantes son immortelle *Science de vaincre* et les ordres pour les troupes autrichiennes rédigés par lui en 1799.

Dira-t-on que nos revers de 1805 et de 1807 ravivèrent chez nous le souvenir de Souvorov? Ils le ravivèrent, c'est incontestable, et même, quelque temps auparavant, on avait déjà pris soin d'élever à Souvorov un monument dans le style grec. Mais se souvenir du nom d'un homme pareil, et cependant ne pas se conformer à son système, ne pas s'inspirer de ses actes, n'est-ce pas l'oublier? Plus gravement encore que si on l'eût oublié, on insultait presque à sa grande ombre, en inculquant au soldat l'odieux « je ne sais pas », qu'il fallait alors entendre, qu'on entend encore aujourd'hui à chaque pas. Pour Souvorov, plus le soldat montrait de vivacité et d'ouverture d'esprit, mieux il valait ; mais après Souvorov, on eut pour particulière étude d'extirper « ce dangereux esprit » et de dépersonnaliser, de machiniser le soldat. S'asseoir sur un banc est plus facile et plus sûr que monter un bouillant cheval de bataille... Il est vrai aussi qu'assis sur un banc on ne fait que peu de chemin.

Même sa génération n'emprunta rien de lui; pourtant la victoire, qui ne lui fut pas infidèle une seule fois durant toute sa vie, aurait pu induire à penser que peut-être y avait-il lieu de lui emprunter quelque chose. Quant aux hommes de la génération suivante, n'en parlons pas. Ceux-là, oui, inclinaient à « suivre le courant général », c'est-à-dire à marcher sur les traces du roi de Prusse, sans se souvenir que le roi de Prusse s'était laissé battre, et que personne n'avait jamais battu Souvorov, ainsi que Souvorov lui-même le disait tristement à l'un des amers instants de sa vie.

En voilà assez pour faire voir que *post hoc* ici n'équivaut aucunement à *propter hoc*, et A. F. Petrouchevski a bien raison de dire que, dans la bande des aigles ékathériniens, Souvorov apparaît avec un caractère exceptionnel et phénoménal, tant pour l'étendue de ses facultés militaires que pour l'originalité de son art et pour la nouveauté de sa théorie; originalité, nouveauté qui interdisent de le prendre pour un produit naturel de son siècle ni pour la conséquence normale de l'histoire antécédente.

La nature n'a cure de ces échafaudages qui supportent les époques; elle jette les hommes dans la vie selon des règles impénétrables à tous, connues d'elle seule. Les uns naissent pour marcher devant le troupeau humain; ceux-là restent isolés, et pourtant les faits, plus saisissants que les preuves, montrent que la naturelle vérité des choses est avec ces hommes et qu'il serait à propos de les suivre; pour eux, comme pour l'homme de l'Évangile, les pierres s'émeuvent et crient, mais les cœurs restent insensibles. Tel fut justement Souvorov. D'autres, au contraire, retardent dans la vie, ou, si l'on veut, naissent en retard; ils tendent sans cesse à revenir au passé; leur sort ordinaire est de partir à la fin dans le commun troupeau, et ce sont ceux-là seulement, ceux du troupeau, qu'on peut dire les produits de leur époque et qui expriment sous formes vivantes « les tendances nouvelles et les courants généraux ». Nouvelles, s'entend, comme la soupe aux choux du proverbe, qui est *la même soupe, mais versée plus claire*, — ou quelquefois versée plus épaisse. Celle dont il s'agit ici avait été mise sur le feu par l'empereur Pierre III; ce fut l'empereur Paul Ier qui la fit cuire à point.

Les réformes militaires accomplies du temps de Souvorov se sont faites sans sa participation; réformer n'était pas son fait. Je suppose même qu'il était indifférent à ces réformes, et que le haut idéal militaire qui l'inspirait l'induisait aussi à considérer toutes les organisations militaires comme équivalentes, pourvu que les soldats sussent voir le danger en face et qu'ils marchassent au sacrifice sans balancer.

*
* *

A ce propos, je ne puis m'empêcher de noter au passage une particularité propre à l'art militaire : c'est que, dans aucune manifestation de la vie des peuples, la vanité de la loi du progrès n'apparaît peut-être aussi clairement que dans le domaine de cet art[1].

La guerre ressortit essentiellement à la volonté; par suite, si la vie se déroule et s'agence de telle manière que des manifestations énergiques de la volonté n'y soient plus nécessaires, il est fatal que l'art de la guerre périclite dans les parties attenantes au domaine de la volonté, parties qui sont pour lui les principales. Plus cette décadence de l'art est profonde, plus on voit l'instinct de conservation produire de ces nombreux, de ces minutieux perfectionnements qui répondent aux désirs de l'entendement — autrement dit aux besoins de l'instinct de conservation — et qu'une erreur d'opinion fait apprécier bien au-dessus de leur véritable valeur. On voit pousser comme des champignons des théories nouvelles sur les progrès actuels de l'art militaire; on entend clabauder sur ce thème que *quelques-uns* des principes édictés par Souvorov, et plus généralement par les grands militaires d'autrefois, ont vieilli, — quels principes, c'est ce que nos écrivains progressistes ont la modestie de passer sous silence. Or, dans ce produit complexe de plusieurs facteurs, de l'*homme*, par le *terrain*, par l'*arme* (arme à feu et arme froide) et par les *éventualités*, si l'un seulement des facteurs varie, et encore d'une manière

1. Il y a longtemps d'ailleurs que Mill a fait observer que le progrès et la régression sont deux lois qui alternent et s'équilibrent dans la vie.

partielle, il est clair que le produit ne peut être essentiellement altéré; cette constance du produit est chose encore une fois aisée à comprendre, et pourtant rares sont les hommes disposés à la comprendre, l'intelligence de l'homme, très humble servante de l'instinct de conservation, n'inclinant pas à mettre en lumière de pareilles vérités. Au bout du compte, ce qui paraît être progrès, ce qu'on vante hautement comme tel, n'est en somme qu'une véritable régression.

L'évolution de la vie romaine antique vient à l'appui de mon dire et le démontre mieux qu'aucun argument : qu'on se souvienne de l'ère républicaine, dans l'histoire de Rome, et qu'on la compare à la période byzantine. A Byzance, l'armement, l'art des manœuvres, des machines, de la fortification étaient plus parfaits qu'ils ne l'avaient jamais été pour la Rome républicaine; et malgré ces progrès, la victoire avait passé du côté des Barbares. Les Barbares n'avaient pas de machines, mais chez eux le facteur principal, l'homme, excellait en bravoure et en abnégation, qualités disparues chez les Byzantins. Et le résultat était pour Byzance un progrès apparent, une régression effective.

Même phénomène dans les temps modernes. Après les solides institutions militaires fondées par Pierre le Grand, nous recueillons ce que chacun sait par les histoires : des victoires, mais des victoires où ce n'est pas le soldat qui vainc, mais bien l'homme russe, tel quel; il vainc non grâce à l'école, mais en dépit de l'école. Ne sait-on pas que pour vaincre il est inutile d'être fort, et qu'il suffit d'être moins faible que l'adversaire?

La brillante période du règne de Catherine est vraiment une période de progrès; mais ensuite s'ouvre et s'accomplit une autre phase, celle qui doit nous mener à la guerre de Crimée et que, pour cette raison, nous ne saurions nommer phase de progrès. Parallèlement à ce développement de notre histoire se déroule l'épisode des guerres du Caucase; il montre que, pour la guerre, il faut autre chose que ce que pratiquait alors la Russie d'Europe. Les exploits les plus brillants, d'extraordinaires actions d'éclat, des exemples qui relèvent vraiment de cette théorie, nommée autrefois *théorie de l'impossible*, sont inscrits dans les fastes de nos armées du Caucase;

pourtant ces prodiges ne convainquaient personne ; au contraire, l'armée du Caucase, suspecte de licence et d'indiscipline, était sévèrement maintenue aux mains des instructeurs de place d'armes.

Veut-on maintenant ma conclusion? Elle est dans cette proposition qu'en temps de paix un grand nombre de militaires ne peuvent s'abstenir de s'occuper de choses entièrement inutiles à la guerre, ni d'oublier d'autres choses qui sont indispensables à la guerre. Très peu d'hommes se posent la question : Que faut-il enseigner? Comment l'enseigner? On enseigne suivant *les maximes de nos anciens*, comme enseignaient nos pères et nos grands-pères... Pardon pour la digression; mais elle nous servira tout à l'heure.

*
* *

Revenons à Souvorov, résumons son histoire. Son enfance étant chétive, maigre, hâve et de peu d'aspect, son père le destine à quelque carrière civile. Cependant l'enfant, instruit à peu de frais dans la grammaire, se jette avidement sur Plutarque et sur tout ce que la bibliothèque paternelle contient d'ouvrages d'histoire militaire; son caractère est alerte, enjoué, actif, on le voit tantôt penché pendant des heures sur ses livres et tantôt à cheval, il court la campagne par la pluie, et revient fatigué, trempé, fouetté par le vent. Tels sont ses exercices, et il n'a pas peut-être plus de dix ans. Un étrange enfant, sans aucun doute; observons cependant que si le hasard l'avait placé aux mains de quelque pédagogue de génie, capable d'apercevoir d'avance ce que l'enfant devait devenir, ce pédagogue n'eût rien pu ordonner de plus propre au développement de ce frêle et mince organisme, — développement spartiate, à vrai dire, et dont le résultat peut être de tuer aussi bien que de fortifier. Évidemment, il s'agit ici d'une de ces natures spéciales qui poussent leur homme sans qu'il s'en doute ou même malgré lui, à plus forte raison malgré les gens qui l'entourent, vers tel rôle prédestiné. Aucun enfant ne refusera de s'exposer par-ci par-là au froid et à la pluie, mais je ne pense pas qu'il s'en trouve un seul pour mettre, à

l'âge de dix ans, les intempéries dans son programme et pour s'y soumettre méthodiquement ; ou bien celui qui agit de la sorte est de ceux qu'a marqués le doigt de la Providence.

Le père de Souvorov s'émut naturellement de ces tendances, mais heureusement n'en prit pas acte pour briser l'enfant; ce fut particulièrement le général Hannibal[1] qui conseilla de ne pas contrecarrer Souvorov dans ce que ses tendances pouvaient avoir de trop nettement accusé. On le vit alors, à onze ans, se plonger dans l'étude de Plutarque, de Cornelius Népos, des actes d'Alexandre, de César, d'Annibal, de Charles XII, de Montecuculli, de Condé, de Turenne, du prince Eugène, plus tard de Maurice de Saxe[2]; il poursuivit ses lectures pendant les sept années, ou guère moins, qu'il servit comme simple soldat, et pendant toute sa carrière d'officier[3]. Son instruction générale n'avait pas été négligée : il apprit l'histoire, la géographie, même un peu de philosophie. Son père lui montra l'artillerie, la fortification, les mathématiques.

C'était là la pâture de son esprit; quant à son cœur, l'aliment principal, sinon unique, était ce Plutarque qui sait si bien et si mystérieusement susciter les natures d'élite. Nous verrons plus loin que, dans la formation de la personne morale de Souvorov, Plutarque joua le rôle capital.

*
* *

Qu'est-ce que Souvorov a tiré de la pratique du service et qu'est-ce qu'il a puisé dans les livres?

Le régiment de la garde Séméonovski, dans lequel il entra, était célèbre dès ce temps-là pour son ordre et son exactitude. On y voyait cependant des serviteurs d'un genre par-

1. Hannibal, général nègre, qui avait servi sous Pierre le Grand. Il fut un des ancêtres du poète Pouchkine.

2. Souvorov ne put vraisemblablement connaître Maurice de Saxe avant les dernières *années cinquante* du siècle dernier. La première édition des *Rêveries* est de 1757, et la difficulté des communications d'alors n'a pas dû permettre qu'elles parvinssent tout de suite à Souvorov.

3. Souvorov fut inscrit au service à l'âge de douze ans, mais il n'y entra qu'à dix-huit ans, en 1748. Il devint officier en 1754.

ticulier : certains soldats avaient jusqu'à dix-sept serfs attachés à leur personne ; d'autres, après avoir prélevé de l'argent sur le soldat mis aux fers, abandonnaient leur poste sans permission. Souvorov[1], qui n'avait que deux serfs, n'appartenait pas à la première catégorie et bien moins encore à la seconde ; il s'acquit bientôt dans le service la réputation d'un homme sur qui l'on peut compter toujours et pour toute chose.

Cependant, si l'on pouvait y apprendre le service intérieur et le service de place, il était difficile d'apprendre le service de guerre au régiment Séméonovski. La préparation militaire à ce point de vue se bornait à quelques pratiques dans le goût du temps, c'est-à-dire dénués de tout rapport avec les choses de la guerre ; on faisait l'exercice du fusil, on manœuvrait par figures géométriques ; il va de soi qu'on défilait sans fin ni cesse en marche cérémonielle ; on s'exerçait aussi quelquefois, ajoutons-le, sinon au tir du canon et du fusil, du moins au feu de ces armes chargées avec des cartouches à blanc.

On enseignait jadis au soldat des futilités de tout genre et, plus la paix se prolongeait, plus on poussait ces futilités vers leur perfection. On multipliait les temps du maniement d'armes, on inventait l'exercice de l'astiquage du fourniment et celui du poudrage des cheveux. Il fallait bien l'occuper, ce soldat qui d'abord servait à vie et qui, plus tard, servit vingt-cinq ans ; on l'occupait donc en lui faisant recommencer sans fin ce qu'il savait depuis la première ou la deuxième année de son service, en le ramenant chaque fois au même rudiment que les recrues recommençaient à épeler.

Il est de fait que plier l'homme et l'accoutumer à l'obéissance absolue, immédiate, à l'obéissance sans jugement, sans examen, à l'obéissance *réflexe*, est le but principal de l'éducation militaire ; il est de fait encore que cette obéissance peut s'acquérir par les exercices frivoles dont nous parlons, mais,

1. Ces détails sont empruntés à une étude sur *Souvorov soldat* rédigée au moyen des archives du régiment Séméonovski et publiées en mai 1900 dans le *Journal militaire* russe. L'histoire du soldat Vassili Schkournie, qui prend un rouble quinze kopeks aux soldats punis de fers et qui abandonne son poste, se termine par un cas *d'injures et d'état d'ivresse*, et se règle par la punition des verges appliquées jusqu'à refus devant le front du régiment.

ce que ces exercices ne donnent pas, c'est l'intelligence du rôle de guerre dévolu au soldat; plus encore, ils en éloignent, et jusqu'à faire naître des aphorismes de cette espèce : *que rien ne gâte les troupes comme la guerre.* Tel est le couronnement naturel d'un pareil système, que poudrer les cheveux, astiquer le fourniment, manier le fusil, de la part qu'ils méritent dans l'emploi du temps, des *moyens* qu'ils devraient être, deviennent des buts; plus le temps passe, plus ils achèvent de perdre le rapport qu'ils pouvaient avoir avec les travaux militaires proprement dits.

On comprend qu'à une semblable école, Souvorov ne pouvait gagner autre chose que des habitudes d'ordre et d'exacte exécution; habitudes précieuses, indispensables, quelle que soit la besogne qu'on s'est donnée, mais insuffisante ici, puisque ces habitudes étaient sans relation avec cette fin particulière à laquelle le soldat est destiné et puisque, faute de cette fin, le soldat n'est plus un soldat, mais un pantin qu'on emploie à des représentations agréables autant que stériles.

Mais, dira-t-on, il y avait une observation, la plus simple du monde, qu'on aurait pu faire, c'est que l'obéissance du soldat peut s'obtenir par la pratique des vrais exercices militaires aussi bien que par les simagrées de la place d'armes, lesquelles n'ont avec les exercices militaires rien de commun, si ce n'est que, pour les unes comme pour les autres, le soldat joue le rôle du souffre-douleurs. — Observation bien simple, en effet. Et cependant, jusqu'à Souvorov, non seulement ce secret banal ne vint à l'esprit de personne, mais même quand Souvorov en eut fait la grande découverte et qu'il l'eut appliqué pour la première fois (avec quel succès, on le sait), il resta sans imitateurs.

Il entrait au service et voyait devant lui le plus triste tableau.

L'armée russe d'alors était à une époque critique. La plupart des officiers manquaient d'une bonne instruction et quelques-uns de toute instruction; les chefs des régiments abusaient de leur trop vaste pouvoir; les *conseils des régiments* réglaient tout dans leurs collèges, l'arbitraire présidait au service. Par là, les années qu'il passa dans le rang des

simples soldats et les premières années de sa vie d'officier ne fournirent à Alexandre Vassiliévitch que des exemples négatifs.

L'ignorance, le désordre, la mollesse, l'incapacité, Souvorov rencontrait tous ces vices dans l'armée; les mouvements des troupes étaient lents ; il leur arrivait de faire en un jour des étapes de huit verstes, la discipline chancelait. « Moi-même, a dit Souvorov, entré dans l'armée après de longs et loyaux services, je ne fis rien qui vaille pendant trois ans... Les colonels diminuent leurs officiers... Ce sont des Sybarites et non des Spartiates... Ils prennent les épaulettes de généraux, mais continuent à se chausser de même... » Les mêmes critiques peuvent s'adresser à la préparation tactique des troupes d'alors. La marche d'approche et le déploiement se faisaient si lentement pendant la guerre de Sept Ans qu'il fallait une heure à un bataillon pour se former en bataille et vingt-quatre heures à une armée[1].

En résumé, ni dans la garde, ni dans l'armée, Souvorov ne rencontra d'exemples de cette vie spartiate à laquelle il s'assujettit par la suite et dont il ne se départit plus jusqu'à la fin de sa carrière.

La guerre d'alors elle-même, avec ses enseignements négatifs, ne lui apprit que peu de chose; pourtant, rien que pour reconnaître cette *négativité*, il fallait que Souvorov disposât déjà d'un intérieur à lui; des centaines et des milliers d'autres prenaient part à ces exemples négatifs et jugeaient que les choses étaient pour le mieux, qu'elles ne pouvaient pas être autrement.

Le don particulier de ces natures exceptionnelles réside dans la propriété d'apercevoir la nuisance et le danger là où d'autres n'aperçoivent rien que de normal, ou même rien que d'excellent.

*
* *

Ce fut dans les livres qu'il apprit infiniment ; en qualité et non en quantité. Il y apprit ce que des centaines et des milliers de gens qui lisaient ces mêmes livres n'y découvraient

1. Capitaine d'état-major Martchenko, *Souvorov dans ses manuscrits*.

pas. Il y apprit le *secret banal*. Et là est son originalité et son exceptionnalité! Car s'il est vrai qu'il eut beaucoup de maîtres et que par là il n'est pas original, ces maîtres eux-mêmes n'étaient pas tellement originaux; on voit bien, au contraire, qu'ils se copiaient les uns les autres; le fait est enfin que ce secret banal répété et rebattu pendant des siècles, clairement visible pour Souvorov, restait caché et inaccessible à d'autres, alors même qu'ils en dissertaient avec toutes les finesses et toutes les nuances d'une langue diplomatique.

La théorie de la guerre offre ceci de particulièrement dangereux que la connaissance en paraît facile et que l'application et le passage à la vie en sont ardus pour tout le monde, impossibles pour quelques-uns. C'est que la connaissance est affaire d'intelligence, et le passage à la vie est affaire de volonté. Pour éclairer ce point, prenons un exemple dans un ordre d'idées un peu différent, quoiqu'il ait cette analogie avec le métier militaire que dans l'un et dans l'autre domaine le sentiment du danger personnel joue un rôle considérable. Quoi de plus simple, en théorie, que de marcher sur la corde raide à une grande hauteur? Il suffit de placer les pieds de manière que la verticale passant par le centre de gravité du corps tombe entre les deux surfaces d'appui et qu'elle recoupe l'axe de la corde. Eh bien! essayez-le pour voir...

Pour nous, le *secret banal* est simple à tel point qu'on pourrait apprendre à un perroquet les mots qui l'expriment; mais la plupart des hommes l'ignorent, parce que ce que l'homme lit dans les livres, dans les livres militaires en particulier, c'est lui-même, l'homme; autrement dit, il ne retient que ce qui répond à ses affinités naturelles et dans la mesure où il est préparé à sa lecture. Ce principe admis, il faut aussitôt reconnaître qu'il y a des lectures de diverses catégories; sur quelques-unes, la chose lue file et passe comme à travers un grillage; pour un autre, — telle une mauvaise machine à battre, — le grain vole au vent, et c'est la balle qui reste dedans; un troisième retiendra bien le grain, mais sans volonté de le planter dans la vie et de le cultiver soigneusement, constamment et persévéramment; enfin, il est des hommes d'une quatrième espèce, capables de retenir, de planter, de cultiver. Leur nombre se chiffre par unités : si leur

destinée les appelle à la tâche, ils donnent de grands fruits. De ceux-là justement était Souvorov.

*
* *

Qu'est-ce enfin que ce grain, que ce secret banal, et où Souvorov l'avait-il pris?

L'histoire romaine lui avait appris qu'il faut ménager le soldat, mais sans le dorloter; que le travail du soldat doit être tel en temps de paix que la guerre lui apparaisse comme un repos; que ce travail doit toujours avoir un but, soit celui de la préparation à la guerre *proprement dite*, soit quelque but d'utilité publique, la construction d'une route, par exemple. Les semelles de plomb qu'on attachait aux sandales, les épées deux fois plus lourdes que les épées de guerre, dont les légionnaires se servaient pour leurs *exercices*, — je ne dis pas pour leurs maniements d'armes, — ces moyens employés répondaient à la conception militaire d'alors.

Souvorov emprunta de Jules César l'idée des marches forcées et cet autre principe que celui-là seul peut exiger de sa troupe de grands efforts qui est capable, à l'occasion, des mêmes efforts [1]. Les écrivains modernes, en lui enseignant les mêmes maximes, y ajoutèrent naturellement leurs nuances, et particulièrement Maurice de Saxe; celui-ci, avec ses aphorismes *sur le cœur humain*, sur ce que *la guerre se fait avec les jambes du soldat*, sur ce que *le soldat ne fait pas à la guerre ce qu'il faut qu'il fasse, mais seulement ce qu'il a appris à faire*, lui donna à peser toute l'importance qu'ont dans le gain d'une victoire les forces morales, le mouvement, la sujétion de l'homme par rapport à ses habitudes.

Armé de ce secret banal, Souvorov se mit à l'appliquer dès qu'il eut devant lui une tâche personnelle à accomplir; il créa son système d'éducation et d'instruction militaires, surprenant chef-d'œuvre qui le montre à la fois artiste achevé, impeccable logicien.

1. L'assaut de Tourtoukaï fit voir jusqu'à quel point Souvorov était pénétré de cette vérité. Son état de maladie était tel qu'il ne pouvait marcher et qu'on dut le porter; il n'en continua pas moins et n'en prit pas moins la ville.

Son premier soin[1] est de construire une église et deux écoles — deux écoles dans ce temps-là!... — l'une pour les enfants d'officiers, l'autre pour les enfants de soldats. Ces écoles sont construites, naturellement, par les soldats, qui les bâtissent pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour leur régiment.

Puis, sans relâche, des marches forcées, le jour, la nuit, par tous les temps; à l'occasion, un assaut; à toute manœuvre, avant la parade de la garde, c'est-à-dire chaque jour, une attaque dirigée sur un but visible, puis une attaque traversante, qui mêle les soldats entre eux. Là où les circonstances le permettent, les attaques traversantes se font non seulement avec infanterie contre infanterie, mais aussi contre cavalerie, contre artillerie.

On sent que la base de ce système est purement romaine; mais Souvorov y ajoute de son cru. Plus de semelles de plomb, ni d'armes d'un poids double, car les conditions de l'équipement et de l'armement ont changé; mais un travail ininterrompu, toujours motivé quant au but, fécond dans les résultats. Ce travail prépare si bien au combat qu'il va jusqu'à faire sentir au soldat le danger personnel et qu'il l'exerce à dominer ce sentiment, autant du moins qu'il est possible par des pratiques du temps de paix[2].

On ne peut que regretter que les *Instructions pour le régiment de Souzdal* ne nous aient pas été conservées dans leur première forme; mais je suppose que, sous leur forme dernière, elles ont passé dans la *Science de vaincre* et que, par suite, elles ne sont pas perdues pour nous.

Une éducation pareille ne permettait ni aux soldats ni aux officiers d'acquérir d'autres habitudes que celles qui résultent d'une saine conception et d'une saine représentation de la guerre. Ils ne pouvaient conséquemment faire à la guerre que ce qui y est nécessaire et qu'ils avaient précisément appris dans les exercices du temps de paix. L'habitude est une seconde nature, et, comme l'a remarqué un contemporain[3], le combat n'offrait aux élèves de l'école souvorovienne rien qui ne leur

1. Comme colonel du régiment de Souzdal.

2. Les attaques traversantes, surtout quand la cavalerie y figure, ne s'achèvent pas toujours sans accident.

3. Bocage, qui fut témoin des exercices à la Souvorov.

fût connu par avance, pas même les coups, pas même quelquefois les événements mortels.

Ces événements, quoique rares à coup sûr, n'en arrivaient pas moins. Souvorov disait, pour s'en excuser, que ce qui est difficile sur la place de manœuvre est facile en campagne; et que ce qui est facile sur la place de manœuvre est difficile en campagne; et encore « j'en tuerai un, j'en instruirai dix », quoique jamais, certes, il ne soit arrivé à une proportion pareille. On peut assurer que sur mille hommes exercés par lui, pas même un ne trouvait la mort dans ces exercices; c'est-à-dire que ces cas de mort étaient infiniment moins nombreux que ceux dont les chemins de fer, le travail dans les usines, dans les mines, la mauvaise nourriture, le logement insalubre, les exercices militaires sans signification militaire, sont la cause... Si l'on se souvient qu'ensuite, dans les régiments modèles, la formule usitée devient : « Tue dix soldats pour en instruire un », on verra la différence des deux écoles, surtout si l'on observe que ce dernier arrêt était prononcé au nom de considérants qui n'avaient rien de commun avec les vrais idéaux du champ de bataille.

*
* *

Le système de Souvorov comprenait autre chose encore : profond connaisseur du cœur humain, il attribuait au pouvoir des mots une grande importance et se servait des mots non seulement pour confirmer le soldat dans ses pratiques d'éducation militaire, mais aussi pour le mettre à couvert contre toute tendance contraire à la doctrine. De là son *Traité des connaissances nécessaires au soldat*, appelé aussi : *Science de vaincre*. Alors que ses manœuvres ne duraient pas plus d'une heure, l'enseignement verbal qui les suivait se prolongeait quelquefois pendant deux heures et davantage. Par les mots, Souvorov exerçait le soldat à la constante habitude de répondre sans se troubler, sans tomber dans le détestable : « Je ne sais pas. » Il lui inspirait l'horreur d'expressions moralement nuisibles, celle de *retirade*, par exemple; son purisme, à ce point de vue, atteignait des proportions pédantesques, ridicules même

aux yeux des gens qui aiment à rire et qui ne voient pas jusqu'à quel point peut être funeste au soldat l'usage de vocables que leur signification militaire rend dangereux. Derrière chaque vocable dangereux se cache une idée dangereuse; et cette idée, qui suit le mot, entre avec lui dans l'âme de l'homme. C'est là ce que l'on oublie, et ce que Souvorov n'oublait pas. Certains mots le mettaient purement et simplement hors de lui, particulièrement ceux que nous souffle à l'oreille l'instinct de conservation, et ceux qui trahissent notre peu de confiance dans nos propres forces.

Le terme *sicourse* (secours) était proscrit par lui; mais il acceptait le terme *réserve*; c'est qu'un homme ne peut déclarer le désir d'être secouru, sans reconnaître sa propre faiblesse; au contraire, même si l'on est fort, on peut sans honte se ménager une réserve. « Le mot *danger*, écrit-il, est bon pour des lâches, et ne doit pas être employé, non plus que le mot *secours*; je les interdis à mes soldats. »

*
* *

Ainsi, d'abord la démonstration par l'acte, ensuite la confirmation par les mots. Il connaissait bien le cœur de l'homme, surtout le cœur de l'homme russe, Alexandre Vassiliévitch! Et sa maxime: *que chaque soldat doit comprendre sa manœuvre*, n'était-ce pas une fois de plus ce secret banal qu'il faudrait graver en termes ineffaçables dans la conscience de tout chef, du petit au grand? Combien d'entre eux, cependant, peut-on dire pénétrés de cette grande vérité?

Il n'est pas malaisé, semble-t-il, de sentir que le soldat n'obéira avec intelligence, avec adresse, que lorsqu'il aura compris ce que vous voulez de lui; mais combien de nous, encore une fois, prennent la peine de s'expliquer avec lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent, dans une manœuvre à rangs serrés, qu'on indique le sens de la marche et la base de l'alignement et que le *pourquoi* de cette marche est passé sous silence? Et si ces pratiques rationnelles sont omises en temps de paix, si elles ne sont pas pour l'officier des habitudes de chaque jour et de chaque heure, comment espérer qu'en temps

de guerre elles se révèlent en lui à point nommé, par enchantement?

N'est-il pas incontestable que les troupes formées à l'école de Souvorov s'élevaient, au point de vue de l'éducation et de l'instruction militaires, au-dessus de nos armées contemporaines, sans parler des armées d'autrefois? Ces troupes étaient les vrais protagonistes de cette *théorie de l'impossible*, que la France ne devait inventer que beaucoup plus tard. Tourtoukaï, Fokchany, Rymnik, Ismaïl surtout en sont la preuve. Et telle était la foi que ce système d'éducation militaire inspirait à Souvorov lui-même, qu'il y revenait pendant la guerre, chaque fois qu'il avait à se préparer pour une entreprise particulièrement difficile. Avant l'assaut d'Ismaïl, par exemple, il exerça pendant la nuit ses soldats à assaillir un retranchement d'un fort profil qu'il avait fait construire exprès pour cet exercice. Il disait alors que l'attaque d'Ismaïl était une de ces entreprises auxquelles un homme ne se résoud qu'une fois dans sa vie; mais — me pardonne sa grande ombre! — il se trompait en parlant de la sorte; car si sa destinée l'avait ramené devant un deuxième, devant un troisième Ismaïl, il les aurait assaillis de même et de même il les aurait pris!

Et voilà pourquoi le roi de Prusse a pu se laisser battre, sans que personne ait jamais battu Souvorov!

*
* *

Là réside son incomparable grandeur de pédagogue militaire, que, par l'*effort seul du raisonnement il réalisait en temps de paix ce que les armées dont les succès ont été les plus insignes* — par exemple les armées révolutionnaires, ou nos armées du Caucase — *n'obtenaient que par effet d'une guerre réelle et prolongée, en un mot, sous la pression de la nécessité extérieure*. A ce point de vue, personne, à aucune époque de l'histoire, n'a jamais égalé Souvorov.

Jusqu'en 1799, la consécration des guerres européennes manquait à son système, mais à cette époque le destin accorda à l'illustre vieillard ce dernier couronnement, comme pour témoigner que le système était applicable à toute armée,

sur tout théâtre, contre tout adversaire, pourvu seulement qu'à la tête des armées parussent des hommes de sa taille, ou, tout au moins, de son espèce.

Et tout ces événements appartiennent à notre histoire, et tous étaient sortis de notre souvenir... Le prix de cet oubli ne se fit pas attendre. Souvorov n'avait disparu que depuis peu d'années que déjà les Austerlitz, les Friedland succédaient aux Fokchany, aux Rymnik, aux Ismaïl, aux Trebbia, aux Novi. Le secret banal était redevenu un secret hermétique.

*
* *

— Tout cela est bel et bon, me dira-t-on. Mais en quoi consiste ce *secret banal*? Ne pourriez-vous abréger un peu.

Le secret consiste en ceci : qu'il est dangereux de faire entrer dans l'éducation militaire du temps de paix les choses qui n'ont pas d'utilité à la guerre, que de ces pratiques dangereuses résulte une corruption des idées et des habitudes.

Enfin, le secret consiste encore à reconnaître le soldat pour un homme et à le traiter comme un homme en toute occasion.

— Rien de plus?

— Rien de plus.

— Et c'est là un secret?

— Oui, c'est un secret, banal parce que chacun le connaît, secret parce que personne ne l'applique et, par suite, ne peut ni ne veut l'apercevoir. Ce secret souvorovien n'est pas le fruit de l'expérience de la guerre, comme quelques-uns l'ont prétendu; car comment expliquer que des centaines, pour ne pas dire des milliers d'hommes, acteurs non sans bravoure ni sans mérite des guerres napoléoniennes, ne trouvaient rien de mieux, après ces guerres, que de revenir au pas lent de la place d'exercices, au maniement d'armes et que de s'y adonner avec un zèle digne de quelque meilleur emploi? Pourtant l'expérience de la guerre, chez ces militaires, n'était-elle pas plus affective que celle de Souvorov, officier subalterne pendant la guerre de Sept Ans?

*
* *

On ne saurait, quand on parle de Souvorov, passer sous silence ses bizarreries, d'abord parce qu'elles font partie intégrante de son caractère, ensuite parce qu'elles ont aidé à son œuvre d'une notable façon. On a accumulé sur ce sujet les opinions vraies et les opinions fausses, celles-ci en plus grand nombre et dictées bien souvent par un esprit d'envie. Souvorov eut, à vrai dire, de grands défauts; il fut homme et marcha sur la même terre où marchent les autres hommes; mais sa tête dominait la foule de beaucoup.

Il passait pour un ivrogne et pour un fou. Des hommes de cette trempe, aux heures du transport sacré, peuvent en effet paraître ivres, fous à moitié, aux yeux de ceux dont la médiocrité dorée, dont le tempérament terne et froid ni n'éprouvent le besoin des tensions nerveuses et extraordinaires, ni n'ont d'aptitude à les supporter. Les poètes aussi, à l'heure de l'inspiration, paraissent ivres et fous à ces mêmes hommes. Les poètes travaillent dans le calme et la paix, mais combien l'impression de folie doit-elle grandir, quand la mort fauche autour du général et quand, du succès ou de l'insuccès de la bataille, peut dépendre le sort de sa patrie, sans parler ici de sa réputation personnelle? Quiconque a passé par ces grandes impressions sait s'habituer à subir une forte excitation nerveuse, sans se départir de son calme d'esprit.

C'est dans ce sens qu'il a pu être dit justement : Pas de grand homme sans un grain de folie[1].

La bizarrerie de Souvorov résultait de sa nature même; elle n'était autre chose que notre *innocentisme* russe, forme d'esprit nullement artificielle, bien réelle au contraire, impérative quant à la conduite de l'homme, et propre à grandir en lui avec les années, surtout si les conditions de la vie fournissent matière à ce développement. Tel était ici le cas. On vivait alors, qu'on s'en souvienne, sous le régime du ser-

1. Le mot est de Diderot, répétant ici Aristote. Dans une théorie tapageuse, mais inexacte, Lombroso a récemment prétendu faire une montagne avec le grain de Diderot.

vage. La notion d'un patriotisme dévoué et obéissant manquait totalement. La grande Allemande avait pu inspirer aux Russes l'orgueil du nom russe, mais elle n'avait pu les affranchir du repliement sur soi-même, fruit de l'esclavage séculaire; on servait pour son intérêt propre, non pour celui de la patrie russe; si la Russie en attrapait quelque chose, ce n'était qu'accidentellement. Chacun tirait à soi tout ce qu'il pouvait tirer, indulgent à son amour-propre, à sa vanité, à sa bourse, à son ventre et à tout ce qui s'ensuit. L'exemple le plus grandiose, le plus évident, de cette manière dégagée de servir fut fournie par l'opulent prince de Tauride, par Potemkine; la gloire de la Russie lui fut chère, car elle était chère à Catherine la Grande; mais plus cher encore lui fut son propre gobergement. Servit-il son pays?... Sans doute, il le servit, mais en payant largement ses services par des dons de terres, d'argent, de palais, et par l'établissement de ses parents.

A. F. Pétrouchevski a montré[1], par son récit du séjour d'Otchakof, la manière dont Potemkine s'acquittait de ses obligations personnelles; je n'ajouterai à ce récit connu que deux épisodes, ou, si l'on veut, deux minuscules tableaux de genre.

Le Très Illustre prince passa une fois, je ne sais plus à quelle occasion, au monastère de la Sainte-Montagne, sur les bords du Donetz. Le site est charmant; le monastère domine d'imposantes collines crayeuses, de forme conique. L'endroit ayant plu au Très Illustre, l'affaire ne traîna pas en longueur; la communauté fut licenciée sans retard, le domaine passa dans les mains du prince. Plus tard, le monastère fut rétabli par les soins pieux de la princesse T. F. Potemkine, femme d'un descendant du prince, mais le domaine resta dans la famille.

Deuxième tableau : Potemkine rend visite à une dame de

1. Dans son livre *Le Généralissime prince Souvorov*. Le siège d'Otchakof, que Roumiantzef appelait un *siège de Troie*, est resté célèbre par sa longueur et par les souffrances de l'armée assiégeante. L'insouciance et l'irrésolution de Potemkine prolongèrent pendant tout l'automne et l'hiver de 1788 cette opération néfaste, qui coûta à la Russie un nombre incalculable d'hommes et de chevaux, jusqu'à l'assaut du 17 décembre; le camp du favori n'avait pas cessé d'être le théâtre d'un faste insolent, de toutes les folies du luxe, de l'art et de la prodigalité. *(Note du traducteur.)*

ses amies ou de ses parentes. Cette dame raconte qu'elle vient d'engager une gouvernante et qu'elle lui a promis de gros gages : ne pourrait-on faire figurer cette gouvernante sur quelque liste et lui procurer un traitement? Le Très Illustre promet la chose et, quelques jours après, la dame apprend que la gouvernante est inscrite sur le matricule d'un régiment de dragons, qu'elle y est comptée comme capitaine[1].

Telle était la société au sein de laquelle Souvorov débuta dans la carrière sociale; tous volaient, qui pour son grade, qui davantage, et lui, nourri de Plutarque, ne respirait d'autre idéal que le zèle désintéressé et que l'abnégation dans le service de son pays. Dans ces conditions, pouvait-il s'inscrire ouvertement, librement contre un ordre de choses invétéré? Evidemment non, sous peine d'être lacéré : il se met à faire l'innocent *au nom de la vérité*. Faute de pouvoir épancher tout ce qui bouillonne en lui, faute de pouvoir se taire, il parle la langue d'Ésope, la langue de l'esclave qui met la vérité sous forme vivante, cuisante quelquefois, et qui l'exprime sans se soucier de personne. Véridique à toute heure, le vêtement plaisant dont il enveloppait ses vérités les lui faisait pardonner. Et toqué si l'on veut. Tel il fut sans cesse et tel il restera.

*
* *

Voilà pour son *innocentisme* vu d'en haut; mais cherchons quel aspect cet innocentisme revêtait, quels fruits il portait par en bas. Sous le régime du servage, le soldat voyait dans l'officier non le chef, mais le *barine*; et l'officier considérait à son tour le soldat non comme son subordonné au sens défini par Pierre le Grand[2], mais comme son esclave. Telles étaient à l'intérieur de l'armée les conceptions régnantes. Or, ce que Souvorov voulait, ce n'était pas un esclave ahuri, travaillant sous le bâton, mais un homme libre prêt, selon son hon-

1. Voyez là-dessus les œuvres de Pouchkine.

2. Soldat est un terme générique, distinctif; on appelle soldat le premier des généraux et le dernier des simples soldats... etc.

neur et dans la conscience de sa volonté, à consommer pour les autres le suprême sacrifice de l'amour chrétien.

Ce soldat volontaire, comment le former? Toujours à l'aide de cet *innocentisme* qui permettait à Souvorov d'*élever le soldat jusqu'à lui*. Le soldat se sentait libre devant Souvorov; il voyait en lui le plus ancien de ses camarades et non le *barine* dont on n'approche pas. Ces rapports de Souvorov à l'égard du soldat pouvaient-ils être sans influence sur ceux des officiers envers ce même soldat? Affirmons qu'ils ne le pouvaient pas, bien que les contemporains ne nous aient laissé aucun document qui était cette affirmation. Les procédés de Souvorov ne laissaient plus de place à l'emploi du bâton; les qualités mentales innées chez l'homme du peuple apportées par lui au service, ne pouvaient plus se perdre ni décliner; elles s'affermissaient au contraire et se développaient. Au lieu de malheureux qu'une sorte de castration morale rendait inertes et muets, Souvorov voulait des hommes alertes, maniables, hardis, persévérants; son *innocentisme* lui permettait de les avoir tels et de la sorte, étant devant les grands de la terre innocent *au nom de la vérité*, il était aussi, dans l'abondance de son amour débordant sur ceux d'en bas, il était pour ceux-là *innocent au nom du Christ*[1].

Les raisons de ce genre, pour peu qu'on y réfléchisse, feront reconnaître la folie de Souvorov pour une folie d'espèce particulière, telle que Dieu ne nous en enverra jamais trop. Elles le feront distinguer de cette humeur bouffonne avec laquelle quelques-uns l'ont confondu, particulièrement les gentilshommes de cour, pour qui les étrangetés de Souvorov n'étaient qu'un moyen de se mettre en saillie et d'attirer l'attention sur soi. Chaque homme juge les hommes selon sa propre mesure : le comte Golovkine s'est distingué dans cette manière de juger, en s'exprimant sur Souvorov[2].

1. « Jourodivyi radi Khrista », *innocent au nom du Christ*, est une locution proverbiale russe.

2. Dans le *Messager historique* de mai 1900. « Souvorov, homme naturellement ambitieux, savait à merveille apprécier ceux auxquels il pouvait avoir affaire. A partir du jour où il jugea qu'il atteindrait une certaine notoriété et qu'il devenait l'objet de l'attention publique, il se mit à affecter la grossièreté dans les mœurs, afin de se gagner le soldat; en même temps qu'il faisait preuve dans ses actions d'un amour-propre extraordinaire, etc. »

Mais quelle est la personne, je vous le demande, dont Souvorov avait intérêt à fixer l'attention? Dira-t-on que c'était Catherine? La réponse serait plaisante. Catherine n'était pas femme à se laisser prendre par d'aussi grossiers moyens que les farces d'un pitre, et, de plus, Souvorov n'avait pas besoin de forcer les regards de la souveraine, étant connu d'elle depuis la guerre de Sept Ans.

Que sert-il d'insister? Souvorov a répondu lui-même à ceux qui ratiocinaient sur son originalité et qui y cherchaient des arrière-pensées. « De grâce, a-t-il dit, ne prenez pas tant de peine! Je vous expliquerai moi-même ce que je suis. Les souverains m'ont loué, les soldats m'ont aimé, mes amis m'ont admiré, mes ennemis m'ont insulté, les courtisans m'ont raillé. J'ai paru dans les cours sous le masque d'Ésope et mis la vérité sous forme d'apologue; je faisais *Balakiref*[1] *pour le bien de mon pays.* »

Voilà, je pense, qui est suffisamment clair! Quelques-uns ont dit cependant que Souvorov cachait derrière ses saillies son esprit de servilité. Mais, sans insister sur le fait que beaucoup d'actes, qui nous paraissent aujourd'hui serviles, ne l'étaient pas selon l'esprit du temps, quelle singulière servilité que celle qui dictait à Souvorov ses hardies réponses, sa répartie si digne à Potemkine : « Excepté Dieu et l'impératrice, personne ne peut me récompenser. » Ou encore, sa demande à l'impératrice, à Krementchong, quand elle lui offrait aussi une récompense, et quand il la priait simplement de faire payer deux ou trois roubles et demi qu'il devait pour son logement? Quelle servilité dans cette leçon qu'il donne à son laquais Prochka, à l'occasion d'une visite qu'il fait à un certain comte, sur la manière de bien servir et sur ce qu'on peut gagner en bien servant[2]?

1. Fou de Pierre le Grand.

2. Le comte K..., dont il est question ici, avait commencé par être valet de chambre de l'empereur Paul 1er. On raconte que Souvorov, rencontrant un jour ce personnage d'élévation toute récente, appela son laquais qui se tenait dans l'antichambre et lui dit en montrant les décorations dont le comte était couvert : « Tu vois, Prochka, tout ce qu'un bon laquais peut obtenir, et pourtant tu t'enivres au lieu de me servir! » *(Note du traducteur.)*

A la seule idée de pareilles hardiesses, un homme vraiment servile tomberait en pamoison.

Souvorov était simple et savait céder au besoin, surtout quand, en éludant la difficulté, il restait maître de faire ce qu'il voulait faire ; mais cette souplesse reposait sur un caractère de granit, base inébranlable jusqu'à laquelle il était difficile de plier le flexible ressort. — Tout l'épisode de sa brouille avec l'empereur Paul montre bien que lorsque l'atteinte portée à ses croyances allait jusqu'à toucher les sacrés fondements de sa foi militaire, il n'hésitait plus, il jouait tout sur la bonne carte...

*
* *

La mémoire d'un homme pareil mérite tous les hommages ; mais le seul monument digne de lui est un monument immatériel, c'est la transfusion au sein de la vie de son grand *secret banal* et de tout le commentaire génial qu'il en a laissé. Faute de cette œuvre spirituelle, tous les monuments élevés à sa gloire ne feront que rappeler le texte qui figure comme épigraphe au début de cet essai.

M. DRAGOMIROV

LA PUISSANCE COMMERCIALE DE L'ALLEMAGNE[1]

LE PORT DE HAMBOURG

Il y a un demi-siècle, en 1850, le port de Hambourg accusait un tonnage d'entrées de 547 947 tonneaux. En 1898, Hambourg a reçu 12 523 navires avec un tonnage de 7 354 118 tonneaux.

Le mouvement des entrées a donc été presque quatorze fois plus fort en 1898 qu'en 1850, et les indications connues sur les statistiques de l'année 1899 permettent d'affirmer que cette proportion est déjà dépassée[2].

Pendant les dix années qui ont suivi la guerre franco-allemande, de 1871 à 1880, la moyenne des importations de Hambourg était de 874 millions de marks, la moyenne des exportations était de 597 millions de marks. En 1896, nous trouvons 1 713 millions aux importations, 1 439 millions aux exportations.

1. Voir la *Revue* des 1er août et 15 septembre.

2. Ces chiffres et ceux qui suivent sont empruntés au Rapport officiel du Bureau de statistique de Hambourg pour 1898 *(Hamburg Handel und Schiffahrt 1898 vom Handelstatistischen Bureau*. Ce document a été résumé dans une communication de M. Cor, consul général de France à Hambourg. (Voir *Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899.)

C'est une augmentation de 100 p. cent sur les premières, de 140 p. cent sur les secondes.

Mais, à partir de 1896, le mouvement se précipite et, en 1898, deux ans après seulement, ces chiffres sont presque doublés pour les importations, plus que doublés pour les exportations. Il entre à Hambourg 3 373 708 700 marks de marchandises; il en sort 2 923 197 900 marks, soit un mouvement total d'environ 6 milliards et 1/3 de marks, soit près de huit milliards de francs (exactement 7 871 133 250 fr.).

Dans quelle mesure les forces productrices de l'Allemagne ont-elles contribué à ce progrès extraordinaire; en d'autres termes, qu'a fourni l'Allemagne au port de Hambourg pour alimenter son commerce, c'est la première question que nous ayons à examiner; — mais, en même temps qu'elle est devenue un pays producteur pour l'exportation, l'Allemagne est devenue un pays acheteur, importateur, et par là encore elle a sa part dans le développement de Hambourg; nous verrons donc ce qu'elle lui a demandé comme ce qu'elle lui a fourni; — enfin Hambourg est demeuré, comme aux temps hanséatiques, un lieu de distribution de marchandises, un centre de commerce international, et beaucoup de navires qui y entrent chargent leur cargaison sur d'autres navires sans que celle-ci pénètre en Allemagne et sans qu'elle en provienne. C'est ainsi que Hambourg est le grand marché du café, comme Liverpool est le grand marché du coton, Londres le grand marché des laines.

Le mouvement du port a donc trois éléments différents : les marchandises provenant d'Allemagne, les marchandises à destination de l'Allemagne, enfin celles pour lesquelles Hambourg est un simple lieu de distribution.

I

CE QUE L'ALLEMAGNE FOURNIT A HAMBOURG

Les marchandises provenant d'Allemagne constituent à elles seules plus d'un tiers du total des entrées; elles ont atteint en 1898 une valeur de près de treize cents millions de marks (1 286 730 370 marks); c'est là, évidemment, la raison déter-

minante de l'énorme poussée donnée dans ces dernières années au commerce hambourgeois. Hambourg est devenu le principal port maritime d'un grand pays producteur au lieu d'être l'ancienne ville de la Hanse, isolée de la terre ferme dont le sol pauvre suffisait péniblement à nourrir les habitants, qui ne pouvait fournir au commerce aucun excédent de production et qui ne pouvait rien lui demander en retour. L'entrée de Hambourg dans l'Empire, puis dans le *Zollverein*, n'a pas marqué une simple évolution politique; elle a correspondu à une réalité, à la clôture définitive de cette période ancienne d'isolement qui avait caractérisé pendant longtemps, depuis les plus lointaines origines, le commerce maritime. Si la Hanse formait un lien entre différents ports, lien souvent brisé d'ailleurs, elle indiquait très clairement aussi combien ces ports étaient détachés des contrées terriennes situées derrière eux. Même les conditions géographiques manifestaient parfois ce détachement. Hambourg se trouvait en quelque sorte coupé de la terre ferme par une vaste plaine marécageuse, et c'était le cas aussi pour Anvers, comme dans d'autres parages pour Venise. Ainsi noyés dans des lagunes, difficilement abordables par la voie de terre, ces entrepôts de marchandises, ces dépôts de richesses mobilières, se sentaient plus à l'abri des convoitises à une époque où le pillage était de règle dans les conflits à main armée, et où les conflits éclataient fréquemment. Plus tard, alors que la sécurité était plus grande, tout près de nous, les commerçants de Hambourg, pourtant si avisés, restaient encore assez dominés par les préoccupations et les usages traditionnels pour redouter toute facilité d'échange entre le port et la terre ferme. En 1840, ayant augmenté leur port, ils s'empressent de construire une muraille pour le borner du côté de la terre *(für landseitige Begrenzung)*[1] et cela parce qu'ils sont persuadés que l'isolement est souhaitable, qu'il ne doit pas y avoir de communication et d'échanges commerciaux entre l'eau, leur domaine, et la terre environnante qui est l'étranger pour eux[2].

1. Voir *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*, von Wasserbau-Direktor M. Buchheister *(Geog. Gesellschaft in Hamburg, Bd. XV, 1899)*, p. 33.

2. *Es war... die Forderung massgebend dass längs der Mauer, ein Verkehr zwischen Wasser und Land nicht stattfinden könne. (Id., ib.).*

Voilà où en étaient les Hambourgeois à la veille de l'établissement des chemins de fer. Une révolution devait se produire nécessairement après leur construction. Elle fut de plus en plus profonde à mesure que l'Allemagne, se transformant et se développant, fournissait du trafic aux nouveaux moyens de transports. Elle ne s'est complétée qu'en 1888, alors que l'État de Hambourg est entré dans l'Union douanière allemande avec l'heureuse combinaison de son port franc.

Aujourd'hui que le tiers du total des entrées vient d'Allemagne, on ne songe plus à élever de murailles; tout au contraire, on capte et on canalise avec soin toutes les sources de commerce éparses sur le territoire allemand pour les faire aboutir aux grands ports, et les armateurs et négociants se rendent compte que leur prospérité tient en grande partie à la fructueuse activité des différentes parties de l'Empire. Un de mes compatriotes établi à Hambourg me raconte plaisamment qu'un Nantais de ses amis lui avait demandé comment Nantes pourrait imiter l'exemple de Hambourg. « Il faut commencer, avait-il répondu, par transformer Orléans, Tours, Blois, Saumur et Angers, tout au moins, en ville de deux à trois cent mille âmes, couvrir de manufactures les campagnes environnantes, après quoi Nantes pourra suivre l'exemple de Hambourg. »

C'est par le chemin de fer qu'arrivent à Hambourg la plus grande partie des marchandises allemandes considérées au point de vue de leur valeur, près des deux tiers du total[1], mais le plus fort tonnage est fourni par l'Elbe supérieur. Cette voie fluviale, savamment améliorée, reste le grand chemin des produits lourds. Elle descend vers Hambourg les « sels encombrants » *(Abraumsalze)* de Stassfurt dans de longs chalands recouverts d'une sorte de toit en planches à deux pentes connus sous le nom de *Oberlandkähne* ou *Oberelbische Kähne*. Ces sels, souvent pris comme lest par les navires qui chargent à

1. Entrées à Hambourg de provenance allemande en 1898 :

Par l'Elbe supérieur : 22 583 196 quintaux métriques, valant	419 793 350 marks
Par chemins de fer : 21 523 484 quintaux métriques, valant	809 731 800 marks
Par mer	57 205 220 marks
Total	1 286 730 370 marks

Hambourg, sont très employés comme engrais en agriculture, notamment les sels de kaïnite. Ils servent aussi en partie (25 p. cent environ) de matières premières à l'industrie chimique [1]. Malgré leur richesse relative, de semblables produits supporteraient difficilement les frais de longs transports par voie ferrée. La Saale, qui coule non loin de leurs gisements, les conduit à l'Elbe et de là à Hambourg qui les distribue un peu partout. « Je viens d'envoyer ce matin trois cents tonnes de kaïnite à Granville », me dit un courtier français de Hambourg, et les statistiques de 1898 constatent que ce port a expédié pour vingt-trois millions de marks de sels de Stassfurt.

L'Elbe est aussi la grande artère par laquelle arrivent à Hambourg les sucres allemands. Toute la région de Magdebourg, de Halle, se trouve dans les meilleures conditions pour profiter des facilités de transport qu'il offre. Pendant huit mois au moins de l'année, la Saale a assez d'eau pour être utilisée par la batellerie, et les sucreries et raffineries situées dans sa riche vallée expédient leurs produits par cette voie. Ainsi, soit directement, soit par ses affluents, l'Elbe reçoit les sucres d'exportation de la Saxe. La Silésie elle-même lui envoie les siens. A Breslau, j'interroge un négociant exportateur de sucres : « Vous expédiez sur Stettin sans doute? — Non, Stettin serait plus direct pour nous, naturellement, mais le grand marché d'exportation n'est pas là, et nous envoyons nos sucres à Hambourg par le canal de l'Elbe à l'Oder. C'est infiniment moins cher que par chemin de fer, moitié au moins. » Telle est l'attirance d'un grand marché et d'une grande voie fluviale. L'Elbe se trouve drainer ainsi le sucre des deux provinces allemandes qui en produisent la plus grande quantité, la Saxe et la Silésie, mais son immense parcours navigable lui permet encore de descendre à Hambourg une partie des sucres autrichiens produits autour de Prague. Une maison de commerce viennoise a établi, il y a neuf ans, une succursale à Hambourg, en raison de l'importance des relations qui sont nées de ce fait. « Nous recevons d'Autriche à peu près exclusivement du sucre, du

1. Sur les sels de Stassfurt, découverts en 1857 lors de forages pour la recherche du sel gemme, sur leur richesse, leur variété, etc., on peut consulter le catalogue spécial de l'exposition allemande collective de l'industrie chimique à l'Exposition de 1900, p. 19 et 20.

malt et du verre de Bohême », me dit le directeur. Et le sucre tient la tête, de beaucoup.

Il est vraisemblable que le sucre représente comme valeur environ la moitié des marchandises allemandes qui entrent à Hambourg par l'Elbe. En 1898, Hambourg a expédié pour un peu plus de 216 millions de marks de sucres raffinés, bruts ou cristallisés; on peut admettre que la presque totalité de ces sucres lui était arrivée par l'Elbe, et les entrées par l'Elbe étaient évaluées pour cette même année à moins de 420 millions de marks.

L'Elbe a contribué pour une très grande part à faire de Hambourg le port principal d'exportation du sucre allemand. Sur le million de tonnes de sucre qui sort de l'Allemagne dans ces dernières campagnes, Hambourg en expédie les neuf dixièmes, en chiffres ronds (906 002 en 1898). De là l'importance et l'animation de sa Bourse du sucre. Trois fois par jour, les représentants des maisons de sucre *(Zuckerfirmen)* viennent à la Bourse centrale, *Hauptbörse*, et le prix est coté à chacune de ces réunions. Ce n'est pas là cependant que se traitent les affaires commerciales en général, mais la spéculation qui se produit sert de régulateur au commerce. Tel est du moins le témoignage que je recueille de la bouche des négociants. Cette spéculation a lieu, ici comme à Magdebourg, presque uniquement sur les sucres roux, et on m'en donne une raison intéressante : « Nous ne sommes pas un pays d'assez grande consommation sucrière pour que la spéculation se porte sur les raffinés; on spécule sur un article là où il a beaucoup de demandes, là où l'on peut facilement s'en débarrasser, puisqu'on ne spécule que pour s'en débarrasser avec profit. En Allemagne, nous raffinons beaucoup, il y a donc beaucoup de demandes de sucres roux, et on spécule sur les sucres roux. En Angleterre, on tient le record de la consommation du sucre, il y a donc beaucoup de demandes de raffinés, et c'est pourquoi Londres est la première place du monde pour la spéculation sur les raffinés. »

En dehors des sels et des sucres, l'Elbe amène encore à Hambourg les produits encombrants originaires des pays qu'il traverse : alcools, bières, œufs, peaux, papier, cotons ouvrés et bonneterie de la Saxe, etc. Quant aux charbons et

aux fers, ils sont un élément peu important de trafic pour la navigation de l'Elbe. Les lignites pauvres de la Saxe ou de la Bohême ne peuvent pas supporter les frais de longs transports ; on ne les utilise guère que dans le voisinage immédiat des gisements; un raffineur de Halle m'affirme que le prix du lignite employé dans son usine est augmenté de 100 p. cent par un transport de quelques kilomètres. D'autre part, les charbons silésiens ne viennent pas à Hambourg, trop bien placée pour recevoir les houilles anglaises ; nous verrons tout à l'heure comment la Westphalie s'efforce de triompher de leur concurrence. L'Elbe ne traverse pas non plus les grands centres métallurgiques de l'Allemagne; seule, sur son cours, la ville de Magdebourg possède d'importantes fabriques de machines ; encore certains d'entre leurs produits ne voyagent-ils pas facilement par eau à cause de la complication qu'entraîne chacun de leurs transbordements. « En général, me dit le directeur des *Grüsonwerke*, nous préférons charger à l'usine, pour leur destination définitive, les machines importantes que nous expédions, et le chemin de fer seul permet cela. La voie qui nous relie à l'Elbe ne sert que pour les marchandises faciles à transborder; celles-là sont chargées sur wagon à l'usine, puis sur bateau au bord de l'Elbe; puis, d'ordinaire, une troisième fois sur wagon pour arriver sur place. Même pour les machines que nous envoyons à Hambourg pour prendre la mer ensuite, par exemple pour les machines à laver l'or destinées au Transvaal, nous avons souvent avantage à employer la voie ferrée pour éviter un déchargement et un rechargement. »

C'est, en effet, l'infériorité des voies fluviales et des canaux qu'ils « ne mènent pas partout » comme les chemins de fer, auxquels il est toujours facile de se raccorder; aussi, malgré l'inappréciable avantage que Hambourg tire de l'Elbe, malgré tout ce qui lui arrive par là, les chemins de fer allemands rabattent sur Hambourg un tonnage de marchandises presque égal (à cent mille tonnes près) et une valeur à peu près double.

Les produits qui circulent par voie ferrée sont donc en moyenne d'un prix plus élevé par rapport à leur poids que ceux venus par l'Elbe. Il y a pourtant une exception notable,

celle du charbon westphalien, et cette exception confirme la remarque pour la généralité des autres produits, puisque, malgré le bas prix du charbon à la tonne, leur moyenne de valeur reste élevée.

Le charbon westphalien ne possédait jusqu'à ces derniers temps, pour arriver à Hambourg, aucune voie fluviale qui lui permît de faire sur ce marché une concurrence sérieuse au charbon anglais. Descendre par le Rhin de Ruhrort à Anvers ou à Rotterdam, puis tourner à l'est vers Hambourg, c'était un immense crochet. Dans ces conditions, la voie ferrée était préférable, mais elle restait coûteuse. Le gouvernement prussien, propriétaire des chemins de fer qui relient Hambourg au bassin westphalien, vint au secours des mines allemandes en appliquant aux charbons le tarif de transport des matières premières. C'était un coup porté à la concurrence anglaise. D'après le témoignage d'un ingénieur des mines très au courant de cette question, la différence de frais de transport au profit des charbons anglais était, en 1897, avant la mesure que je viens de dire, de 1 mark par tonne pour les charbons rendus à quai à Hambourg, et de 50 pfennigs seulement depuis lors. La houille du Durham et du Northumberland conservait encore son avantage, du moins pour les fournitures faites à quai, et par conséquent pour le service des navires à vapeur touchant à Hambourg; mais cet avantage disparaissait pour les fournitures faites aux diverses industries établies dans la ville ou dans son voisinage immédiat. On pouvait, en effet, sans transbordement amener un wagon de charbon westphalien au pied des chaudières ; il fallait décharger et recharger le charbon anglais.

Les chiffres des statistiques de 1898 ont bien traduit l'effet de cette situation nouvelle. Le charbon anglais a perdu cinquante mille tonnes sur l'année précédente, tandis que le charbon westphalien en gagnait cent vingt mille[1], mais il est vraisemblable que ce gain de la Westphalie était dû surtout

1.

Années	Charbons anglais	Valeur en marks	Charbons westphaliens	Valeur en marks
1897	2 115 316 tonnes	25 886 300	844 445 tonnes	10 977 790
1898	2 055 238 —	25 731 530	961 202 —	12,495 630

pour Hambourg seulement.

aux fournitures industrielles, l'Angleterre conservant la clientèle des charbons à quai, par conséquent des navires à vapeur.

Le canal de Dortmund à l'Ems, ouvert seulement en 1899, tendra forcément à enlever cette clientèle à l'Angleterre. J'ai eu déjà l'occasion d'exposer[1] comment la compagnie *Hamburg Amerika* avait pris ses dispositions pour approvisionner sa flotte en houille westphalienne, en créant à Emden de vastes dépôts; le *Norddeutscher Lloyd* s'apprête à imiter son exemple. Il semble donc que l'importation anglaise de Newcastle soit sérieusement menacée de ce côté. Il faut tenir compte, d'autre part, des progrès énormes accomplis par les importateurs anglais pour lutter contre la concurrence de la Westphalie. Leurs grands vapeurs sont agencés aujourd'hui de façon à charger et à décharger très rapidement leur cargaison de houille et parviennent à accomplir cinq voyages par mois entre Hambourg et l'Angleterre. Le duel, on le voit, se poursuit avec vigueur, mais actuellement la Westphalie gagne du terrain. Elle aurait un avantage décisif si le canal de Dortmund à l'Ems, approfondi d'un mètre, suivant le vœu des armateurs de Hambourg, permettait la circulation des chalands de mer de neuf cents tonnes[2]. Des relations directes sans aucune rupture de charge se trouveraient alors établies entre le centre du pays noir allemand et tous les ports de la mer du Nord et de la Baltique, de Dortmund à Kœnigsberg. Hambourg, en particulier, verrait diminuer sensiblement l'entrée des charbons anglais.

Dans les conditions actuelles et avant l'ouverture du canal Dortmund-Ems, la houille de Westphalie constituait presque la moitié du tonnage des entrées à Hambourg par chemin de fer; mais, tandis qu'elle représentait à peine une valeur de douze millions et demi de marks, les autres marchandises venues par voie ferrée étaient estimées à près de huit cents

1. Voir *Revue de Paris* du 1er août 1900, p. 516.

2. Actuellement, des chalands en tôle d'acier d'une capacité de huit cents tonnes circulent sur le canal Dortmund-Ems, mais avec cinq cents tonnes de charge seulement. A Emden ils complètent leurs huit cents tonnes avant de prendre la mer; de même, au retour, ils sont obligés de déposer trois cents tonnes à Emden avant de s'engager dans le canal. De là des manutentions onéreuses et des pertes de temps considérables. C'est là ce que voudrait éviter le commerce de Hambourg. (Voir *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, p. 38 et 39.)

millions de marks. Il s'agit, en effet, presque uniquement de produits industriels, et, comme la métallurgie figure très peu dans les envois de l'Allemagne à Hambourg, ce sont des produits assez légers par rapport à leur valeur. Les manufactures diverses répandues sur toute la surface de l'Allemagne alimentent ce trafic à elles seules ou peu s'en faut ; l'agriculture et les mines usent des voies fluviales plus lentes, mais moins coûteuses pour leurs marchandises encombrantes. Si on tient compte, en outre, des produits manufacturés qui descendent à Hambourg par l'Elbe, on est frappé du rôle considérable joué par l'industrie non métallurgique allemande dans le développement de ce port. De la Silésie comme de la Westphalie, de la Saxe, du Hanovre, des provinces rhénanes, les fabriques dirigent sur Hambourg une grande partie de leur exportation : 46 millions de marks de lainages, 39 millions de cotonnades, 22 millions d'articles en lin, 32 millions de bonneterie, 38 millions de tabacs fabriqués, 25 millions de papiers, 27 millions de verreries, 16 millions de produits chimiques, 17 millions de pianos, 15 millions de jouets, etc., etc. Hambourg exerce une attraction par son importance même ; son port attire à lui les marchandises d'exportation, sûres d'y trouver des moyens de transport rapides, fréquents, et un fret avantageux.

Sa situation de grand port d'exportation est si bien établie que d'autres ports allemands envoient là pour chercher du fret. De Brême, le *Norddeutscher Lloyd* a organisé un service d'allèges qui prennent à Hambourg des produits d'exportation et les conduisent aux navires partant de Brême. Et comme la même nécessité de ne jamais voyager à vide s'impose à ces allèges comme aux grands vaisseaux, elles conduisent à Hambourg les maïs américains, les bois de noyer, d'acajou, de cèdre destinés à l'ébénisterie.

Hambourg reçoit aussi par mer quelques produits allemands, mais en petite quantité et pour une faible valeur, moins de soixante millions de marks. C'est une somme destinée à augmenter considérablement sans doute avec l'ouverture du canal Dortmund-Ems, surtout si on se décide à l'approfondir. Jusqu'ici, l'Elbe et la voie ferrée sont restés les deux grands pourvoyeurs de Hambourg en marchandises allemandes, et

ces moyens incomplets ont suffi à produire les résultats considérables que nous avons vus. L'ancienne ville hanséatique, jadis isolée de la terre ferme, et jalouse de son isolement, est devenue le grand port de l'Empire, le grand marché d'exportation d'un pays désormais riche, actif et entreprenant.

II

CE QUE L'ALLEMAGNE DEMANDE A HAMBOURG

En devenant une importante contrée industrielle, l'Allemagne a subi une transformation correspondante et également profitable au commerce de Hambourg. Elle s'est créé des besoins nouveaux; il lui a fallu des matières premières pour ses fabrications; il lui a fallu des aliments pour la population qui, trouvant maintenant du travail dans les limites de l'Empire, cessait de recourir à l'émigration en masse et s'accumulait sur son territoire; il lui a fallu plus de bien-être et même un peu de luxe — bien peu et pas du plus raffiné — pour les classes aisées. De tout côté est né un mouvement d'importation dont Hambourg a été le principal intermédiaire. De cette façon encore l'Allemagne a directement contribué par son essor remarquable à la fortune de Hambourg.

L'importation par mer à Hambourg, en 1898, dépasse deux milliards de marks[1], dont 1 500 millions[2] ont été dirigés

1. Importation hambourgeoise :

	Quintaux métriques	Valeur en marks
Articles de consommation	30 506 878	730 013 820
Bois et combustibles	23 209 067	39 528 490
Matières premières et mi-fabriquées .	33 098 337	1 046 432 500
Tissus, vêtements, modes, etc . . .	357 840	67 144 500
Produits industriels et artistiques . .	1 779 661	131 750 800
	88 951 783	2 014 870 140

2. Sorties de Hambourg pour l'Allemagne :

	Quintaux métriques	Valeur en marks
Par l'Elbe.	36 519 581	684 706 900
Par chemin de fer .	564 346	677 313 950
Par mer	4 681 175	166 476 890
	41 765 102	1 528 497 740

(V. *Moniteur officiel du commerce*, du 5 octobre 1899.)

et distribués sur divers points de l'Allemagne, et 500 millions, soit un quart seulement, ont été réexportés en pays étrangers. L'Allemagne a donc absorbé les trois quarts de cette énorme importation.

C'est elle aussi, par conséquent, qui lui a imposé son caractère très spécial. Le luxe ou la fantaisie tiennent fort peu de place dans cette importation essentiellement utilitaire, dont les matières premières occupent une moitié à elle seule et les objets d'alimentation les trois quarts de l'autre moitié. Un milliard pour travailler, 730 millions pour nourrir les travailleurs ; à peine 200 millions dont l'utilité puisse être contestée. Tel est le bilan. Et remarquez que cette importation ne représente pas seulement dans son ensemble des dépenses utiles, mais des dépenses productrices. Les matières premières sont un élément indispensable de l'activité industrielle. Il faut les minerais d'Espagne à la métallurgie, les cotons de l'Amérique, des Indes, de l'Égypte, les laines du Cap et de l'Australie, les jutes de l'Inde à l'industrie textile, les salpêtres du Chili à la culture, etc. Et il n'est pas moins nécessaire de fournir aux ouvriers agglomérés autour des usines les aliments que la culture nationale est insuffisante à leur livrer, le blé d'abord, les lards et salaisons, les huiles, sans parler du café si abondamment consommé dans toute maison allemande. L'importation de Hambourg est dominée par le service des munitions et le service des subsistances de la grande armée industrielle allemande.

Le commerce de Hambourg trouve là une base économique très solide ; sa prospérité est liée, il est vrai, à l'essor industriel de l'Allemagne, mais, quelles que soient les crises possibles, il est assuré contre une très brusque transformation des conditions que nous venons de voir. Les usines ne peuvent pas cesser tout à coup de fabriquer, ni les ouvriers de s'alimenter.

A l'entrée comme à la sortie, la métallurgie ne joue pas un rôle important dans le mouvement du port de Hambourg. Les minerais de Suède et d'Espagne arrivent rarement par là ; ils ont plus d'avantage à monter par le Rhin vers les centres métallurgiques de la Westphalie ou par l'Oder vers ceux de la Silésie. Dans l'industrie textile, le coton brut n'entre pas

non plus par Hambourg en grande quantité ; c'est Brême qui a conservé jusqu'ici la prédominance pour cet article, surtout pour le coton américain, comme pour deux autres produits américains, le tabac et le riz Caroline. On me donne comme raison que Brême, ayant beaucoup contribué à l'organisation de l'émigration allemande vers les États-Unis, s'est trouvée dans les meilleures conditions pour ramener les marchandises originaires de cette contrée. En effet, en 1872 et en 1880, plus de 80 000 émigrants sont partis de Brême pour les États-Unis. Aujourd'hui le mouvement général de l'émigration allemande est très ralenti par le besoin croissant de main-d'œuvre dans l'industrie nationale[1], et les grands services réguliers de navigation récemment établis à Hambourg le détournent vers ce port[2]. Brême est donc menacée à la fois par la diminution de l'émigration et par la rivalité des paquebots de la Compagnie *Hamburg Amerika*. Nous avons dit que le *Norddeutscher Lloyd* de Brême a dû établir un service d'allèges pour venir prendre à Hambourg le fret qui lui fait défaut à Brême, ce qui marque bien l'infériorité de la situation. Déjà une spécialité américaine dont le marché se trouvait à Brême, le pétrole, a élu domicile à Hambourg par la toute-puissante volonté du grand *Trust* américain[3] qui jugeait avec raison cette dernière place mieux choisie comme lieu de distribution ; déjà le marché hambourgeois du tabac prend une importance considérable, et des balles de coton se montrent sur les quais de Hambourg ; il semble que la force d'attraction du grand port de l'Elbe soit de plus en plus irrésistible.

1. En 1899, l'émigration allemande transatlantique par Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, le Havre, Cherbourg et Liverpool s'est chiffrée par 23 740 personnes. Les émigrants allemands étaient au nombre de 22 221 en 1898, de 24 631 en 1897, de 32 824 en 1896, de 40 964 en 1894. (Voir *Le Monde économique* du 9 juin 1900.)

2. Sur les 23 740 émigrants de 1899, il en est parti par Brême et Hambourg ensemble 19 786, mais Hambourg tient la tête maintenant :

Par Hambourg.	10 660
Par Brême	9 126
Ensemble	19 786

(Voir *Moniteur officiel du Commerce*, 10 mai 1900.)

3. Dès 1891, la *Standard Oil C°* opérait en Allemagne sous un déguisement approprié, la *Deutsche Amerikanische Petroleum-Gesellschaft*.

Dès à présent, les matières premières de l'industrie textile autres que le coton entrent surtout par Hambourg : 129 millions de marks de laines, 45 millions de jutes et de chanvres, 55 millions de fils de laine. 25 millions de fils de coton. La tannerie reçoit par Hambourg 96 millions de peaux brutes et des quantités énormes de bois de Quebracho employé comme matière tannante. Et je ne cite là que quelques chiffres parmi les plus importants.

L'agriculture, elle aussi, contribue pour sa part aux importations de Hambourg : les nitrates du Chili y figurent pour une moyenne de 55 millions de marks en 1897 et 1898, les tourteaux pour 27 millions, et une partie du maïs importé d'Amérique en Allemagne engraisse les animaux de boucherie sur les fermes de la Saxe et de la Silésie que j'ai eu l'occasion de visiter. Évidemment, la culture allemande est entrée aussi dans le mouvement industriel. Elle transforme du nitrate en betteraves sucrières, des tourteaux et du maïs en viande; elle ne se contente plus d'utiliser les seules ressources de la terre. En visitant le port de Hambourg, en consultant ses statistiques, je demeure convaincu que les exploitations agricoles que l'on m'a montrées ne sont pas des exceptions en Allemagne ; la culture scientifique, avec apport d'éléments extérieurs à la ferme, est générale aujourd'hui. Et par ses demandes de nitrates, de tourteaux, de maïs, comme par ses envois de sucres et d'alcools, elle vient augmenter le commerce de Hambourg.

III

L'ÉCHANGE DE FRET

Hambourg doit donc beaucoup, dans l'état actuel des choses, au développement général de l'Allemagne. Mais ce serait une grosse erreur de croire que son commerce ait uniquement pour base les forces productrices et les besoins de consommation de l'Empire.

Sans doute la période d'isolement hanséatique est close

pour Hambourg; ce n'est plus seulement un marché international, mais c'est encore cela en même temps qu'un grand marché national; c'est même un marché international d'autant plus actif que c'est un grand marché national.

Au début de mon étude, ma préoccupation constante de chercher en Allemagne les causes du développement de Hambourg me conduisait fréquemment à des hypothèses un peu exagérées, qu'une observation ultérieure venait rapidement modifier. Par exemple, voyant à Hambourg le grand marché du café, je l'attribuais à l'habitude si invétérée du *Kaffee trinken* allemand; mais les courtiers souriaient quand je leur faisais part de cette découverte : « Nous ne sommes pas seulement, disaient-ils, un marché d'approvisionnement pour l'Empire, mais aussi un marché de distribution européen. Nous expédions du café en tous pays, dans toute la Baltique d'abord sans concurrence appréciable, puis en Autriche, en Angleterre, en France, surtout depuis que la place du Havre perd de son importance. » Et ils appuyaient leurs dires de statistiques irréfutables. En 1898, il est entré à Hambourg pour cent soixante-huit millions de marks de café; il en est sorti, par mer seulement, pour soixante-cinq millions, et le chemin de fer en expédie directement à l'étranger une grande quantité, dix wagons à dix tonnes en moyenne par semaine pour l'Autriche, me dit un *Spediteur* de la Neue Gröninger Strasse, puis des envois moins importants vers la Suisse, l'est de la France, etc. A l'est, Breslau qui reçoit son café de Hambourg par le canal Elbe-Oder est un marché d'approvisionnement pour une partie de la Russie avec laquelle elle entretient un commerce très actif. Ce n'est donc pas l'Allemagne, tant s'en faut, qui absorbe les deux cents millions de kilogrammes de café reçus par Hambourg[1]. Ce n'est pas la seule augmentation de sa consommation qui a fait sextupler depuis un demi-siècle les arrivages de cette denrée sur le marché hambourgeois.

Et ce qui est vrai pour le café est vrai aussi pour une foule d'autres marchandises, pour les vins et alcools, pour les bois

1. En 1899, par suite de la baisse générale du café et de la crise qui en est résultée, l'importation du café à Hambourg est brusquement descendue de deux cents à cent soixante millions de kilogrammes.

d'ébénisterie, pour le tabac, le thé, le cacao, le riz, pour la laine, le chanvre et le jute, etc.

De tout temps, l'absence de douanes dans le port de Hambourg a permis la libre entrée et la libre sortie des marchandises, leur distribution, leur conditionnement. Ce port joue pour le commerce maritime international un rôle analogue à celui de nos gares de triage pour les transports par voie ferrée. Il est plus encore, il est un vaste entrepôt. « Un facteur très important du mouvement du port à Hambourg, écrit un homme bien placé pour en juger [1], c'est le chargement sur bateaux de mer de marchandises arrivées par bateaux de mer. » En d'autres termes, Hambourg est restée un grand port d'échange de fret, et une partie notable du commerce qui s'y est développé a pour base cet échange de fret.

On peut au surplus préciser par la statistique l'impression ressentie soit en visitant le port, soit en interrogeant les armateurs, courtiers et commerçants. Nous avons constaté déjà que l'Allemagne fournissait à Hambourg pour près de treize cents millions de marks de marchandises et qu'elle en recevait pour plus de quinze cents millions de marks; or le mouvement total du port accuse près de trois milliards quatre cents millions d'entrées et près de trois milliards de sorties. Il y a donc plus de deux milliards de marchandises qui ne viennent pas d'Allemagne et environ 1400 millions qui n'y vont pas. L'échange de fret représente par conséquent, à Hambourg, près de trois milliards et demi de marks, plus de la moitié du mouvement total du port [2].

Est-ce à dire que l'essor économique de l'Allemagne moderne soit absolument étranger à cet échange de fret? Assurément non; il faut tenir compte, en effet, de l'attraction considérable qu'exerce une place de commerce par la masse même des transactions qui s'y opèrent. Pour ce qui est du

1. Voir *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*, von Wasserbau-Direktor M. Buchheister, p. 36.

2. Mouvement du port de Hambourg (1898) :

Entrées (valeur en marks)		Sorties (valeur en marks)	
D'Allemagne :	1 286 730 370	Vers l'Allemagne :	1 528 497 740
Totales :	3 373 708 700	Totales :	2 923 197 900
Différence :	2 086 978 330	Différence :	1 394 700 160

café, par exemple, il n'est pas indifférent au grand marché de Hambourg que tout le café consommé en Allemagne entre normalement par son port; c'est là une base importante pour les maisons hambourgeoises qui s'adonnent à cette spécialité. De même que le grand marché européen du blé est à Liverpool, le grand marché du sucre raffiné à Londres, parce que Liverpool comme Londres desservent naturellement le pays qui demande au dehors le plus de blé et le plus de sucre raffiné; de même, bien qu'à un moindre degré, le grand marché du café est attiré vers Hambourg par la consommation intérieure de l'Allemagne. Sans doute, les négociants peuvent être portés à méconnaître un peu cette influence en raison des affaires considérables qu'ils font avec l'étranger, mais elle existe cependant.

Pour les vins, Hambourg a, d'une manière très nette, le caractère d'un lieu de distribution internationale, surtout depuis que la consommation allemande écarte de plus en plus nos vins français pour favoriser les vins « nationaux » de la Moselle et du Rhin[1]. « Mon père, mort il y a vingt-cinq ans, n'avait jamais bu de vin de la Moselle, me dit un propriétaire silésien, il ne connaissait que le bordeaux; depuis plusieurs années, nos vins allemands sont en grande faveur même dans nos provinces de l'Est. » Mais Hambourg expédie nos bordeaux et nos champagnes en Angleterre, dans les colonies anglaises, aux États-Unis, en Hollande, et, naturellement, dans la Baltique, en Russie, Danemark, Suède et Norvège. Il y a là un commerce tout à fait extérieur à l'Allemagne qui vient compenser pour nous ce que nous perdons sur le marché allemand. Les facilités qu'offre le port franc à la libre manipulation des vins et alcools permettent aussi de savants mélanges où les gros vins d'Espagne jouent un rôle important. Les Hambourgeois se sont dit qu'on pouvait opérer aussi bien sur les rives de l'Elbe que sur celles de la Garonne les coupages destinés à « remonter » un vin trop faible, et l'absence de douanes les met à l'abri des surveillances indiscrètes ou gênantes. De même, ils ont appris, et ils pratiquent plus aisément que leurs maîtres, l'art d'infuser à propos de l'alcool

1. Sur la consommation des vins de la Moselle et du Rhin en Allemagne, voir *Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899, p. 261 et 264.

allemand dans un vin naturel, ou bien ils le baptisent *Cognac* sans lui imposer d'inutiles transports. Aujourd'hui le *Deutsches Cognac* étale son étiquette avec impudence. Hambourg est devenue, comme Cette chez nous, un grand laboratoire de boissons alcooliques; mais, tandis qu'à Cette le voisinage d'une matière première se prêtant à de nombreuses transformations a été l'origine du mouvement, à Hambourg les vins et alcools ont afflué par la nécessité du retour sur fret, par l'attraction d'une grande place de commerce.

Somme toute, la vieille cité hanséatique demeure encore l'entrepôt qu'elle était jadis. Son caractère nouveau de marché national n'a pas étouffé le marché international d'autrefois. En devenant ville impériale, elle est restée ville libre, souveraine. Et sa constitution politique est bien en cela l'image de sa situation commerciale : elle est unie à l'Allemagne par un lien qui ne nuit pas à son indépendance, tout au contraire; elle a beaucoup grandi par l'Allemagne depuis trente ans; elle est appelée à grandir beaucoup plus encore par elle; mais le développement qu'elle en reçoit lui permet d'accomplir avec plus d'ampleur et de succès son rôle ancien de port d'échanges. C'est qu'elle a profité de l'essor allemand sans être jamais dominée par lui et qu'elle a toujours conservé pour ainsi dire son avance sur lui. « Ce qui a fait notre fortune, me dit avec un certain sentiment d'orgueil un grand commerçant hambourgeois, c'est que nous étions prêts pour le développement de l'Allemagne. » Et, en effet, à mesure que l'Allemagne avait quelque chose à vendre au dehors, Hambourg se trouvait prête à le recevoir, à le transporter, à l'écouler; à mesure qu'elle avait besoin de produits étrangers, Hambourg se trouvait prête à les lui fournir. Sa situation géographique la prédisposait, il est vrai, à ce rôle; mais, grâce à son expérience commerciale, à sa constante activité, à sa prévoyance éclairée et entreprenante, elle tirait parti de toutes les conditions naturelles favorables, les améliorait, les pliait à son usage, outillait son port, bâtissait sa flotte, créait ses grands services de paquebots, bref, allait au devant des occasions et les saisissait aisément au fur et à mesure qu'elles se présentaient. L'essor de l'Allemagne ne lui a donc pas profité sans effort de sa part; ce n'est pas un bel héritage qui lui est échu; c'est la récom-

pense d'un travail acharné, d'une initiative hardie, combinés avec les avantages incontestables d'une situation commerciale acquise antérieurement et d'une position géographique exceptionnelle.

IV

COMMENT HAMBOURG EST DEVENUE UN GRAND PORT

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur la position géographique de Hambourg pour en faire ressortir le caractère en quelque sorte prédestiné. La péninsule danoise paraît avoir été postée pour barrer aux navires venant de l'Atlantique l'entrée de la Baltique. Et précisément à l'endroit le plus favorable, tout au fond du cul-de-sac formé par la rencontre de la rive danoise et de la rive allemande, s'ouvre un vaste estuaire, large, profond, qui invite les vaisseaux à continuer leur route vers le sud-est. Sur une distance de 110 kilomètres, les navires du plus fort tirant d'eau peuvent remonter ce bras de mer ; Hambourg est à l'extrémité de ce parcours au point où la navigation maritime doit forcément s'arrêter, où la rupture de charge s'impose.

Mais derrière Hambourg se déroule jusqu'en Bohême un grand fleuve, merveilleusement aménagé pour la navigation fluviale, et dont la direction vers le sud-est en fait une voie de pénétration naturelle à travers l'Europe centrale. L'estuaire où s'engagent les vaisseaux se dirigeant sur Hambourg n'est que l'embouchure de ce fleuve extraordinaire, vrai fleuve allemand, sans charmes vantés, mais utilisé dès le début jusqu'à la fin de sa course, bon serviteur, méthodiquement plié à un travail spécial.

Tout n'est pas naturel, en effet, dans l'Elbe régulier que l'on voit aujourd'hui sillonné de lourds chalands. C'est un fleuve qui a été « construit », suivant l'énergique expression allemande[1], c'est-à-dire approfondi, régularisé, débarrassé des

1. En modifiant aussi profondément et aussi heureusement qu'ils l'ont fait le cours de leurs fleuves, les Allemands ont acquis le droit de créer le mot de *Strombau* (construction des fleuves) et ils en tirent tous les mots dérivés dont ils ont besoin.

blocs qui gênaient la circulation, endigué, redressé, détourné parfois. Il y a eu là un immense effort accompli en Allemagne, malgré de très sérieuses difficultés, effort dont Hambourg a très largement bénéficié.

En trente ans, de 1864 à 1894, les divers États riverains de l'Elbe ont dépensé une somme totale de plus de cent trente millions de francs pour la « construction de ce fleuve[1] ». La Prusse et Hambourg ont la plus grosse part, naturellement, dans cette collaboration, mais la Bohême et la Saxe y figurent respectivement pour douze et quatorze millions, l'Anhalt et le Mecklembourg pour cinq et deux millions environ. Et ce n'est pas un mince mérite d'avoir pu obtenir de six gouvernements différents un concours efficace, prolongé et coûteux pour des travaux très compliqués. Tantôt il a fallu élever des digues, tantôt établir des seuils de fond, tantôt recourir au système des épis de régularisation *(Buhnen)* en pierre ou en fascines d'osier, d'aulne ou de sapin remplies de sable[2]. Dans certains cas, on a reconnu nécessaire de creuser au fleuve un cours nouveau, là où des sinuosités trop prononcées rendaient la navigation dangereuse; les percées *(Durchstiche)* sont fréquentes entre Wittenberg et la frontière saxonne.

Une Commission internationale a été établie entre les États riverains pour le contrôle des travaux de l'Elbe. Tous les quatre ans, ceux-ci sont l'objet d'une inspection minutieuse et les résultats de cette inspection sont consignés dans des « protocoles », qui sont comme le bulletin de santé de l'Elbe et qui permettent de décider en parfaite connaissance de cause quel traitement il convient de lui faire subir.

Hambourg avait d'ailleurs donné l'exemple, et depuis longtemps, de travaux de ce genre. C'est par le creusement de canaux à travers les marécages de Brook, au XVIe siècle,

1. J'ai largement puisé, pour cette question, dans l'enquête de la *Société de la Loire navigable* faite par M. Louis Laffitte sur la *Navigation intérieure en Allemagne*. D'après le témoignage non suspect de plusieurs Allemands très compétents, c'est le meilleur ouvrage et le plus complet qui ait été publié sur ce sujet.

2. On peut voir au Champ-de-Mars, à l'Exposition du génie civil, classe 29, section allemande, une très intéressante représentation de ces ouvrages dans de grandes vitrines où les épis de régularisation, les digues, etc., sont reproduits à l'échelle exacte. On peut consulter aussi le *Guide à travers l'exposition collective de constructions hydrauliques organisée par le Ministère des Travaux publics du Royaume de Prusse*.

qu'elle avait d'abord mis son ancien mouillage de l'Alster en communication facile avec l'Elbe, puis qu'elle avait détourné le principal courant de ce fleuve pour le rapprocher d'elle. Dès cette époque, Hambourg s'essayait au *Strombau*.

Mais c'est au milieu de ce siècle seulement que son port commença à recevoir les aménagements et l'outillage modernes. Entraînée par l'exemple de l'Angleterre, Hambourg se décida à créer de grands quais de débarquement, et, tout naturellement, elle s'adressa à des ingénieurs anglais pour en établir les plans. Ceux-ci, habitués aux docks de Londres et de Liverpool, firent des projets coûteux de bassins fermés, mais le bon sens des Hambourgeois se refusa à cette initiation injustifiée. Il leur paraissait superflu de recourir aux docks fermés parce que Londres et Liverpool avaient dû les adopter : à Londres, le flux amène une différence de niveau de six mètres, à Liverpool de huit mètres. Dans ces conditions, un navire mouillé en eau libre monte et descend constamment à côté du quai fixe près duquel il est amarré; s'il se trouve à une hauteur convenable à marée haute, il disparaît à marée basse à une profondeur de six à huit mètres. C'est pourquoi on le met à l'abri du mouvement du flot dans des bassins clos où l'on maintient un niveau convenable. A Hambourg, la marée ne produit jamais une différence supérieure à $1^{m},90$; on peut donc se contenter de bassins ouverts, *offene Hafenbecken*, beaucoup plus simples à établir, et c'est à quoi on se résolut après de longues luttes[1]. En 1866, le premier de ces grands bassins, le *Sandthorhafen*, était inauguré.

Depuis lors, les bassins se sont multipliés avec une grande rapidité; aujourd'hui le *Sandthorhafen* est entouré d'une série d'autres *Häfen* et dépassé en importance par plusieurs d'entre eux, notamment par l'immense *Segelschiffhafen* où se rangent les grands navires à voiles.

Tout le long de ces bassins règnent des quais avec d'immenses hangars raccordés à la voie ferrée, pourvus de nombreuses grues à vapeur ou à électricité pour le déchargement ou le chargement des bateaux. Parfois des files de construc-

1. La création des bassins et l'histoire générale du port de Hambourg sont très bien présentées dans l'ouvrage du Wasserbau-Direktor M. Buchheister que j'ai déjà eu l'occasion de citer, *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*. Voir spécialement la page 34.

tions en briques fort élevées s'allongent parallèlement à ces hangars : ce sont des magasins à plusieurs étages où s'entassent des milliers de tonnes de marchandises ; beaucoup de négociants ont leurs bureaux dans les mêmes bâtiments. Tout cela, bassins, quais, hangars, magasins, appareils de déchargement, a été creusé, bâti, établi par l'État de Hambourg. Il donne à bail aux grandes compagnies de navigation et aux négociants certains bassins, magasins et bureaux, et perçoit des droits de quai sur les navires qui usent des diverses installations du port, des droits d'entrepôt sur les marchandises gardées dans les magasins publics. Au bout du *Kaiser-Quai*, sur les bords du *Sandthorhafen*, un seul entrepôt de grains a une capacité de quinze mille tonnes. Un bateau peut d'ailleurs, sans acquitter aucun droit, s'ancrer dans le fleuve, décharger sa cargaison sur un autre bateau et inversement ; dans mes visites au port, j'en remarque toujours un certain nombre usant de cette faculté ; en général, ils ne transbordent ainsi que des marchandises d'un maniement facile, et en assez petite quantité.

Le port de Hambourg, magnifiquement installé, pourvu de tous les engins propres à assurer la rapidité du chargement et du déchargement, avait à lutter contre un obstacle spécial dû à son éloignement de la mer sous un climat rigoureux. L'Elbe, même l'Elbe inférieur, en aval de Hambourg, gèle tous les hivers, parfois pour une longue période. On cite certaines années au cours desquelles la navigation a été interrompue pendant deux mois et plus, soixante-deux jours en 1847, quatre-vingt-un jours en 1855, cinquante-trois 1871. Hambourg se trouvait alors bloquée, et cet inconvénient toujours considérable prenait des proportions croissantes à mesure que se développait le mouvement du port. Aujourd'hui Hambourg a triomphé de cet obstacle ; et depuis 1876 on ne signale plus aucune interruption de navigation sur l'Elbe inférieur[1].

1. Sur les *Eisbrecher*, voir l'*Étude sur la navigation intérieure de l'Allemagne* de M. Louis Laffitte, p. 15 à 18. Voir aussi le Guide spécial des *Constructions hydrauliques* à l'Exposition de 1900, section allemande. On peut voir dans cette section, au *Génie Civil*, la reproduction plastique du brisement des glaces sur la Vistule, le plan mural du vapeur brise-glace *Drewenn* et toute une série de photographies ou de modèles de bateaux brise-glace.

Le moyen employé est celui des bateaux brise-glace *(Eisbrecher)*. Le premier *Eisbrecher* allemand fut construit pour Hambourg en 1870; depuis lors, les villes commerçantes de la Weser, de l'Oder et de la Vistule inférieurs ont toutes leurs bateaux brise-glace pour entretenir le libre accès de leurs ports. Les plus petits, les bateaux-béliers, rompent la glace avec leur étrave, qui est solidement renforcée; les plus grands sont construits de manière à pouvoir, grâce à l'inclinaison de leur quille et à leur vitesse, monter et peser sur la glace. L'État de Hambourg possède trois *Eisbrecher* du premier type et quatre du second. En dix ans, de 1885 à 1895, il a consacré plus d'un demi-million de marks uniquement à leur entretien.

Tous ces travaux, tous ces efforts étaient nécessaires pour faire de Hambourg le grand port que nous voyons aujourd'hui; mais ils seraient demeurés infiniment moins profitables sans l'absence complète de douanes qui facilitait les transactions commerciales, comme la bonne installation matérielle facilitait les transbordements, comme la régularisation et le déglaçage de l'Elbe facilitaient les transports.

Le port de Hambourg a toujours été un port librement ouvert à toutes les marchandises. Sous le régime hanséatique, l'État même de Hambourg n'était entouré d'aucune barrière douanière; depuis 1888, époque où il est entré dans le *Zollverein*, le territoire du port a été conventionnellement détaché de l'État au point de vue douanier. Il forme un *port franc* de mille vingt-sept hectares, avec environ deux cent quarante hectares de surface d'eau et une longueur de quais qui atteindra prochainement trente kilomètres. Sur la terre ferme, le port franc englobe les entrepôts, les bureaux, quelques chantiers de constructions navales et un petit nombre de fabriques.

L'importance de ces fabriques a souvent été exagérée en France; on s'est imaginé à tort que l'établissement du port franc de Hambourg avait donné naissance à un grand essor industriel en zone franche, sans réfléchir que cet essor aurait pu se produire plus facilement encore alors que l'État de Hambourg tout entier était zone franche. Or, c'est précisément le contraire qui se passait, et si les Hambourgeois ont accepté, en 1888, d'entrer dans l'union douanière allemande, c'est en

grande partie parce que leur isolement douanier, dans le voisinage de pays protégés, nuisait à leurs intérêts industriels. Nous verrons plus loin, à propos de l'avenir industriel de Hambourg, les faits qui appuient cette assertion; voici, en attendant, l'opinion d'un armateur hambourgeois à ce sujet; c'est l'opinion d'un commerçant, et c'est du commerce qu'il s'agit en ce moment : « Votre gouvernement a envoyé ici une commission parlementaire pour étudier la question du port franc. Ces messieurs étaient préoccupés d'une seule chose, de la poussée que l'organisation du port franc avait dû, selon eux, donner à l'industrie; mais l'exemple de Hambourg ne peut pas être invoqué en faveur de cette théorie; c'est à peine si les diverses usines du port franc occupent dix mille ouvriers. Qu'est-ce que cela dans la population de plus d'un million d'habitants qui se groupe autour de Hambourg et d'Altona! *Tout l'intérêt du port franc est dans les facilités offertes aux échanges commerciaux*, et ces facilités sont considérables. Pas de rapports désagréables, pas de discussions avec la douane, pas de pertes de temps résultant de la rédaction des pièces, du compte et de la vérification des marchandises. Aucune surveillance fiscale n'étant exercée, il n'y a pas lieu d'interdire le travail de nuit sur les quais; si à la tombée du jour votre navire est près d'avoir reçu sa cargaison complète, on achève le chargement en quelques heures, on lève l'ancre à minuit, et on gagne ainsi une demi-journée ou une journée; bref, on n'est jamais retardé par la douane, et c'est une énorme économie de temps. »

Un autre avantage du port franc consiste dans la possibilité de manipuler, reconditionner, transformer, mélanger ensemble des marchandises quelconques et les réexpédier sous une forme ou sous une appellation différente sans le contrôle ou l'assistance de la douane. Les manufactures de spiritueux, relativement assez nombreuses dans la zone du port franc, ont précisément pour objet ce genre d'opération, et on peut dire dans un certain sens que leur activité est d'ordre commercial autant qu'industriel. Les négociants en vins et les épiciers qui altèrent un produit naturel pour le rendre marchand ne sont assurément pas des industriels.

En dehors de toute idée de fraude, on comprend facile-

ment comment les conditions d'absolue liberté offertes par le port franc aux diverses opérations du commerce maritime favorisent l'échange de fret. Si Hambourg est demeurée un grand port d'échange de fret, si elle a conservé un marché international toujours croissant à mesure qu'elle devenait un marché allemand des plus importants, elle le doit en grande partie à l'absence de douanes dans le port. Elle aurait gravement compromis ses hautes destinées si, lors de son entrée dans le *Zollverein*, elle n'avait pas conservé la zone franche fréquentée par les navires. Mais la vieille tradition hanséatique la préservait de tout danger à cet égard. Depuis longtemps déjà, Bismarck insistait auprès de l'État de Hambourg pour obtenir son entrée dans l'Union douanière. Les résistances très vives qu'il rencontrait venaient précisément de la crainte qu'avaient les Hambourgeois de détourner d'eux le grand commerce international. La combinaison du port franc fut nécessaire pour calmer cette crainte et permit enfin la réalisation d'un projet particulièrement cher au célèbre chancelier [1].

Hambourg ne s'est pas contentée de faire de son port un modèle d'installation matérielle et un lieu privilégié d'absolu libre-échange. Après avoir offert tous ces avantages à la navigation commerciale, elle a voulu en profiter elle-même et s'est mise à créer une flotte. Comme le mouvement du port et des échanges, l'armement s'est accru à Hambourg d'une façon extraordinaire dans ces dernières années. A ce point de vue-là encore Hambourg a été prête pour le développement de l'Allemagne, et son commerce s'affranchit de plus en plus de la dépendance des armateurs étrangers.

1. Voir les déclarations très nettes de Bismarck à ce sujet dans son discours au Reichstag du 8 mai 1880 : « J'ai expliqué de la façon la plus formelle *(mit grosser Bestimmtheit)* que le droit de Hambourg au port franc ne pourrait cesser que de son propre consentement, et, aussi longtemps que j'aurai à m'en occuper, je veillerai à ce que ce droit ne soit pas restreint à des limites trop étroites pour son application entière et loyale : Il faut un port entièrement et vraiment libre *(ein wirklich voller Freihafen)*, qui réponde à toutes les évolutions qui doivent être accomplies dans un port franc, à tous les avantages qu'on attend d'un port franc. » *(Fürst Bismarks Reden*, herausgegeben von Philipp Stein. VII Band, S.. 322).

V

L'ARMEMENT ET LES GRANDES COMPAGNIES DE NAVIGATION

C'est là d'ailleurs une situation nouvelle. Longtemps, le pavillon anglais a dominé dans le port de Hambourg, comme les influences anglaises sur la place de Hambourg. En 1895, le tonnage des navires anglais entrés dans le port était supérieur au tonnage des navires allemands ; en 1896 seulement l'Allemagne a pris la première place, et elle l'a gardée depuis, malgré une concurrence très vive de l'Angleterre manifestée par l'augmentation de son tonnage. D'après les statistiques de 1898, la part de l'Allemagne est de 45,22 p. cent, celle de l'Angleterre de 43,34 p. cent, et pourtant le tonnage des navires anglais entrés à Hambourg a augmenté de près de cent quatre-vingt mille tonnes de registre entre 1895 et 1898.

L'Angleterre n'est donc pas restée inactive; elle a eu affaire à un compétiteur plus actif qu'elle, ce qui est assurément un triomphe pour l'Allemagne. En cinq ans, de 1894 à 1899, la marine marchande allemande a augmenté de 21,8 p. cent, la marine marchande anglaise de 8,85 p. cent seulement[1].

L'armement de Hambourg conserve d'ailleurs une prédominance marquée sur l'armement allemand en général, en ce qui concerne son propre port. Les deux tiers du tonnage allemand compté à Hambourg en 1898 appartiennent à des navires immatriculés à ce port. Enfin, si l'on remonte à l'année 1880, on constate qu'en dix-huit ans la flotte hambourgeoise a plus que triplé[2].

Dans cette rapide progression de l'armement hambourgeois, les grandes compagnies de navigation à services réguliers

1. Chiffres donnés par l'*Engineering* et cités par le *Monde économique* du 7 avril 1900.

2.

Années	Vapeurs et voiliers réunis	Tonnage
1880	491	244 279
1890	587	538 229
1895	650	664 799
1898	690	758 417

(*Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899.)

tiennent la tête. L'ancien armateur existe toujours à Hambourg, et il prospère, mais ce ne sont pas des maisons particulières *(Firmen)*, ce sont surtout des compagnies qui ont développé et transformé la navigation commerciale dans ces dernières années.

Leur naissance a eu pour cause le grand essor de Hambourg, et elles sont devenues elles-mêmes un nouvel élément de prospérité ; elles ont joué le rôle d'accélérateurs du mouvement. Pour prendre vis-à-vis du public l'engagement d'envoyer chaque semaine, ou chaque quinzaine, ou chaque mois, un grand paquebot à New-York, dans l'Amérique du Sud, en Afrique, en Chine, il ne faut pas seulement engager de gros capitaux, faire construire une belle flotte, il faut être assuré d'un fret suffisant. C'est pourquoi les services réguliers de navigation n'ont été créés à Hambourg qu'au moment où s'affirmait par un développement extraordinaire la prospérité de ce port. Mais à leur tour ces services réguliers attiraient les marchandises et les faisaient affluer encore davantage vers Hambourg. « Vous exportez peu par Hambourg, sans doute, disais-je à un courtier d'Elberfeld, car Anvers et Rotterdam sont plus près de vous? — Sans doute, mais j'expédie très souvent par Hambourg les marchandises à destination du Mexique ou de Manille, par exemple, parce que j'ai un départ pour ces pays une fois par semaine à Hambourg et seulement une fois par mois à Anvers. Pour les États-Unis, au contraire, Anvers a plus de départs que Hambourg parce que le *Lloyd* de Brême et la *White Star Line* y font escale. Étant donnée la nature des produits que j'expédie, cette question de la fréquence des départs est de la plus grande importance pour moi et prime celle du coût de transport par chemin de fer. Ainsi un ballot d'étoffes de cent kilogrammes va d'ici au port franc de Hambourg, en petite vitesse, avec le tarif de faveur pour l'exportation[1], pour 2 marks 84 pfennigs (3 fr. 55 c.) et il peut, en suivant cette route, arriver au Mexique ou à Manille, huit jours, quinze jours ou trois semaines plus tôt. »

1. Ce tarif est inférieur d'un tiers environ au tarif ordinaire. Les colis qui en bénéficient doivent porter une bande de papier vert avec ce mot : *Ausfuhrgut* (Marchandise d'exportation) et sont dirigés sur le port franc, ce qui évite la fraude, car pour rentrer ensuite dans le territoire du *Zollverein*, ils devraient acquitter le droit de douane afférent aux marchandises qu'ils renferment.

Ainsi l'établissement de services réguliers fréquents détourne les marchandises des routes lentes et incertaines, sans compter celles qu'il détermine à se déplacer par les facilités nouvelles qu'il leur offre.

La plus célèbre et la plus importante des grandes compagnies de navigation hambourgeoises est la *Hamburg Amerikanische Packetfahrt Gesellschaft*, plus connue sous le nom de *Hamburg Amerika Linie*. C'est aujourd'hui une des entreprises les plus considérables de l'Allemagne; elle occupe près de quinze mille employés et rivalise avec le *Norddeutscher Lloyd* de Brême, beaucoup plus ancien qu'elle cependant.

Fondée en 1847, son capital était seulement de trente millions de marks en 1896; il a été portée successivement à quarante-cinq millions en 1897, à cinquante millions en 1898, à soixante-cinq millions en 1899. Elle a émis en outre treize millions de marks d'obligations, et ses opérations sont fructueuses, car elle donne de 6 à 8 pour cent de dividendes. Actuellement sa flotte compte soixante et un navires jaugeant 263 417 tonneaux [1].

Ce qui la caractérise essentiellement, comme son puissant rival le *Lloyd* de Brême, c'est sa promptitude à transformer son matériel de navigation. De tous les bateaux qu'elle possédait en 1886, il n'en reste plus aujourd'hui que trois en service; en 1869, elle a vendu pour onze millions les paquebots à deux hélices *Columbia* et *Normannia* construits en 1889 et 1890 pour les remplacer par deux autres de deux cent neuf mètres de longueur et développant trente-six mille chevaux.

Dans cette lutte au plus grand bateau, la compagnie hambourgeoise est très favorisée par la situation de plus en plus dominante de Hambourg par rapport aux autres ports allemands. L'énorme concentration commerciale qui s'opère au profit de Hambourg assure du fret aux monstres flottants que met à flot la compagnie; celle-ci n'est pas obligée, comme le *Lloyd* de Brême, d'aller chercher des marchandises chez ses voisins pour charger ses bateaux; Hambourg lui en fournit abondamment et en fournit par surcroît aux allèges du *Lloyd*. Le temps n'est plus où un pays possédant un long développement de

1. Sur les navires du commerce immatriculés à Hambourg, voir le *Moniteur officiel du Commerce* du 21 décembre 1899.

côtes avec une grande quantité de petits ports, jouissait d'un sérieux avantage sur ses concurrents. A l'époque de la navigation à voiles et des transports terrestres par roulage, la distribution des marchandises s'accomplissait avec un moindre effort grâce à cette dispersion. Aujourd'hui les moyens puissants dont nous disposons permettent et, par conséquent, favorisent, et par conséquent, nécessitent la concentration des transports. Le très grand navire étant devenu une possibilité, il est devenu une nécessité économique pour les longs trajets, parce qu'il permet la diminution des frais généraux. De même que l'usine moderne à puissants moteurs et à nombreux personnel restreint de plus en plus le domaine du petit atelier; de même la navigation à vapeur par grands bateaux fait reculer de plus en plus le petit voilier. Et, par suite, le grand port, seul outillé pour recevoir, charger et décharger les navires d'un fort tonnage, seul capable de lui fournir un marché pour son énorme cargaison, de lui assurer un fret de retour, affirme de plus en plus sa domination. La France, avec ses ports nombreux, éprouve les inconvénients de ce nouvel état de choses : Bordeaux, Nantes, le Havre, pour ne parler que des plus importants de nos ports commerciaux de l'Atlantique, réclament tour à tour les travaux nécessaires à leur développement, et l'immense bassin de la Palice à La Rochelle, creusé à grands frais, reste désert parce que la concentration préalable nécessaire existe moins encore le long de ses quais qu'à l'embouchure de nos grands fleuves français. Hambourg, au contraire, grand entrepôt de distribution internationale, grand marché d'approvisionnement national, grand débouché d'exportation aussi, offre à la navigation moderne, à un degré très intense, la concentration commerciale dont elle a besoin. Et, à son tour, la concentration des transports appelée en ce lieu par la concentration commerciale donne à celle-ci une poussée nouvelle, en sorte que nous assistons sans doute aux débuts et non à l'apogée du mouvement [1].

1. La concentration commerciale a pour effet de diminuer le fret. Plus un bateau est attiré vers un port par les avantages de vente qu'offre celui-ci, plus il est disposé à y prendre du fret de retour à bon marché. Autrefois le fret de Brême aux États-Unis était moins élevé que le fret de Hambourg aux États-Unis. Maintenant ils s'égalisent sensiblement, parce que la concentration opérée à Hambourg compense l'activité des relations établies depuis longtemps entre Brême et l'Amé-

La ligne *Hamburg Amerika* n'est pas seule à profiter de ces circonstances[1]. La *Hamburg Süd-Amerikanische Gesellschaft* possède vingt-huit paquebots jaugeant plus de cent mille tonneaux. La compagnie *Kosmos* en possède vingt-six jaugeant plus de quatre-vingt-dix mille tonneaux; elle dessert l'Amérique centrale et les côtes orientales de l'Amérique du Sud. La *Deutsche Australische Gesellschaft* a onze navires faisant ensemble quarante-quatre mille tonneaux. La *Woermann Linie*, qui met Hambourg en communication avec la côte occidentale de l'Afrique, a vingt-deux navires, d'environ quarante-trois mille tonneaux. La *Deutsche Levante Linie* envoie ses dix-neuf bateaux en Asie-Mineure, en Grèce, dans la mer Noire, à Alger, à Alexandrie. La *Deutsch Ost-Afrika Linie* dessert la colonie allemande de l'Est africain et la côte orientale d'Afrique.

Enfin, en dehors de ces compagnies de paquebots, un grand nombre de maisons d'armement proprement dites prospèrent à Hambourg. L'essor général des affaires a amené beaucoup d'entre elles à augmenter leur capital; plusieurs créent des relations nouvelles; on me signale entre autres le développement des rapports avec la Russie depuis le nouveau traité de commerce conclu avec cette puissance. Déjà, en vue des résultats futurs du Transsibérien, et pour exploiter l'activité commerciale qu'il a fait naître, un service a été établi par un armateur de Hambourg entre ce port et Arkhangel[2]. D'autre part, le récent voyage de l'empereur en Palestine, l'intervention de l'Allemagne en Extrême-Orient et l'occupation de Kiao-Tchéou, la création d'une colonie allemande en Afrique, etc., etc., sont autant d'occasions immédiatement saisies par les armateurs de Hambourg pour agrandir leur sphère d'action.

rique. Mais alors, par voie de conséquence, la sphère d'action de Hambourg s'agrandit : « Depuis que le fret avec les États-Unis a baissé à Hambourg, j'y envoie des marchandises à destination de l'Amérique du Nord, me dit un tisseur de Breslau, et j'abandonne Brême. De Breslau à Brême cent kilogrammes de cotonnades paient 1 mark 83 pfennigs de transport par chemin de fer; de Breslau à Hambourg 1 mark 70 pfennigs seulement. »

1. Jusqu'en 1871 la compagnie *Hamburg Amerika* était la seule compagnie hambourgeoise de navigation. (Voir *Bericht des Vorstandes des Vereins Hamburger Rheder über das Jahr 1896-97*, p. 1.)

2. *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, p. 6.

VI

L'ESPRIT D'ENTREPRISE DES HAMBOURGEOIS

Il faut toujours en revenir là : Hambourg était prête pour le développement de l'Allemagne, prête à profiter du coup de fortune qui allait en résulter pour elle, et elle est prête encore à tirer parti de toutes les occasions favorables. Elle a une expérience consommée des affaires, et elle est riche, ce qui lui permet d'être hardie avec sagesse. Les jeunes gens élevés dans les milieux les plus opulents ont encore l'habitude et le goût du travail; il n'y a donc pas divorce entre la richesse et l'activité, mais union féconde de ces deux éléments nécessaires. On me raconte que le fils d'un des bourgmestres d'Hambourg, de Sa Magnificence le Bourgmestre *(Seine Magnificenz)*, est mort récemment à Java : il était allé faire du sucre ou du café sous ce climat tropical; d'autres fils de famille, riches, considérés, vont s'établir pendant quelques années au Brésil; quand, plus tard, ils reviendront à la Bourse du Café de Hambourg, le *Santos* n'aura plus de secrets pour eux.

Il ne semble pas qu'il y ait, à proprement parler, d'oisifs à Hambourg; tout au plus peut-on craindre qu'il ne s'en prépare une génération actuellement, grâce à un groupe restreint qui me sera reconnaissant de le qualifier de *select*. Dans un club élégant du Jungfernstieg, je suis accueilli par un monsieur des plus corrects, gilet blanc, œillet à la boutonnière d'une longue redingote; il prend ses modèles à Piccadilly et ne s'en cache pas d'ailleurs : « A Hambourg, me dit-il, nous avons tout à fait les habitudes anglaises. » En quelques minutes de conversation, je suis mis au courant de ses goûts et de sa manière de vivre; il adore Paris, respecte Londres, envoie sa femme sur la côte d'Azur et sa fille dans un couvent réputé; tout un côté de sa vie est conforme au programme vide et compliqué de l'élégance cosmopolite, mais sa vie a un autre côté. Je sais d'une façon pertinente quel négoce actif alimente son luxe, comment il y réalise de larges bénéfices par une intelligente direction; seulement, il se dérobe aux

questions que je lui pose à ce sujet et paraît étranger à mes préoccupations vulgaires; ce n'est pas de cela qu'il s'agit au club, une fois la Bourse fermée. Si ce monsieur a un fils, ce que j'ignore, il y a gros à parier que, des deux parts de la vie de son père, il choisira la plus facile.

Toutefois, ce n'est pas là un type courant de Hambourgeois. Des négociants très riches passent de longues heures à leurs bureaux, sont assidus à la Bourse et se permettent peu de distractions. Les jolies résidences qu'ils habitent avec leur famille autour de l'*Aussen Alster* portent sans doute la marque de leur richesse; mais, si j'en juge d'après celles où j'ai pénétré, la vie sérieuse n'en est pas absente, et la conversation avec un hôte étranger n'y est pas lamentablement réduite aux événements mondains, ni étranglée par le snobisme. Des femmes jeunes et élégantes ne font pas difficulté de raconter quels rapports charitables elles ont avec la classe ouvrière, d'expliquer comment et pourquoi les jeunes filles qui font la *Kaffeesortirung* (triage du café) forment un ensemble moins recommandable que les ouvrières employées au tissage du jute, quelles conditions plus favorables présente à leur avis le service domestique par rapport à l'atelier. Et les maris ne rougissent pas d'apporter dans l'entretien l'appui ou le correctif tiré de leur propre expérience, de paraître simplement ce qu'ils sont, des armateurs, des commerçants, des magistrats, des médecins, des hommes de loi. Ils ne sont pas paralysés, diminués par la préoccupation de laisser à leur visiteur l'impression vive de leur mondanité.

Cette manière d'être, particulièrement agréable à l'observateur qui passe et cherche à se rendre compte, est très caractéristique par elle-même. Elle indique nettement l'alliance persistante entre la richesse acquise et le travail productif. Je comprends mieux, après avoir constaté cette alliance, ce qu'on me dit à Hambourg et un peu partout en Allemagne du rôle très fécond des banques dans les entreprises industrielles et commerciales. « Ici l'argent est confiant »... « Les banques nous soutiennent beaucoup »... « Pas de grandes affaires qui n'aient derrière elles un *consortium* de banques »... « Dans ce pays on a fait, pour ainsi dire, *l'éducation du capital* »... tels sont les témoignages concordants que je recueille de toutes parts chez

les armateurs, les industriels, les négociants, les consuls, les économistes ; inutile d'ajouter que les banquiers n'y contredisent pas. Mais est-il surprenant que le capital soit si bien instruit des emplois utiles que peut lui donner le travail quand ceux qui détiennent ce capital sont restés eux-mêmes directeurs de travail? N'est-ce pas là le grand secret de cette « éducation du capital », dont me parlait un peu solennellement un professeur ?

Le travail a besoin, lui aussi, d'une éducation, et elle n'est pas négligée à Hambourg. A côté de l'apprentissage pratique que le marin acquiert à bord de son navire, le commerçant à son comptoir, l'ouvrier à son usine, il y a une instruction professionnelle raisonnée pour le compléter. L'an dernier, l'École de navigation de Hambourg célébrait le centième anniversaire de sa fondation, et la Chambre du commerce lui rendait ce témoignage qu'elle s'était toujours tenue à hauteur des exigences croissantes des temps nouveaux[1]. A côté d'elle ont surgi, avec un but analogue, une série d'autres instutions : Examens pour les mécaniciens de la marine depuis que l'importance et la complication des machines en rendent la direction plus difficile ; École technique de construction navale ; École industrielle *(Gewerbeschule)* ; Société de construction navale *(Schiffbautechnische Gesellschaft)* conçue d'après le modèle anglais de *l'Institute of Naval architects* ; Établissement spécial pour l'étude des maladies propres aux contrées tropicales *(Tropenhygienisches Institut)* ; bateaux-écoles pour la navigation à voiles, etc. A Hambourg, comme dans le reste de l'Allemagne, l'application persévérante, patiente, qui ne se laisse pas décourager par l'éloignement du but, ni par la lenteur des résultats, a préparé de longue main tout ce que nous voyons aujourd'hui.

Tant d'écoles et de sociétés resteraient à peu près stériles si un vigoureux esprit d'entreprise ne venait souffler la vie, féconder, mettre en œuvre. Le Hambourgeois a l'esprit en éveil et n'attend pas que les affaires viennent à lui ; il va à elles. Une maison française de tissage établie à Pondichéry était entrée, il y a quelques années, en rapports avec un négociant

1. « *Den gesteigerten Ansprüchen der neueren Zeit ist sie immer gerecht geworden.* » *(Jahresbericht der Handelskammer 1889.* S. 44.)

de Hambourg qui lui avait donné du travail à commission pour l'Amérique du Sud. A peine la guerre de Madagascar prenait-elle fin qu'elle reçut de ce négociant une commande de 280 000 francs, livrable à Madagascar. Il voulait essayer ce nouveau marché. « Et le commerce français se plaint de ne pouvoir pas faire d'affaires ! » s'écriait en levant les bras au ciel le fabricant qui me racontait le fait.

Partout où j'ai l'occasion d'interroger des Allemands exportateurs, je m'informe des moyens qu'ils emploient pour atteindre les marchés étrangers : « Vous avez des agents, sans doute ? — Oui, mais surtout nous nous déplaçons nous-mêmes. Quand nos enfants ont terminé leurs études, nous les mettons deux ou trois ans au comptoir pour faire un premier apprentissage, puis nous les envoyons à l'étranger visiter nos correspondants, notre clientèle, chercher des débouchés nouveaux. Et ils ne ménagent pas leur peine. » Impossible de douter de leur parole. Les consuls anglais se plaignent amèrement de cette avalanche d'Allemands, instruits, soigneux, laborieux, actifs, qui débarquent dans tous les pays du monde après en avoir étudié la langue, s'informent des goûts du consommateur, prennent des modèles, les font exécuter dans les fabriques allemandes, et forcent de plus en plus le commerce anglais à reculer, triomphant de sa situation de premier occupant par le bon marché des produits allemands et leur correspondance parfaite aux habitudes de l'acheteur[1].

L'habitude de soigner la clientèle se révèle ici par mille traits de détail. Les prospectus à destination de l'étranger sont toujours rédigés dans la langue du pays, avec les indications de poids, de métrage, de prix, en mesures et en monnaie du pays. Un soir, j'écrivais dans la salle de lecture d'un hôtel de Hambourg; un armateur norvégien faisait sa correspondance à côté de moi; on lui annonce une visite. Je vois entrer un jeune Allemand qui s'exprime correctement en anglais et apporte un assez long mémoire rédigé également en anglais; mon voisin refuse d'en prendre connaissance; il a conclu marché avec une autre maison pour la réparation de son bateau, il n'a que faire de nouvelles offres de service : « Mais,

1. Voir *l'Angleterre et l'Impérialisme*, par Victor Bérard, surtout le chapitre du *Rationalisme allemand*.

reprend l'Allemand, nous pourrions peut-être nous charger d'un travail de détail ; vous aviez parlé cet après-midi d'un canot à faire repeindre. » Et il part avec la commande modeste qu'il a sollicitée à défaut de celle qui lui échappe, empressé, un peu obséquieux, ayant passé la fin de sa journée à établir un projet en langue étrangère, ayant employé sa soirée à une démarche inutile, mais ne négligeant pas le très peu qu'il trouve moyen d'en retirer. Je ne me représente pas un Anglais consentant à prendre cette peine en dehors des heures consacrées aux affaires, ni songeant à conclure une transaction aussi minime quand il s'est dérangé pour un intérêt important.

Cela est très à l'avantage des Allemands dans la lutte pied à pied de la concurrence moderne. J'ai moins confiance dans une qualité que j'entends beaucoup vanter ici et à laquelle nombre de personnes attribuent une partie notable des succès de l'Allemagne. « Ah! si vous saviez, me dit-on, quelle discipline règne dans les familles! Les enfants sont tenus sévèrement, marchent au doigt et à l'œil, même mariés, même associés aux affaires de leur père. » Et on me cite des traits, celui-ci par exemple. Un jeune Allemand de Barmen revient au comptoir paternel après un court voyage de noces. Arrivé le matin, il va saluer son père qui lui tient ce langage : « Nous avons en Russie des intérêts qui périclitent; tu vas prendre ce soir le train de nuit, tu iras à Pétersbourg, Moscou, etc., et tu resteras tout le temps nécessaire. Ne t'inquiète pas de ta femme, nous en aurons bien soin. » Et le fils se met en route sans observations. Sans doute, c'est une solution pour la difficulté présente; mais est-ce bien une solution durable? Ce fils qu'on expédie si cavalièrement n'en ressent-il aucune mauvaise humeur? Et ne finira-t-il pas par trouver qu'on ne le consulte guère? sans compter que, s'il était parti de son plein gré, il aurait sans doute plus de cœur à la besogne.

A entendre si souvent vanter la discipline, on se demande si vraiment les choses marchent par elle dans le commerce allemand, si elles ne marcheraient pas sans elle, et si la survivance d'anciennes habitudes est bien une garantie pour l'avenir. Mais trop de marques indiscutables d'une initiative individuelle très énergique sont là pour prouver que la disci-

pline n'est pas la seule force, même actuellement, que, si elle a pu organiser d'une certaine manière l'action commune, elle n'est pas la source de cette action, et que, dans cette masse allemande un peu pesante, un peu inerte, il s'est rencontré en quantité suffisante un levain très agissant. Les anciens centres industriels de la Wesphalie, les populations du Hanovre ont fourni beaucoup de cet élément actif. Hambourg, tout particulièrement, a été par son ancienne formation hanséatique un élément excitateur et vivifiant.

VII

L'AVENIR INDUSTRIEL DE HAMBOURG

Le développement considérable du commerce de Hambourg depuis trente ans, les chances qu'il a de grandir encore, ne doivent pas faire perdre de vue l'essor industriel qui se prépare en ce moment dans l'ancienne ville de la Hanse.

En entrant dans le *Zollverein* en 1888, l'État de Hambourg a renversé la barrière économique qui s'opposait à la constitution d'une grande industrie sur son territoire. L'absence de douanes qui favorisait si puissamment son commerce se retournait contre lui au point de vue industriel. Isolé, séparé de tout marché par des tarifs douaniers, l'État de Hambourg ne pouvait pas fabriquer.

Il le sentait si bien qu'il recourut à un artifice assez curieux pour créer une zone douanière industrielle, pour détacher de son territoire un certain espace considéré comme faisant partie de l'union douanière allemande. Cet entrepôt à rebours, connu sous le nom de *Zollverein Niederlage*, se composait d'un terrain entouré de murs élevés, avec une ou deux entrées seulement; on avait bâti là des usines soumises aux mêmes conditions que celles du *Zollverein*, payant des droits d'entrée pour leurs matières premières ou leur outillage, s'il y avait lieu, mais écoulant librement leurs produits sur le marché allemand du *Zollverein*.

Cette concession faite aux intérêts industriels ne réussit pas,

et l'on finit par comprendre que la solution efficace était à l'inverse : l'État de Hambourg entrant dans l'union, mais le port et ses annexes restant en dehors. Le port était le vrai terrain du commerce ; le reste pouvait être laissé à l'industrie.

Ce fut l'importance des besoins industriels qui amena enfin cette solution. Il y avait un tel intérêt à opérer dans le voisinage du port certaines transformations de produits que les petites villes prussiennes d'Altona, de Harburg, s'essayaient à fonder des industries ; mais ni les capitaux, ni l'initiative, ni l'expérience des Hambourgeois ne venaient féconder ces entreprises « étrangères ».

Depuis 1888, la situation tend à se modifier rapidement. En dix ans, le nombre des fabriques hambourgeoises a passé de 876 à 1 565, le nombre des ouvriers de 24 910 à 42 403[1]. Encore ces chiffres ne représentent-ils pas exactement le progrès industriel proprement dit. Il est probable, en effet, que dans les 876 fabriques de 1888 on compte les établissements de triage de café *(Kaffeesortirung)* qui emploient un grand nombre de femmes, mais qui représentent une opération commerciale, un travail de magasin. Les fabriques hambourgeoises étaient surtout jusqu'à cette époque des dépendances du commerce ; aujourd'hui on établit de vraies usines. Par exemple, l'industrie textile est représentée depuis assez longtemps déjà par des fabrique de jute. Il fallait des toiles grossières pour une infinité d'emballages, des sacs pour distribuer par quantités moindres les grains qui arrivaient par grandes masses à fond de cale des navires ; c'était encore là une fabrication annexe du grand mouvement des transports hambourgeois. Au contraire, le traitement des charbons et des minerais marque l'ère nouvelle qui s'ouvre[2].

Hambourg compte actuellement deux fabriques de coke, l'une traitant des charbons anglais, l'autre liée au syndicat

1. *Moniteur officiel du Commerce* du 17 mai 1900.

2. La Chambre de commerce de Hambourg a décidé qu'à partir du 1er janvier 1900 elle s'adjoindrait une *Industrie Kommission*, composée de vingt-quatre membres, dont six choisis dans son sein et dix-huit parmi les représentants des industries de Hambourg. Cette mesure indique bien l'importance croissante prise par l'industrie. (Voir *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, s. 25).

westphalien des cokes. A elles deux elles produisent annuellement cent trente mille tonnes ; une troisième est à la veille de s'établir. « Nous sommes merveilleusement placés à Hambourg pour vendre du charbon et du coke à cause du grand nombre de vaisseaux qui viennent ici, me dit-on. On peut toujours revenir avec ce lest. C'est une des grandes forces de l'Angleterre d'avoir toujours son charbon et son coke pour lester les bâtiments qui déchargent chez elle. Précisément, beaucoup de vaisseaux anglais nous apportent des marchandises encombrantes, blé, phosphates, et acceptent des chargements de charbon et de coke pour un fret moindre que celui qu'ils exigeraient en Angleterre. Il faut profiter de cet avantage dû à l'énorme concentration de notre commerce, à l'attraction que notre port exerce par son importance. »

Le charbon et le coke se trouvant ainsi avoir un grand marché à Hambourg, Hambourg ayant derrière elle tout le *Zollverein* comme débouché, rien ne s'oppose plus à ce qu'elle devienne un centre métallurgique. Les minerais suédois et espagnols lui arriveront avec la plus grande facilité, et ils tiennent toujours une énorme place dans la métallurgie allemande. A Rheinhausen, à une distance relativement faible des gisements métallifères du Luxembourg, Krupp élabore beaucoup de minerais de Bilbao ; quatre vapeurs lui appartenant circulent constamment entre ce port et ses hauts fourneaux. Dans la Haute-Silésie, je vois aussi du minerai suédois et espagnol malgré la proximité de Tarnowitz. Hambourg peut donc lutter avec ses concurrents allemands au point de vue de la matière première ; elle peut même lutter avec avantage parce qu'elle aura de grandes facilités de déchargement. On m'explique que la batterie de hauts fourneaux projetée à Hambourg sera merveilleusement outillée à ce point de vue ; le charbon et le minerai doivent passer mécaniquement de la cale du bateau mis à quai dans le haut fourneau.

Reste la question de la vente des produits, et Hambourg jouira, pour la métallurgie comme pour le reste, de sa situation privilégiée. Elle est le lieu de distribution le plus merveilleux pour tout le bassin de l'Elbe, et cette voie magnifique de l'Elbe traverse de part en part, en plein centre, le territoire du *Zollverein*. Le marché intérieur sera donc atteint par elle dans

les meilleures conditions, et, si ses usines se trouvaient plus tard en mesure de faire de l'exportation métallurgique, elle serait prête encore à profiter de cette circonstance nouvelle; son port, sa flotte, ses marins, ses commerçants sont là pour charger, transporter, vendre ses fontes, ses fers ou ses aciers.

Il est difficile, on le voit, de prévoir les limites auxquelles s'arrêtera le développement de Hambourg. On n'aperçoit dans son commerce si actif aucune marque de dépression prochaine. Ceux qui le détiennent actuellement joignent à la richesse et à l'expérience acquises une hardiesse d'initiative, une ardeur au travail remarquables; le pays dont elle fait aujourd'hui partie intégrante, sans avoir aliéné son autonomie, marche d'un pas assuré vers une prospérité grandissante, lui envoie et lui demande toujours plus de marchandises, élargissant ainsi sans cesse la base de son négoce; et, à côté de ces causes de progrès commercial, un nouvel avenir, un avenir industriel s'annonce.

Hambourg entre dans une troisième période d'existence. Elle a vécu longtemps isolée commercialement de l'Allemagne. Cet isolement était imposé par les circonstances et l'association avec les autres villes de la Hanse l'accusait encore. Ces villes maritimes semblaient n'avoir rien de commun avec les pays de terre ferme. C'était la première période. La seconde s'est ouverte quand l'Allemagne, cessant d'être le « pays pauvre » d'autrefois, s'est couverte d'usines, a forcé son sol à produire à force de soins, de travail et de science; Hambourg a grandi alors par elle, en même temps qu'elle l'aidait à grandir, mais elle restait encore exclusivement « marchande », et non productrice. L'entrée dans l'union douanière, en lui fournissant un marché intérieur, a ouvert pour elle la troisième période, celle où l'industrie viendra se joindre au commerce extérieur et au commerce intérieur pour faire de Hambourg le centre le plus actif du continent européen.

PAUL DE ROUSIERS

UNE VENDETTA PROVENÇALE

AU XVIE SIÈCLE

Il est, dans l'histoire moderne, peu d'époques aussi intéressantes que le XVIe siècle, siècle artiste et batailleur où la poussée de la sève humaine s'exerce avec une égale puissance sur les facultés physiques et sur les facultés intellectuelles, où, tandis que fleurissent les lettres et les arts, les caractères prennent une trempe extraordinaire, et les mœurs une violence inouïe.

L'épisode tragique que je vais raconter appartient à cette période singulière. C'est l'histoire très authentique d'une rivalité d'amour-propre entre deux grandes familles provençales, les Castellane et les Quiqueran, et des cruelles représailles qui en furent la suite, vraie vengeance florentine transportée en Provence ou, si mieux l'on aime, véritable vendetta corse qu'on rencontre avec surprise en nos pays de mœurs habituellement douces, mais qui ne paraît pas avoir étonné les contemporains. J'en emprunte les détails aux actes publics du temps, à des documents de famille inédits, et surtout au livre de raison de Pierre de Quiqueran-Beaujeu, qui vivait à Arles dans la première moitié du XVIIe siècle. On ne trouvera pas mauvais que je dise ici quelques mots de ce personnage et de la famille à laquelle il se faisait gloire d'appartenir.

*
* *

L'auteur du précieux document[1] que je cite n'a pas marqué dans l'histoire. Nous ne voyons même pas qu'il ait rempli ces charges municipales où, pendant quatre siècles, chaque génération de sa maison figure avec honneur. C'était cependant un homme de grand sens et d'un esprit cultivé : ses Mémoires en témoignent. Il se consacra exclusivement à relever la fortune de sa famille et, suivant le judicieux usage de son temps, il consigna dans un livre de raison les principales actions de sa vie. La bonne grâce qu'il met à s'en expliquer est pleine de saveur :

Pierre, troisième des enfants de Franceois de Quiqueran et de Jeane de la Rivière est moy qui, mouindre en vertu, ne puis rien dire de moy qui mérite d'être escript, et, si la bonté de mes descendants ne me faisait espérer ceste grâce de ne trouver pas mauvais que je parle de moy, puisque Dieu m'avoit destiné d'estre du nombre des estalons de la race et d'avoir l'honneur d'avoir esté choisi pour estre le chef d'une branche des Quiquerans, je n'en oserois dire mot.

Justement fier du nom qu'il portait, notre gentilhomme a voulu fixer dans la mémoire de ses descendants les principales actions de leurs aïeux, en même temps que ses propres actions. C'est ainsi que nous lui devons de curieux renseignements sur les générations de Quiqueran qui l'ont précédé. Je ferai à cette partie de ses Mémoires de nombreux emprunts ; le lecteur n'aura pas à s'en plaindre.

Les Castellane sont trop connus pour que j'aie à m'étendre sur leur origine et leur illustration. Dès le XIe siècle, ils se prétendaient souverains dans la seigneurie dont ils portaient le nom. Leurs grandes alliances, leurs nombreux fiefs, les charges importantes qu'ils avaient remplies les plaçaient au premier rang de la noblesse provençale du XVIe siècle.

Illustres dans leur province, les Quiqueran sont au con-

1. Le livre de raison de Pierre de Quiqueran-Beaujeu est daté de 1643 et porte en suscription : *Mémoires de nostre maison et de quelques menues affaires.* Passé, avec tous les biens de la branche de Quiqueran-Beaujeu, dans la famille aujourd'hui éteinte des marquis de Barras, il est actuellement en la possession d'un érudit arlésien, à la complaisance duquel j'en dois la communication. Ce très intéressant document est resté manuscrit jusqu'à présent.

traire mal connus dans le reste de la France. Le contraste n'est pas rare, car de même que les provinces sont venues successivement s'absorber dans la grande unité française, de même les illustrations locales se sont éclipsées devant des illustrations souvent de moins bon aloi, sur lesquelles se reflétait le rayonnement de la couronne. Tel fut le sort des Quiqueran dont le renom ne dépassa guère les limites de la province qui les vit naître. Quant à leur origine, Pierre Quiqueran la définit ainsi : « Comme la meilleure et la plus advantageuse marque de noblesse est d'en ignorer l'origine, nous pouvons présumer quelque advantage de ne sçavoir pas où et par qui les Quiqueran ont commencé. »

Les Quiqueran connaissaient, en effet, si mal leurs origines, que Pierre ne les fait pas remonter au delà du XIIe siècle. « Le plus vieux tiltre de noblesse que j'ay peu rencontrer, Cœsar Nostradamus en son Histoire de Provence, f. 126, me l'a produit, disant qu'en 1150, Rostang Quiqueran se trouva parmi les barons et gentilshommes qui s'estoient partialisés pour les intérêts de la princesse Stéphanette des Baula. » Mieux instruit, il n'eut pas manqué de se rattacher à Wicherannus, qualifié *Princeps* et conseiller de Boson II, comte de Provence en 965, et aux nombreux *Guicheranus*, *Guikiranus*, nommés dans les chastes du XIe siècle du célèbre cartulaire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille[1]. Ces noms à consonance germanique sont manifestement la forme primitive du nom de Quiqueran et attestent que ceux qui les portaient étaient du nombre des conquérants et, par conséquent, des seigneurs féodaux. Du XIe au XIVe siècle, les Quiqueran s'éclipsent presque complètement. Ils reparaissent au XIVe siècle, comme consuls et conseillers, mais au rang des bourgeois. Enfin, ils remontent au rang de noblesse avec Jehan de Quiqueran, qui, en 1439, acquiert du roi René la baronnie de Beaujeu démembrée du domaine royal[2]. Ce Jean paraît avoir relevé la fortune de la famille[3]. Son petit-fils

1. Cartulaire de Saint-Victor. Chartes 19, 20, 29, 30, 32, 33, 159, 233, 459.

2. Beaujeu (Castrum de Bello joco) est aujourd'hui un village de 265 habitants, dans le canton de la Javie, arrondissement de Digne, département des Basses-Alpes.

3. Il était conseiller du roi René, et figure, dans les actes municipaux, en tête

Antoine la porta à son apogée. Les descendants d'Antoine et de ses frères Aimar et Jean la soutinrent, avec des phases diverses, jusqu'à l'époque toute récente où la descendance masculine de cette illustre maison s'est éteinte en la personne du marquis de Quiqueran-Beaujeu, marié à Joséphine-Désirée, fille du comte Claude de Beauharnais et sœur consanguine de la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

Les Quiqueran s'honoraient des plus hautes alliances : c'est ainsi qu'ils s'étaient successivement alliés aux Sabran, aux d'Arlatan, aux Porcelets, aux Renaud d'Alleins, aux Castillon, aux Pontevès, aux d'Eyguières, aux Castellane : aux Grasse, aux Grimaldi, aux Forbin, Soliers, aux Meyran, de Grille, aux Foix, etc.

Le premier de cette famille qui retienne notre attention, et aussi le premier sur lequel s'étende notre annaliste familial, est « Anthoine de Quiqueran, baron de Beaujeu, maistre d'hôtel soubs François Ier[1], fils aisné de Gauchier et de Sybile de Castellane; il eust pour fame Anne de Soliers, fille à Palamède de Fourbin, seigneur dudit lieu, lieutenant pour le Roy en Provence. Il fust 3 fois premier consul d'Arles en 1527, en 1518 et en 1512... » C'est le propre père de l'un des héros de notre histoire, de celui-là même dont l'orgueil donna naissance à la vendetta que j'entreprends de conter. Le père aide à comprendre le fils, et c'est pourquoi je ne puis le passer sous silence.

Cet Anthoine estait fort bien auprès de François premier. Il estait son mestre d'hostel, possedoit des grands biens qu'il avait recueillis de son père et de son grand père qui n'en avaient pouint aliéné, à ce que je puis juger. Il vivoit fort spendidement, mangioit

des conseillers nobles, avec la qualification de magnifique chevalier, son fils Gaucher, père d'Antoine, fut député par la province en 1483, auprès du roi Charles VIII, avec André de Grimaldi, évêque de Grasse et François de Vintimille, seigneur de Turriès, pour demander la révocation de certains dons royaux de Louis XI. Il fut premier consul d'Arles en 1498.

1. Le baron de Beaujeu avait été chargé, en 1515, d'aller complimenter François Ier sur son avènement et de lui porter le serment de fidélité de la ville d'Arles. C'est sans doute sa qualité de premier conseiller noble qui lui valut cet honneur, car il n'était pas consul cette année-là. Ce fut à cette occasion que le roi le nomma son maître d'hôtel. Il demeura quelque temps à sa cour pour remplir sa charge. Alphonse de Renaud, premier consul, qui avait été associé à sa mission, reçut le titre de valet de chambre du roi.

en vaiselle d'argent, plats et assiettes, son buffet étoit richement garni de vaisselle d'argent. Sa maison etoit la mieux meublée de tapisseries et autres meubles. Il avoit sa chapelle qu'il me souvient d'avoir veu dans sa maison possédée de mon temps par le feu marquis de Bressieux, aujourd'hui vendue et dépiécée. Il faisoit dire tous les jours la messe chez lui, avoit un aumosnier et le service de la chapelle d'argent. Il portoit une chesne d'or sur lui de quatre cents escus d'or au soleil. Il avoit une bassine d'argent à recevoir l'eau de son buffet. Enfin, il le portoit fort haut et si n'avouait-il de n'avoir que douze mille escus de rente quoiqu'il eut le Sambue, Manusclat, joyeuse garde, des pansions et vignes, le grand et le petit mas de Beaujeu, Vaquières, Monroux, le mas Marletat, la baronnie de Beaujeu et beaucoup d'autres moïens. La tradition et son journalier m'asseurent qu'il commandoit deux galères, la Patronne et la Capitane, lors de la venue du pape Clément à Marseille et qu'Aimar son frère en avoit le soing. Anthoine mourut en 1530 ab intestat d'une longue maladie et dans son lit en Arles; *stantibus masculis fœmina non succedunt* : Gauchier et Pierre partagèrent le bien et les deux filles furent légitimaires...

Voilà certainement d'intéressants détails. Mais, intentionnellement ou par oubli, Pierre de Quiqueran passe sous silence l'un des actes les plus notables de son aïeul.

Ce « preud'homme », ce sage auquel ses concitoyens, par un honneur exceptionnel, conférèrent trois fois la première charge municipale, honneur recherché par les premières maisons du Midi, les d'Uzès, les Porcellet, les Castellane, les Pontevès, etc., n'était point exempt des passions de son temps. A telles enseignes qu'il se battit en duel avec un jeune gentilhomme d'Arles, Accurse de la Tour, et le tua. La mémoire de ce duel et de son issue tragique est perpétuée par la chapelle expiatoire qui subsiste encore de nos jours, à l'entrée des Aliscamps d'Arles, et qui a gardé le nom de chapelle d'Accurse.

Un arrêt du Parlement de Provence du 1er février 1520, que je n'ai pu malheureusement retrouver[1], avait condamné Antoine de Quiqueran à payer deux cents écus d'or pour la

1. Lorsque, en 1590, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, entra en Provence, sous prétexte de défendre les catholiques, mais en réalité dans l'espoir de s'emparer de cette belle province, il prit soin de faire brûler les archives du Parlement d'Aix, afin de détruire toutes les pièces que l'on aurait pu opposer aux prétentions qu'il élevait.

construction d'une chapelle et trois cents écus pour la fondation d'une messe quotidienne. Le prix fait de la construction fut donné le 31 mai 1520 par Louis de la Tour, père d'Accurse, et sa chapelle fut achevée le 25 novembre 1521. Aux termes de l'arrêt, la nomination du chapelain appartenait à la famille de la Tour. Antoine de la Tour, chanoine, prit possession de la chapellenie le 4 décembre 1521.

Conformément à la législation du temps, Accurse de la Tour, tué en duel, fut privé de la sépulture ecclésiastique. Il fut enseveli en dehors des Aliscamps, mais le plus près possible de la terre bénite, au pied même du mur d'enceinte du célèbre cimetière. « La chapelle, bâtie à côté de la tombe, resta, comme elle, en dehors du lieu consacré aux inhumations chrétiennes. Le fait du duel est expliqué par un bas relief sculpté sur la frise de la porte. Deux hommés armés marchent l'un contre l'autre. L'un d'eux, le pied appuyé sur une tête de mort, symbole significatif de l'issue du combat, donne le signal en sonnant de l'oliphant[1]. » La chapelle est adossée à un arceau roman qui décorait autrefois l'entrée du monastère de Saint-Césaire, transféré au xe siècle dans l'enceinte de la ville, et qui marquait l'entrée du cimetière. Dans la paroi de l'arceau se trouve un tombeau gothique décoré d'un écusson effacé et d'attributs chevaleresques. Des ciceroni ignorants le désignent comme la sépulture du duelliste; c'est à tort, car il est antérieur d'un siècle à la construction de la chapelle d'Accurse. La tombe, la chapelle, dorés par l'ardent soleil de Provence, forment, avec les arbres verts qui les abritent, un décor pittoresque, admiré des nombreux touristes qui visitent ces lieux. Au commencement de ce siècle, une grande croix de pierre érigée à quelques pas de la chapelle marquait encore la place où périt Accurse de la Tour. Elle a disparu aujourd'hui.

Nous aimerions à connaître les causes et les circonstances du combat singulier dont la mémoire est ainsi perpétuée. Mais les annalistes du temps se bornent à relater le duel et son issue, sans entrer dans aucun détail. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que l'adversaire malheureux de Quiqueran

1. H. Clair, *Monuments d'Arles*.

était un jeune homme appartenant à une famille de bonne noblesse arlésienne, dont la force et la violence héréditaires étaient proverbiales et qui portait le surnom significatif de *brau* (taureau, en provençal)[1].

Le duel eut lieu en 1517. A cette époque, Antoine de Quiqueran était dans la maturité de l'âge. Il avait été premier consul cinq ans auparavant, Marié et père de famille, il ne pouvait invoquer l'excuse d'un juvénile emportement. Il paraît, au surplus, que, malgré son issue tragique, ce duel ne lui fit rien perdre de l'estime de ses concitoyens, car, dès l'année suivante, ils l'élevaient pour la seconde fois à la dignité de premier consul.

Après cette digression nécessaire, revenons à l'intéressant manuscrit de Pierre de Quiqueran, et abordons avec lui le premier épisode du drame qui nous intéresse.

*
* *

Gauchier de Quiqueran, chevalier, baron de Beaujeu, fils d'Anthoine et d'Anne de Soliers, doué des plus belles parties qui peuvent rendre un cavalier digne d'immortelle mémoire (Ainsin parle celuy qui a faict l'éloge de Messire Pierre, évesque de Sènes, son frère) feust marié à Catherine d'Oraison, fille du vicomte de Cadenet, en 1542 ou environ... Il feust premier consul d'Arles en 1542.

Un an et demi ou environ, il se maria avec Catherine d'Oraison, dont il eust un seul fils nommé Anthoine, garçon maladif. Fort peu de temps après, à l'âge de 21 à 22 ans, il fit une levée de gens de pied pour aller rejoindre l'admiral d'Annebaut[2], lors de ceste nombreuse armée d'environ cinquante mille hommes qu'on avoit destinée pour l'entreprise de Perpignan. Soubs le règne de François Ier et pour

1. Louis de La Tour, d'une noble et ancienne famille de Naples, fit le sacrifice de ses biens pour s'attacher à la maison d'Anjou qu'il suivit en Provence. Le roi Louis II lui donna des terres considérables en dédommagement de celles qu'il avait abandonnées. Ce seigneur s'établit dans la ville d'Arles où ses descendants soutiennent avec distinction son illustre noblesse. — *La Lauzière*, année 1414. *Abrégé chronologique*, p. 269.

2. Au mois de mai 1542, François Ier rompit la trêve conclue avec Charles-Quint et lui déclara de nouveau la guerre. Dans l'espoir de conquérir le Roussillon, il forma une armée de 40 000 hommes de pied, 2 000 hommes d'armes et 2 000 chevau-légers et en donna le commandement au dauphin et sous lui à l'amiral d'Annebaut. Cette armée investit Perpignan à la mi-août, mais la vigoureuse défense des assiégés et les secours que leur envoya Charles-Quint obligèrent le dauphin à lever le siège à la fin de septembre. C'est à cette expédition que prit part Gaucher de Quiqueran.

subvenir aux fraits de ceste levée de gens de guerre, il engagea en Avignon sa chaîne d'or de quatre cents écus. »

Avant de faire le voyage de Perpignan, n'ayant point encore des enfants, il fit son testament et dict qu'il le faict avant d'aller à la guerre pour le service du roy (François I). Le testament est rière moy[1] en latin reçeu par Albert, notaire d'Arles où il eslit sa sépulture au monument de ses encestres aux Jacobins, faict Madame sa mère tuteresse de ses biens et éducatrice de ses enfants, s'il en ha, faisant le premier masle héritier universel de ses biens.

En 1541, il eust une grande querelle avec Louis de Castelane, seigneur de Laval. Comme Gauchier estoit baron d'une fort encienne baronie, aliénée du domaine, outre l'envie qui estoit parmi ces deux maisons de Laval et de Beaujeu, il présumoit d'estre placé le premier au conseil de nostre maison commune. Les gentilhommes de ce temps là étoient assis touts d'un côté et les bourgeois estoient en possession de la mesme coustume de se tenir touts ensemble de l'autre. Arrive que Louis de Castelane, arrivant le premier au conseil, s'assist au haut bout du costé des nobles. Gauchier y arrivant demande à Louis de luy faire place, qui ne se voulant pas reculer, receut un soufflet par Gauchier. La tradition porte qu'Anne de Soliers, sa mère, le porta à cet excès dont arriva la perte des biens et des personnes de cette grande maison. Ceste injure attira mille suites malheureuses. On dit qu'il se voit dans les vieilles escriptures de la maison de Laval que ceux qui se meslèrent de ceste querelle trouvèrent à propos de les faire batre et que Gauchier blessa Louis à la main et tira de son sang, sans que l'autre feust assez heureux pour en avoir, ce qui nourrit une immortelle vengeance.

J'ouvre ici une parenthèse.

Il fallait que les questions de préséance tinssent bien à cœur aux gentilhommes d'Arles et qu'elles eussent déjà fait naître bien des querelles, puisque, dès 1521, le conseil de ville avait jugé nécessaire de décider, par une délibération spéciale (25 mars), qu'à l'avenir, les sièges et places au conseil appartiendraient, sans aucune distinction, au premier occupant. C'est sans doute cette délibération qu'invoquait Louis de Castellane, tandis que Gaucher de Quiqueran revendiquait un droit qui semble avoir été reconnu à sa famille un siècle durant. Dès 1449, Jehan de Quiqueran-Beaujeu est nommé le premier dans les délibérations du conseil. Il en est de même, après lui, de son fils Gaucher et de son petit-fils

1. Chez moi.

Antoine. Les Castellane ne viennent qu'après, en fort bonne compagnie d'ailleurs, avec les Porcellet. les Pontevès, les d'Eyguières, les Castillon, les d'Allamanon, etc. En 1479, Honoré de Castellane, le premier de son nom qui se soit établi à Arles, figure le dernier, sans doute parce qu'il était le dernier entré au conseil. Son fils Honoré II, père de Louis, vient au neuvième rang en 1505. Gaucher de Quiqueran avait donc pour lui une incontestable possession d'état.

Je me suis demandé si ce conflit destiné à avoir de si tragiques conséquences n'avait pas d'autres motifs qu'une fortuite querelle de préséance. Cette querelle elle-même eut certainement ses causes profondes dans la rivalité antérieure des deux maisons de Castellane et de Quiqueran. Au moment où, vers le milieu du xve siècle, Honoré de Castellane fut amené à se fixer à Arles par son mariage avec une noble héritière, Madeleine Boïc, les Quiqueran étaient au pinacle. Le chef de la famille, Jehan, venait d'acquérir du roi René la baronnie de Beaujeu, à laquelle étaient attachés des droits honorifiques très importants. Conseiller en titre du roi, ancien viguier de Marseille, il était aussi influent dans sa ville natale qu'auprès de son prince. Il prenait le pas sur toute la noblesse d'Arles et, seul de tous les gentilshommes de son temps, il était qualifié dans les actes municipaux de *magnifique chevalier*.

Son fils Gaucher, son petit-fils Antoine héritent de ses prérogatives et de son rang. Le premier est chambellan de Charles VIII, le second maître d'hôtel de François Ier. Lorsque la ville se fait représenter auprès du roi de France, c'est aux Quiqueran qu'échoit cet honneur.

Les Quiqueran sont quatre fois premiers consuls, pendant que les Castellane le sont deux fois. On conçoit sans peine que les Castellane, justement fiers de la grande situation que leur famille occupait dès lors en Provence, n'aient pas subi volontiers cette primauté des Quiqueran. Ceux-ci, de leur côté, n'étaient nullement disposés à céder la place à de nouveaux venus, De là, des froissements, des jalousies et bientôt des haines qu'une alliance compliqua de l'animosité particulière qui s'attache trop souvent aux haines de famille. Gaucher de Quiqueran, fils de Jean et père d'Antoine, avait épousé Louise

de Castellane, sœur de cet Honoré qui vint le premier s'établir à Arles et qui fit bâtir le bel hôtel de ce nom que l'on admire encore de nos jours, enclavé dans les bâtiments du collège communal[1]. L'alliance entre les Castellane et les Quiqueran fut sans doute la suite des relations d'amitié qui avaient dû s'établir entre les deux familles, à l'époque où Georges de Castellane était Viguier d'Arles (1420) et Pierre de Quiqueran, grand-père de Gaucher, consul de la même ville.

Elle dut précéder de quelques années l'établissement à Arles d'Honoré de Castellane. Il est même à croire que ce fut Gaucher de Quiqueran qui ménagea à son beau-frère le mariage qui le fixa à Arles. Cela semble résulter de la comparaison des âges entre Castellanes et Quiquerans : les petits-fils de Gaucher sont les contemporains des fils d'Honoré.

La rivalité entre les deux maisons qui nous occupent ne tarda pas à s'exaspérer, au point qu'aucun sacrifice ne coûta aux uns ni aux autres pour lutter de puissance avec la famille rivale. Les fils d'Antoine de Quiqueran nous en fournissent un exemple typique.

En 1541, un an ou environ avant son mariage, dans la prehension que Pierre, son frère, ne se mariast aussi, pour mieux réduire ses moïens, ayant à partager avec lui, son père Anthoine estant mort *ab-intestat*, (Gaucher) persuade et n'oblie rien à pouvoir exiger de son frère[2] une donation entre vif et en contemplation de mariage, afin de réunir par ce moïen touts les biens de sa maison. Il était pour lors aagé de vingt et son frère de dix-huit ans. Anne de Soliers, leur mère, y aporta tout ce qu'elle y peut imaginer. L'escuyer de Beaujeu et Jean de Ventabren, leurs oncles paternels, y travaillèrent puissamment. Enfin, rien ne pouvait persuader Pierre et moins encore le décider, si on ne l'eust pris du côté de la jalousie qu'il y avait entre la

1. Honoré de Castellane, seigneur de La Val de Chanaut, au diocèse de Glandevès, fils de Boniface, seigneur de Fos et de sa vallée, la Verdière, Varages, Besaudun, Puget, Saint-Martin des Pallières, Jouques, etc., et de Louise de Villeneuve-Trans, épousa à Arles en 1411 Mételque Boïc, fille de noble Henri Boïc et de noble Honorade de Porcellet. Il était le père de Louise, femme de Gaucher de Quiqueran, baron de Beaujeu, fils de Jean, père d'Antoine. Sa descendance masculine s'éteignit avec son petit-fils Jehan. La fille unique de ce dernier épousa le marquis d'Oraison et porta dans la famille d'Oraison tous les biens de la branche Castellane-La Val. — La municipalité d'Arles acheta l'hôtel de La Val en 1646 pour y établir le collège des Jésuites. Cet hôtel n'a pas changé d'affectation depuis.

2. Le futur évêque de Senès.

maison de Laval et celle de Beaujeu. Il advoua luy mesme qu'il feust ébranlé lorsqu'on luy dict que s'il démembrait sa maison, celle de Laval serait plus puissante. Cella l'obligea de faire cette donation en 1541, et le 4 juillet, reçue par M. Albert, notaire d'Arles et secrétaire de la maison commune: noble Isouard, juge présent, Louys de Castellane, seigneur de Laval, comme premier consul et autres avec Aimar et Jean, leurs oncles.

Quelle force, quelle cohésion donnaient à la famille et par suite à la société de ce temps, un sentiment de solidarité qui atteignait à ce degré d'abnégation! Où retrouverait-on de nos jours un semblable dévouement au prestige du nom?

Résumons en quelques mots l'histoire, aussi courte que bien remplie, de Gaucher de Quiqueran. Orphelin en bas âge, il se marie à vingt et un ans, est investi de la charge de premier consul la même année. L'année suivante, il fait campagne en Roussillon dans l'armée de François Ier. De retour de cette campagne, il se prend de querelle avec Louis de Castellane et le blesse en duel. Enfin il périt assassiné en 1545, à l'âge de vingt-quatre ans, au moment où il se disposait à prendre de nouveau du service dans l'armée royale. Son petit-neveu enregistre sa mort en cette forme succincte : « En 1545, Gaucher estant appellé par Henri II[1] pour commander en ses armées de Picardie, courant la poste entre Pérone et Abbeville, feust assassiné misérablement par Louys et Baptiste de Castellane frères, accompagnés de beaucoup d'autres. »

Louis de Castellane n'avait pas digéré l'affront qu'il avait reçu de Gaucher de Quiqueran l'année précédente, au conseil de ville d'Arles. Toute sa famille avait été humiliée en sa personne, lorsque Gaucher avait pris le pas sur lui, aussi avait-elle épousé sa querelle. La suite des événements nous démontre que la mère de Louis ne dut pas être la moins ardente à la vengeance.

Le rôle que jouent les femmes dans les sanglantes querelles de ce temps est des plus curieux. Dans les documents originaux que j'ai pu consulter, je ne trouve pas d'exemple que la galanterie ait eu quelque part dans l'origine des duels et des meurtres, si fréquents au XVIe siècle. Il en sera autrement au siècle suivant. Mais au cours de celui qui

1. François Ier et non Henri II, qui ne monta sur le trône qu'en 1547.

nous occupe, c'est l'orgueil, la vanité blessée qui occasionne la plupart des rencontres. Et lorsque l'honneur du nom est en péril, le rang de la famille menacé, c'est toujours la mère qui incite ses enfants à les défendre, qui les pousse au combat, comme une mère romaine. En ce siècle extraordinaire qui fut celui de Catherine de Médicis et d'Elisabeth d'Angleterre, les femmes ne le cédaient pas aux hommes en énergie virile. Lorsque Charles-Quint vint mettre le siège devant Arles en 1536, on vit les mêmes nobles dames qui figurent dans ce récit, Anne de Forbin et Louise de Condet, concourir à la défense de la ville, en portant les matériaux destinés à réparer les remparts et en servant les canons. Anne de Forbin a été l'inspiratrice de son fils Gaucher de Quiqueran, lorsqu'il a disputé avec tant de raideur la première place dans le conseil aux Castellane et nous verrons tout à l'heure avec quelle mâle énergie, quelle âpreté persévérante, elle poursuivra la vengeance de sa mort. C'est Louise de Condet qui enverra son fils Peyresc à la mort, en lui faisant honte de se cacher, en le poussant à braver les Quiqueran, ennemis jurés des Castellane. Nul doute qu'elle n'ait excité de même ses fils à venger par tous les moyens l'affront fait au nom de Castellane par Gaucher de Quiqueran. Ce n'est point ici une querelle personnelle, mais le conflit de deux familles. Quand Louis de Castellane exercera sa barbare vengeance, ce sera avec l'assistance de l'un de ses frères, et quand ce frère succombera sous les coups de ses ennemis, trois Quiqueran combattront dans l'échauffourée où il trouvera la mort ; mais pas avant de l'avoir donnée à l'un de ses adversaires.

Nous ne sommes pas fixés sur la date de la querelle de préséance au conseil de ville et nous ignorons par conséquent combien il s'écoula de temps entre l'injure reçue par les Castellane et la vengeance atroce qu'ils en tirèrent. Mais nous ne croyons pas nous tromper en fixant cette date à l'année 1544. Avant 1541, la question de préséance ne pouvait pas se poser, car Gaucher de Quiqueran était trop jeune pour siéger au conseil. En 1541, Louis de Castellane fut premier consul. Gaucher le remplaça l'année suivante. Pendant ces deux années, les deux compétiteurs ne purent pas se disputer une place au banc des nobles, puisqu'ils siégèrent tour à tour

au banc des consuls. En 1543, Gaucher, sortant de charge, faisait campagne en Roussillon. Ce dut être au retour de cette campagne et lorsqu'il rentra au conseil que le conflit éclata. Pendant la minorité, le consulat et l'absence de son rival, Louis de Castellane avait pris l'habitude d'occuper la première place. Il ne put se décider à la céder de bonne grâce et se vengea d'une manière atroce d'en avoir été dépossédé. Ce n'est du reste pas le seul exemple des mœurs violentes du temps, que nous rencontrerons au cours de ce récit. La vengeance des Quiqueran ne fut guère moins barbare que celle des Castellane; mais, du moins, eut-elle l'excuse d'un motif plus grave.

Une année au moins dut s'écouler entre la querelle au Conseil et le meurtre de Gaucher, une année pendant laquelle les Castellane ruminèrent leur vengeance. S'ils n'assouvirent pas plus tôt leur haine, c'est qu'une rencontre avec les Quiqueran à Arles aurait pu mal tourner pour eux, ceux-ci ayant dans le pays plus de racines et plus de sympathies que les Castellane, nouveaux venus et suspectés d'hérésie.

***

Pierre de Quiqueran ne nous donne, on l'a vu, aucun détail sur la mort tragique de son oncle, mais nous pouvons heureusement suppléer à cette omission par une relation très autorisée. C'est celle que renferme l'arrêt du Parlement de Paris intervenu à cette occasion. Je la reproduis ici *in extenso*. La sécheresse voulue de cette narration ne fait que mieux ressortir l'atrocité de l'action.

L'an de grâce, mil cinq cent quarante-cinq, au mois de septembre ayant le roi nostre souverain seigneur François premier de ce nom, dressé grosse et puissante armée par mer et par terre pour résister contre l'entreprise de l'empereur et du roy d'Angleterre qui s'estaient alliés et confédérés contre le dit seigneur pour envahir et affaiblir le royaume de France [1], feu Gaucher de Quiqueran en son vivant écuyer seigneur et baron de Beaujeu, fils de feu Antoine de Quiqueran et de

1. En 1545, Henri VIII, prenant soudainement parti pour Charles-Quint, vint mettre le siège devant Boulogne. François Ier s'empressa de réunir une armée pour secourir la place assiégée, mais la ville se rendit avant que l'armée de secours fût entrée en ligne.

mademoiselle Anne de Souliers et natif de cette ville d'Arles, qui de toute jeunesse s'estoit dédié et adonné à servir le roy et la république au fait des armes et des ordonnances du dit seigneur, se trouvant en la ville de Rouen en Normandie, de retour de la dite armée de mer et estant adverty que le roy estoit au pays de Picardie faisant marcher son armée contre celle du dit roy d'Angleterre au siège de Boulone, délibéra de soy en aller pour ne faillir de faire devoir à son prince, à un si grand et si urgent affaire dressé pour la deffense du royaume. Et de faict partirent ensemble de la ditte ville de Rouen en poste lui et Galéas de Lubières [1], aussi escuyer seigneur du Brueil, et avec eux Jacques Mosnier et deux des seigneurs du dict baron de Beaujeu et un du dict de Lubières et eux arrivés en la ville d'Abbeville du dict pays de Picardie, Louis de Castellane, seigneur de Laval, en le pays de Provence, aussi natif de cette ditte ville, lequel pour quelque différant advenu quelque peu de temps auparavant avoit comme inimitié contre le dict baron de Beaujeu, et estant en la dicte ville d'Abbeville, adverty que le dict baron de Beaujeu estoit arrivé, pensant que plus aisément il pourroit sur le champ exécuter son entreprise, partit de la ditte ville accompagné d'aucuns de ses serviteurs et autres jusques au nombre de cinq ou six chevaux et alla jusqu'au lieu de Noyon où descendit en une maison où estoit lors assise la poste, en laquelle il fait apprêter des chevaux de poste jusques au nombre de six et là fut par quelque espace de temps avec luy Baptiste de Castelane, son frère, qui estoit avec luy ou l'estoit venu le trouver, faisant tenir les dicts chevaux bridés et tous prêts à partir et encore quatre ou cinq autres chevaux des dicts de Castelane ou de l'un d'eux, attendant que le dict Beaujeu passa, sachant et entendant que c'estoit le chemin par où il falloit qu'il passat pour aller en la ditte armée et camp du dict seigneur. Et affin d'en avoir advertissement, avoient envoyé un homme sur le dict chemin pour descouvrir incontinent qu'ils verroient venir le dict baron de Beaujeu pour le leur faire entendre par signe ou autrement. Et incontinent qu'il avoit aperceu le dict de Beaujeu sur le chemin accompagné seulement des susdicts, seroit venu un homme en la dicte maison vers les dicts de Castelane qui leur avoit dit qu'ils se hastassent de monter et partir, en telles ou semblables paroles : « Hastez-vous, voilà le capitaine qui passe. » Auquel advertissement les dicts de Castelane frères et les autres de leur compagnie estoient incontinent sortis sur les dicts six chevaux de poste et les autres quatre ou cinq chevaux, armés de côtes de maille ayant leurs épées et poignards et aucuns d'eux hacquebuts [2] le feu dessus, entre lesquels estoit le barbier du dict de Castelane et Charles Amiel de

1. D'une famille de bonne noblesse provençale.

2. Arquebuses.

l'Isle de Malthe, tous courants de grande roideur contre le chemin par où venoit le dict défunt baron de Beaujeu. Et parce que à l'entrée du dict lieu de Noyon y avoit deux chemins, l'un à passer à travers et par la grande rue du dict lieu et l'autre par les champs du costé des jardins, les dessus dicts de Castelane et ses complices s'estoient partis en deux bandes, l'une, devant, l'autre derrière à garder tous les dicts deux chemins et empêcher que le dict de Beaujeu ne peut passer qu'il ne fut rencontré en l'un des dicts deux chemins, et tous aussy tost qu'ils l'avoient apperçu, avoient couru sur luy estant seulement avec luy les dicts de Lubières et Mosnier et que les autres leurs serviteurs estoient demeurés derrière avec la guide, les uns ayant leurs épées nues en la main, les autres les hacquebutes baissées, criant « tue, tue », jurants et blasphémants le nom de Dieu. Et en l'instant ruèrent contre le dict défunt baron de Beaujeu plusieurs coups disant : « demeure, il te faut mourir. » Quoy, voyant le dict de Lubières dit aux dicts de Castelane que ce n'estoit point la façon comme gentilhommes se devoient prendre, leur remontrant de surseoir leur entreprise jusques à une autre fois, ce qu'ils ne voulurent faire, mais persévérant à dire ces mots : « tue, tue », et à charger et frapper sur le dict de Beaujeu lequel leur dit : « Laval, je ne vous demande rien », et cuidant descendre de son cheval, fut porté et rué par terre, et depuis s'estoit relevé et soy défendant vaillamment, d'un coup d'estoc avoit blessé le dict Baptiste au visage et néantmoins pour la grande oppression de si grand nombre de gens lesquels ruèrent et frappèrent tous sur luy (au reste d'aucuns qui estoient autour du dict de Lubières pour garder qu'il ne se joignit avec luy) et ne pouvant résister avoit été de rechef rué par terre où lui furent rués et baillés plusieurs coups de l'un desquels la main au poing gauche lui avait esté coupée et tombée par terre, l'autre de taille en la gorge, un autre en la face au-dessous de l'œil, un en la teste au-dessus du front et un autre au derrière de la teste, un sur la jambe gauche au-dessous du genouil et l'autre par derrière du jarret, un autre en dehors de la cuisse en la même jambe. Desquels coups iceluy baron de Beaujeu ainsy blessé serait allé de vie à trespas sur le champ. Et ce faict, le dict Louis de Castelane auroit demandé au dict barbier si le dict de Beaujeu estoit mort, et après qu'il avoit été répondu qu'ouy, avoit dict de telles ou semblables paroles : « Allons, allons, barbier, monte à cheval », et à l'instant l'un des dessus dicts avoit pris et ravi le chapeau d'iceluy défunt qui estoit de velours ayant un cordon d'or et une enseigne ou image aussi d'or. Et aprez aucuns d'eux qui s'estoient mis à pied remontés à cheval, s'estoient tous partis du dict lieu et aucuns d'eux retournés au logis de la poste avoient tous ensemble pris le chemin à eux en retour en la dicte ville d'Abbeville, duquel cas, crime et homicide auroient été dès lors pris verbal, etc.

Quelle haine furieuse, quelle férocité de mœurs ne révèlent pas les affreux détails de ce guet-apens! Ce n'est pas le meurtre de l'un des leurs que les Castellane ont à venger, mais une simple blessure d'amour-propre. Et pour satisfaire leur animosité contre celui qui les a humiliés, ils ne reculent devant rien. Ce n'est pas un combat loyal qu'ils offrent à leur adversaire; ils lui tendent une lâche embuscade, et, lorsqu'il succombe sous le nombre, ils le massacrent avec une monstrueuse barbarie. Le crime est de tous les temps, mais celui-ci a cela de particulier que, par son mobile et par son atrocité même, il est bien dans les mœurs de l'époque dont les *Mémoires* de Benvenuto Cellini et de Blaise de Montluc nous font un si étrange tableau, du siècle qui commença par César Borgia et qui finit par le baron des Adrets.

***

Gaucher de Quiqueran ne laissait en mourant qu'un fils unique à peine âgé de trois ans. Son seul frère, Pierre, n'avait que dix-huit ans. Il était d'ailleurs d'église et revêtu du caractère épiscopal. Le plus âgé de ses cousins, Robert de Quiqueran, avait seize ans. Aucun des mâles de sa famille n'était donc en âge ni en situation de poursuivre le châtiment de ses assassins. Ce fut sa mère qui se chargea de ce rôle et qui le soutint avec une ténacité et une énergie peu communes.

Madame Anne de Soliers, sa mère, donne viste le meilleur ordre qu'elle peust à ses affaires, laisse Catherine d'Oraison, sa belle-fille en Arles avec le petit Anthoine son fils, et s'en va à Paris poursuivre le meurtre de Gaucher son fils, où elle fit de si grandes diligences, accompagnée de ses deux filles Marguerite et Jeanne, avec l'assistance de messire Pierre de Quiqueran, evesque de Senès, qu'elle obtint un arrest de mort contre Louys et ceux qui lui avaient presté leur aide au meurtre de son fils.

L'arrêt est rendu « à la requeste du procureur général et de damoiselle Anne de Souliers, mère dudit deffunt baron de Beaujeu, tant en son nom que comme ayant la garde et administration de la personne et biens de Anthoine de Quiqueran, fils unique du deffunt, aagé seulement de deux ou trois ans...,

à l'encontre de Louys de Castellane, seigneur de Lavalen Provence, Baptiste Castellane, seigneur de Peretz[1], son frère, le barbier du dict Louys de Castellane et Charles Amiel de l'isle de Martesgne, déffendeurs. »

En voici le dispositif :

..... « Notre ditte cour a condamné les dicts déffendeurs et défaillants et chacun d'eux à souffrir mort, chacun d'eux sur une roue en nostre ville de Paris, en la place des Halles, après leur avoir brisé les bras et jambes, et après qu'ils seront ainsy morts et exécutés, les dicts Louys et Baptiste de Castellane décapités et leurs testes portées au dict pays de Provence et chacune teste affichée au bout d'une lance qui seront mises, c'est à savoir : celle du dict Louis devant la principale porte de la maison de Beaujeu, et celle du dict Baptiste devant la porte de la maison de Laval sise en la ville d'Arles pour illec estre par un jour seulement et après mises aux deux principales portes de la ville d'Arles, et la teste du dict Amiel portée et mise à la porte de la dicte ville de Noyon du costé d'Abbeville qui est le lieu ou le dict meurtre et homicide et ensemble la dicte volerie ont été faits et commis, et leurs corps traisnés au gibet de Montfaucon. Et en outre a ordonné et ordonne nostre dicte cour que, en une des chapelles de l'église dont elle estait le dict defunct Parochian, sera mis et attaché au lieu plus commode un escripteau auquel seront inscripts, insculptés et engravés les dicts homicides et voleries, la forme et manière d'icelles et la contenance du présent arrest, en signe de perpétuelle mémoire des dicts cas. En laquelle chapelle qui sera fondée sera dit chacun jour une messe pour le salut de l'âme du dict defunct[2].

L'arrêt est du 4 août 1548. Anne de Forbin n'avait pas mis moins de trois ans à l'obtenir. Pour y arriver, elle n'avait reculé devant aucune fatigue, aucune démarche. Ce n'était pas un voyage facile à cette époque que de traverser toute la

1. De Peresc. Peyresc était une petite seigneurie sise au diocèse de Glandevès et appartenant aux Castellane ; c'est aujourd'hui une minuscule commune des Basses-Alpes, dépendant du canton de Saint-André et de l'arrondissement de Castellane.

2. Voici la suite du texte de Pierre de Quiqueran :

« Henri second refuse grâce et abolition à Louys de Castellane. François second jeune de sans et d'aage, dit l'histoire, la leur accorde. Il se remet et ses complices. Le Parlement de Paris confirme et authorise l'exécution de l'arrest, nonobstant ce que François second en avoit dict, les lettres n'ont pas assez de crédit, Louys cependant bien estonné dans le fort Levesque. On dict qu'il fallut que François second luy mesme vint une nuit prendre Louys par la main pour le tirer de là et touts les autres qui feurent prix n'eschapèrent pas les tourmans auxquels ils estoient condamnés par l'arrest. »

France pour aller d'Arles à Paris ; son énergie en avait affronté les fatigues et les dangers. Elle avait emmené avec elle ses deux filles qui n'étaient pas encore mariées et son fils l'évêque de Senès. Sa belle-fille, la veuve de Gaucher, l'avait suivie de près, avec son fils enfant. Toutes les influences dont elle pouvait user furent mises en œuvre. Le nom qu'elle portait lui était à lui seul une puissante recommandation. Soixante ans à peine s'étaient écoulés depuis que son aïeul, le grand Palamède, avait décidé le dernier comte de Provence à léguer ses États au roi de France. Un si grand service ne pouvait être sitôt oublié. Son mari, Antoine de Quiqueran, avait été fort en faveur auprès de François Ier, personnellement connu de son fils Henri II. Elle-même avait résidé à la cour avec lui lorsqu'il faisait son service de maître d'hôtel du roi, elle y comptait de nombreux amis. Rien ne fut négligé par elle pour obtenir satisfaction et ce ne fut pas trop pour y réussir de toute son énergie et de toute sa persévérance, jointes aux puissantes protections qu'elle pouvait invoquer. Elle avait affaire en effet à forte partie.

Les Castellane, puissants en Provence, étaient fort comptés à la cour et n'y manquaient pas de protecteurs. Empressés de se dérober par la fuite au châtiment qui les menaçait, ils se tenaient soigneusement cachés. Mais leurs amis n'étaient pas inactifs et entravaient autant qu'ils le pouvaient les démarches d'Anne de Forbin. La ténacité de cette mère antique finit par l'emporter et l'arrêt fut rendu.

Les complices des Castellane, moins bien défendus qu'eux, en subirent toute la rigueur, mais, à l'égard de ces seigneurs, il ne put être exécuté qu'en effigie. « Une pyramide fust élevée au Plain de la Cour (à Arles) où cest arrest étoit placardé. Enfin quelques-uns se laissent apréhender (Charles Amiel et le barbier) qui feurent exécutés à Paris, leurs membres eslevés aux divers quartiers et faubourgs. » Entre temps, les Castellane faisaient agir auprès du roi pour solliciter leur grâce. Mais Anne de Forbin veillait, acharnée à la vengeance, réclamant justice, protestant contre l'impunité des coupables. Elle ne cédait pas la place à ses adversaires. Son fils, l'évêque, le seul qui lui restât, meurt à Paris entre ses bras, en 1550. Elle persiste à rester dans la capitale avec ses autres

enfants. Elle y est encore, lorsque son petit-fils Antoine, le dernier mâle de sa branche, y meurt en 1558, avant d'être sorti de l'enfance. Jusque-là, elle a réussi à contrecarrer les intrigues des Castellane. Henri II, qui a connu et aimé son mari, s'est obstinément refusé, sur ses instances, à leur accorder la grâce qu'ils sollicitent. Mais voici qu'il périt dans la force de l'âge. Son fils, François II, est un adolescent gouverné par ses oncles, les princes lorrains. Ceux-ci n'ont cure de la mémoire des serviteurs de François Ier. Ils ne cherchent qu'à se faire des créatures. Les barons de Beaujeu sont éteints ; les Castellane sont bien vivants et de taille à les servir. A l'instigation de ses oncles, François II grâcie les Castellane. Les longs efforts de ces derniers sont enfin couronnés de succès : ils n'ont plus qu'à obtenir du Parlement de Paris l'entérinement des lettres de grâce, une simple formalité, pensent-ils. Mais Anne de Forbin ne se décourage pas ; elle recourt aux membres du Parlement. Souffriront-ils que leur autorité, la mémoire du feu roi, la justice elle-même soient outragées par l'impunité assurée aux assassins de Gaucher de Quiqueran ? Et le Parlement, animé par ses objurgations, refuse d'entériner la grâce et ordonne que son arrêt soit mis à exécution. Louis et Baptiste de Castellane sont plus en péril que jamais. Pour obtenir l'enregistrement de leurs lettres de grâce dont ils ne doutaient pas, ils se sont constitués prisonniers, conformément à la législation du temps. Ils sont sous la main de la justice, incarcérés au For-Lévêque, et la justice va suivre son cours contre eux. Leurs parents et leurs amis font un effort désespéré. Ils représentent au roi que le Parlement le tient en échec, qu'il usurpe sur son autorité et méconnaît ses prérogatives. Le roi se laisse persuader, il se rend de sa personne au For-Lévêque, fait ouvrir devant lui le cachot des frères Castellane et les rend à la liberté. Les Castellane sont enfin délivrés, ils ne seront plus recherchés par la justice. Mais ils auront encore à compter avec Anne de Forbin.

***

On s'imagine quelle dut être l'irritation d'une femme de ce caractère, lorsqu'elle vit sa vengeance lui échapper au

moment où elle croyait la tenir. Si cruelle qu'elle fût, cette déception n'abattit pas sa fermeté. Puisque les hommes refusaient de faire justice aux Quiqueran, les Quiqueran se feraient justice eux-mêmes. C'est à inculquer cette résolution aux proches de son mari qu'elle consacra ses derniers efforts. Nous verrons plus loin à quel point elle y réussit.

En attendant, la grâce royale ne portait que sur les peines corporelles, et l'arrêt sortit son plein et entier effet dans toutes ses conséquences pécuniaires. Pierre de Quiqueran en témoigne :

Son bien (le bien de Louis de Castellane), qui subsiste aujourd'hui en la personne de M. le marquis d'Oraison, est chargé de quatre-vingt escus de rente pour la fondation d'une chapelle à Saint-Martin d'Arles appelée du Saint-Sépulchre, dont les juspatrons estoient les sœurs du deffunt, et aujourd'hui, elle est conférée par tous les messieurs de Quiqueran. Mon beau-frère, Charles de Foresta, la tient aujourd'hui. De plus, la dame de Soliers mère ou ses filles, obtiendrent trente mille livres, demande dont il en feust adjugé sept mille cinq cents livres parisis à Catherine d'Oraison, fame du dict Gaucher, attendu qu'elle s'estoit jouincte au procès pour l'intérêt d'Anthoine, son fils, et les autres vingt et deux mille cinq cents livres à la mère, sœur, frère, etc. [1].

La chapelle expiatoire subsiste encore dans l'ancienne église Saint-Martin, désaffectée depuis la Révolution et transformée en grenier. Il y a vingt ans, on pouvait y lire l'inscription suivante gravée sur une plaque de bronze :

Ceste chapelle a été construite et fondée pour prier Dieu pour l'âme de defunct Gauchier de Quiqueran en son vivant écuyer seigneur de Beaujeu, tué et occis par Loys de Castellane, aussi écuyer, seigneur de Laval en Provence, la construction et édification de laquelle a été ordonnée estre faite par arrest de la Cour de Parlement de Paris donné le quatrième jour d'aoust, mil cinq cents quarante-huit, le tout suivant le dict arrest et pour les causes à plain contenues et déclarées en icelui [2].

Au-dessous de cette inscription était fixée jadis une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés le récit du meurtre que

1. Pierre doit se tromper. L'arrêt ne parle que de seize mille livres attribuées à Antoine.

2. Tassin, *Musée*, 1875, p. 123.

j'ai rapporté plus haut et la teneur de l'arrêt. Cette plaque a disparu depuis longtemps.

*
* *

Pour compléter ce qui concerne Gaucher de Quiqueran, il ne me reste qu'à dire quelques mots du sort de sa famille.

Nous ignorons où et à quelle époque mourut Anne de Forbin, sa mère. Se fixa-t-elle à Paris, après y être demeurée si longtemps pour obtenir satisfaction des meurtriers de son fils? La présence dans cette ville de sa fille Jeanne, en 1572, nous le donnerait à penser. Mais nous n'en avons aucune preuve certaine. Au surplus, on ne voit pas ce qui aurait pu la rappeler à Arles, après que la mort de son petit-fils Anthoine eut fait passer tous les biens de son mari, ou peu s'en faut, dans une famille étrangère. Vécut-elle assez pour avoir la suprême satisfaction de voir la mort de son fils vengée par celle de Baptiste de Castellane? Nous ne le savons pas davantage. Le fait n'a rien que de vraisemblable, car elle ne devait pas avoir beaucoup plus de soixante-cinq ans, lors de ce dernier meurtre.

Catherine d'Oraison, veuve de Gaucher, ne fut pas fidèle à sa mémoire. Dans un procès qu'elles soutinrent contre elles, ses belles-sœurs lui reprochent « son ingratitude de ne s'être pas bien portée à la poursuite du meurtre commis en la personne de Gaucher, son mari ». « Encore, ajoute Pierre de Quiqueran, qu'à ce que je puis juger par les répliques de la veuve, j'estime qu'elle ne se remaria que quatre ou cinq ans après[1]. Son fils Anthoine moureust dix ans après son père et décéda aagé d'environ douze ans, ayant tousjours esté maladif. Et comme Catherine d'Oraison alla à Paris pour se joindre aux poursuites d'Anne de Soliers, sa belle-mère, elle mena Anthoine qui moureust en 1554 à Paris, à la rue Galande, chez un praticien nommé Barrière. »

Après avoir activement secondé toutes les démarches de sa mère pour obtenir justice, le second et dernier fils d'Anne de Forbin, Pierre, évêque de Senès, mourut à Paris, comme je

1. Elle se remaria, en effet, en 1550.

l'ai déjà dit, à l'âge de vingt-quatre ans, le 15 septembre 1554. L'attachante et originale figure de ce jeune prélat comporte à elle seule une étude développée qui ne saurait trouver place ici. Je me bornerai donc à rappeler qu'évêque à dix-huit ans, il acquit en son temps une véritable célébrité par la publication d'une description de la Provence, qui témoigne d'une étonnante érudition en même temps que d'un goût passionné pour la nature[1]. L'extrême jeunesse de l'auteur, sa science précoce, son penchant avoué pour la chasse, les chevaux et même la tauromachie, la naïveté de l'expression qui s'allie dans ses récits avec l'ingéniosité de la pensée, enfin son ardente passion pour son pays et pour la grandeur de sa maison, lui composent une physionomie des plus piquantes. Sa famille lui érigea, dans l'église des Grands-Augustins de Paris, un magnifique tombeau dont la décoration fut confiée à deux gloires de l'art français, Jean Goujon et Jean Cousin. Ce monument a malheureusement disparu, de même que l'église qui le renfermait. Il ne nous en reste que la description, dans les *Antiquités de Paris*, de Gilles Corrozet (1581).

***

Marguerite de Quiqueran, sœur de Gauchier et de Pierre, se trouvant à Paris pour la vengeance du meurtre de Gauchier son frère, assista fort sa mère, et enfin ne pouvant que tirer légitime sur les biens, son père Anthoine estant mort ab intestat et la rescision estant longuement deffendue par elle et par sa sœur Jane, elle se maria avec Joseph de Boches, sieur de Vere et de Céderon, frère de Jacques de Boches, baron des Baus, dernier de sa branche[2].

Jeane de Quiqueran, poursuivant aussi la rescision de la donation de Pierre et le meurtre de Gauchier, ses frères, se remontra à Paris le jour de la Saint-Barthélemi, elle estoit huguenote[3]. En ce tamps donc 1572, elle se trouva enveloppée au massacre des huguenots.

1. *De laudibus provinciæ.*

2. Dès 1398, les Boche figurent au Conseil de ville parmi les bourgeois. En 1439, ils se sont élevés aux honneurs de la noblesse. Louis XIV, passant à Arles en 1660, loge à l'hôtel de Boche. Cette famille est éteinte depuis le XVIIIe siècle.

3. On peut juger par cet exemple de l'état de division où la Réforme avait jeté la France. Jeanne de Quiqueran, sœur d'un évêque, avait embrassé les idées nouvelles. Il en était de même de Jean-Baptiste de Castellane, dont le frère était protonotaire.

Honoré de Martins Puiloubier, cogneu dans l'histoire de notre tamps soubs le nom de capitaine Grille, estoit pour lors capitaine au régiment des gardes du roy Charles 9[1]. Aiant cognoissance de ceste damoiselle et sachant qu'elle estoit riche, creut que si elle estoit délivrée du massacre général par son moïen, elle n'en seroit pas ingrate, ce qui advint, car Jeanne l'espousa. Et comme cest Honoré de Martins se trouva beau-frère de Joseph de Boches, il procura à son fils Jacques, son nepveu, la succession en sa charge et baronnie des Baus. Cet Honoré estoit aussi sénéchal de Beaucaire et de Nîmes.

Anthoine, baron de Beaujeu, fils de Gauchier et de Catherine d'Oraison, seul héritier universel, moureut aagé de 12 ans en 1554 à Paris comme j'ay dict deux ou trois ans après son père, et Catherine d'Oraison survivant à Anthoine son fils feust appelée par la loy des 12 tables à la succession et convolant en secondes nopces à la maison de Bressieux, elle emporta tout ce bien[2].

Voilà la fin des barons de Beaujeu et des biens de ceste puissante maison.

(La fin prochainement.) COMTE REMACLE

1. Honoré des Martins appartenait à une famille de très bonne noblesse arlésienne. Il avait ajouté à son nom celui de *Grille*, par reconnaissance pour la famille de Grille, une des premières d'Arles. Par la suite, il devint chevalier de l'ordre du Roi, baron des Baux et de Vaquières, sénéchal de Nîmes et de Beaucaire. Jeanne de Quiqueran ne se mésallia donc pas en l'épousant.

2. Tous les biens de Gaucher de Quiqueran passèrent, après Catherine d'Oraison, au fils issu de son second mariage avec Aimar-François de Grolée de Mévouillon, marquis de Bressieux. La baronnie de Beaujeu fut vendue par François de Mévouillon, fils de Catherine, à noble Latin, écuyer de Sisteron. Celui-ci la légua à Catherine Leydet qui la vendit en 1631 à David d'Hugues, seigneur de Tumirès. Ce dernier la céda en 1690 à noble Marc-Antoine du Laurens, écuyer de la ville d'Arles. Elle passa ensuite de Marc-Antoine à Charles-François, son fils; de Charles François à Jean-Baptiste, chanoine de l'église d'Arles et de Jean-Baptiste à son cousin Henri du Roure, dont la postérité mâle est aujourd'hui représentée par Scipion du Roure qui se titre, après son père, baron de Beaujeu.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT[1]

— LE PARDON DU FEU —

VII

Un carrefour, la bifurcation de deux routes. L'une file tout droit sur Plougaznou, dont la bourgade et le clocher se détachent en silhouette au sommet d'une large croupe chauve derrière laquelle on devine la fin des terres, l'ouverture béante de l'immensité. L'autre, il n'y a pas à douter un instant où elle mène. A son embranchement est un calvaire qui fait, par la même occasion, l'office de poteau indicateur. Un bras, détaché de quelque Christ hors d'usage, a été cloué au fût de la croix, et son geste est si clair que le toucher des aveugles ne s'y trompe pas plus que les yeux des voyants.

Ils sont légion à cette fête de la lumière, les aveugles! Beaucoup y viennent exhiber leurs prunelles éteintes, pour faire argent de leur infirmité. Peut-être même tous ne sont-ils pas des « emmurés » authentiques. La mendicité, qui fut longtemps un sacerdoce en Bretagne, s'y transforme peu à peu en une industrie, comme ailleurs, et qui a ses chevaliers. Mais ils sont nombreux aussi, les infortunés que leur foi seule et l'attente d'une guérison, vingt fois espérée, vingt

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

fois remise, entraînent vers les puissances curatives du *tantad*. Pourquoi la flamme sainte ne renouvellerait-elle pas en leur faveur le miracle qu'elle passe pour avoir si souvent accompli? Telle est la pensée qui se peut lire sur plus d'une face fervente aux paupières douloureusement contractées. D'aucuns la proclament tout haut, avec une singulière intensité d'accent, témoin, par exemple, ce chef sabotier du « Bois de la Nuit »[1] rencontré au moment où la prudence et plus encore le pittoresque du coup d'œil nous invitent à quitter la voiture, pour descendre à pied, mêlés à la foule, la rampe délicieusement agreste de Traoun-Mériadek.

Vigoureux et de taille élancée comme les hêtres de sa forêt natale, il chemine d'une allure à la fois fougueuse et saccadée, en s'appuyant du poing à l'épaule d'une jeune fille qu'il domine de toute la tête. Leur groupe évoque des réminiscences antiques. Vous diriez d'un Œdipe breton conduit par une Antigone paysanne. Par intervalles ils se renvoient quelques mots brefs, toujours les mêmes. L'Œdipe demande, d'une voix concentrée :

— Eh bien, commence-t-on à l'apercevoir?

Et l'Antigone répond, les mains en abat-jour au-dessous des yeux :

— Non, mon père, pas encore.

Brusquement, elle s'arrêta et dit :

— Le voilà!

« Lui », c'est le coq doré qui surmonte la flèche en plomb de Saint-Jean : il vient d'émerger au creux du val, entre deux vagues de verdure, dans le soleil. L'aveugle s'est prosterné, d'un mouvement si impétueux que nous avons cru, d'abord, à une chute. Et, promenant ses mains à plat sur le sol poudreux, il s'écrie :

— Terre de Saint-Jean, ô toi que j'embrasse!... Des yeux! rends-moi des yeux! Que je ne m'en retourne point, sans t'avoir contemplée!

Quelqu'un, près de nous, murmure au passage :

— Je le reconnais; il est déjà venu l'année dernière... C'est l'homme que la foudre a touché.

1. En breton *Coat-an-Noz*, dans les Côtes-du-Nord, entre Gurunhuël et Belle-Isle-en-Terre.

Soyez sûr qu'il reviendra de même l'an prochain, et toutes les années qui suivront, tant qu'il en aura la force. Ses jambes s'useront plus vite que sa patience. Sa résignation, comme celle de toute cette race soi-disant fataliste, est faite d'une espérance infinie... Et de quelles séductions extraordinaires lui et ses pareils ne doivent-ils point la revêtir en imagination, cette « Terre de Saint-Jean », patrie du feu et de la lumière, vers qui se tendent, avec une confiance si indomptable, toutes les énergies de leur désir !

Elle est là, qui déploie à nos pieds son hémicycle charmant, et, après les grandes étendues torrides dont nous sortons, c'est, en vérité, l'oasis, avec tout ce que le mot éveille de frais, de riant, de pastoral. Une courbe de collines rocheuses terminées en promontoires enserre une vallée profonde, délicieusement feuillue. Tous les verts y marient leurs nuances, depuis les plus légers, les plus délicats, jusqu'aux plus opulents et aux plus sombres. Dans la perspective, la mer apparaît; on la voit en hauteur sur le ciel dont elle ne se distingue que par un bleu, non pas plus dense, mais plus vibrant. Elle repose entre les deux pointes extrêmes de Plougaznou et de Guimaëc comme entre les bords d'une coupe immense, merveilleusement ouvragée, où courent, ainsi que des incrustations de gemmes, l'améthyste des bruyères et l'or des ajoncs. C'est un des attraits spécifiques de Traoun-Mériadek, cette grâce sylvestre unie à la splendeur du décor marin. Mais, ce que l'on y goûte davantage encore, surtout au seuil brûlant de l'été, c'est l'abondance et, en quelque sorte, le foisonnement des eaux vives. On les respire dans l'air, avant qu'elles se soient montrées. On les sent filtrer de toutes parts, en gouttes perlantes, en ruissellements silencieux. Il semble qu'à presser du pied le sol, on les en ferait jaillir, comme d'une mamelle trop pleine, par tous les pores.

Nous sommes désormais dans l'empire des naïades. La route même leur appartient. Nous marchons, enveloppés, baignés, de leur haleine de mousse humide. A chaque pas, quelque source surgit. Celle-ci dort, immobile, sous une nappe de lentilles d'eau; celle-là nourrit une cressonnière touffue où achève de s'enlizer une antique croix monolithe, datant de l'époque gallo-romaine; cette autre, désespoir de

l'agent voyer, s'échappe sournoisement du cailloutis de la chaussée qu'elle dégrade et ravine à plaisir; une quatrième... Mais ce serait extravagance pure que de les vouloir dénombrer. Un dicton local n'affirme-t-il pas qu'il coule plus de fontaines à Saint-Jean qu'il n'entrera d'âmes dans le Paradis!

Un temps fut, toutes ces naïades eurent leur temple; toutes ces fontaines, leur édicule en pierres sculptées. Plusieurs en ont conservé de beaux restes. Une surtout veut être mise hors de pair. Elle s'épanche dans l'enclos même de l'église et, pour cette raison, a toujours été l'objet d'une vénération sans égale. On lui a donc élevé un habitacle digne des mérites qu'on lui prête; et ce n'est pas une médiocre surprise pour le voyageur que de découvrir en cet humble cimetière de village, au fond d'une combe perdue, un des spécimens les plus élégants de l'art de la Renaissance en Bretagne. Il fut un maître à sa façon, le ciseleur inconnu qui, d'une masse informe de plomb, sut dégager cette œuvre svelte, cette vivante fleur de métal, aux trois calices harmonieusement superposés, secrétant eux-mêmes et se versant de l'un à l'autre la rosée qui perpétuellement les abreuve et les reverdit. Dans le pays, on la désigne sous le nom de *Feunteun-ar-Bis*, la « Fontaine du Doigt », ou encore de « Source Mère », *Ar Vamm-Vommen*. Une pèlerine avec qui je cause dans la descente me dit à son sujet :

— Lorsque le jeune soldat, porteur de la relique, se retrouva dans sa paroisse, il vint d'abord à cette fontaine se rapproprier, avant d'assister à la messe, et nettoyer son visage et ses mains de la poussière des routes normandes. L'eau, incontinent, se mit à bouillir, comme sous l'action d'un grand feu. C'était la vertu du saint Doigt qui venait de passer en elle. Elle en demeure imprégnée depuis lors. Pour plus de sûreté, cependant, tous les ans, après le *tantad*, le clergé plonge à nouveau la relique dans la fontaine et chaque fois, dit-on, celle-ci fume comme au contact d'un fer rouge. Mais son efficacité est éternelle. Il n'y a pas de maladie dont elle ne guérisse en tout temps. Aussi est-ce par elle que l'on commence ses dévotions et par elle qu'on les finit. Voyez plutôt comme il y a déjà foule autour du bassin...

Masqué par les arbres, le village se dérobe encore; mais,

dans une éclaircie, l'on aperçoit un coin de cimetière et des irisations d'eaux jaillissantes, flottant et se jouant au-dessus d'un fourmillement humain dont on ne distingue guère que les chapeaux noirs, les coiffes blanches et des bras, d'innombrables bras tendus en un même geste invocateur... L'odeur de mousse humide se fait plus forte, plus pénétrante, mêlée à une senteur capiteuse de flouve pâmée. Par instants, des souffles iodés annoncent la plage toute proche.

Puis, ce sont des parfums d'une autre espèce, — moins agréable, — exhalés par des cuisines en plein air. Dans les menus prés qui bordent le chemin, en bas de la pente, des cabaretières venues de Morlaix ou de Lanmeur ont improvisé des âtres primitifs, à l'aide de quelques galets des grèves. A genoux dans l'herbe fauchée, elles pétrissent de la pâte, pèlent des pommes de terre, font sauter des crêpes ou rissoler des saucisses. Des piquets de bois liés en faisceaux supportent les chaudrons. Une sorcière aux traits barbouillés de suie, accroupie à côté d'une marmite sans couvercle, ne s'interrompt d'en remuer le contenu que pour glapir, en breton, avec le grasseyement traînard particulier aux Morlaisiennes des faubourgs :

— Du café, mes braves gens! Du bon café!... A deux sous l'écuelle!

Et, après les feux de bivouac, voici le baraquement forain, toute une ruelle de boutiques où, sous les auvents de toile criblés de soleil, étincellent les verroteries et les clinquants. Par delà les étalages pourtant un porche se dresse, un arc de triomphe monumental, majestueux et solitaire comme une ruine, vestige superbe, dirait-on, de quelque civilisation disparue. Des statues s'effritent dans ses niches. Entre les pierres disjointes courent les végétations rampantes et tenaces, amies des vieux murs. Et deux mendiants, deux êtres aussi délabrés, aussi vétustes que les contreforts auxquels ils s'appuient, ont l'air de prophétiser sur Ninive. En réalité, ce sont les perfections de *Sant Iann Badézour* qu'ils exaltent.

Ce porche est l'entrée du cimetière. Nous sommes à Saint-Jean.

VIII

Pour enfouie que soit la petite bourgade mystique au plus secret de son cirque de collines et sous l'impénétrable couvert de ses ombrages, encore ne laisse-t-elle pas de recevoir, de temps à autre, la visite d'un touriste en quête d'inédit ou d'un amateur de villégiatures pas cher. On y trouve donc une auberge décorée du nom d'hôtel, la plus avenante, d'ailleurs, qui se puisse rêver. Mais ce qui lui donne un intérêt tout spécial, un jour de pardon, c'est sa situation privilégiée en face de l'église, dont elle forme, pour ainsi dire, une annexe profane, et c'est aussi la vue qu'on a sur les arrière-plans du vallon, vers la mer. De la chambre qui m'est attribuée à l'étage, le regard plonge, par la baie du portail, jusque dans la pénombre bleuâtre de la nef, constellée de cires ardentes, embrasse les évolutions des pèlerins dans le cimetière, autour de la fontaine sacrée, suit la molle inflexion des prairies, en contre-bas du bourg, et n'est arrêtée que par l'énorme étrave rocheuse qui abrite Saint-Jean-du-Doigt, du côté de l'occident.

Un sentier de montagne serpente au revers de cette crête abrupte, parmi des sicots de chênes nains, des traînées de bruyère rose et de somptueux champs d'ajoncs.

— Par là, m'a dit l'hôtesse, va descendre, au premier son de vêpres, la procession de Plougaznou. C'est un spectacle qui en vaut la peine, vous verrez.

Justement, les cloches s'ébranlent. Et, comme si elle n'eût attendu que ce signal, une grande bannière écarlate, lamée d'or, s'érige par degrés de derrière la hauteur, puis, tout à coup, se détache en plein ciel, et s'enfle, pareille à la voilure de pourpre de quelque vaisseau prestigieux. A sa suite, il en point une seconde, une troisième, d'autres encore, balançant au rythme de la marche, celles-ci leurs velours violets ou cramoisis, celles-là leurs brocarts émeraude. Quand le cortège s'engage dans la pente ensoleillée, l'effet n'est véritablement pas banal, de toutes ces oriflammes échelonnées comme en une merveilleuse gamme de teintes que la magnificence de

la lumière enrichit d'une splendeur unique. Des jeunes filles vêtues de blanc, des Trégorroises aux frêles cornettes empesées, d'une finesse et d'une transparence d'élytres, se pressent au pied de chaque hampe, sur les pas du porteur, et tiennent, j'allais écrire manœuvrent, les cordons, car, aux endroits trop escarpés, elles sont obligées de s'y suspendre comme à des câbles, pour redresser la lourde étoffe et permettre à l'homme, que le fardeau entraîne, de ressaisir son équilibre compromis. En sorte qu'elle vous revient tout naturellement à l'esprit, la comparaison du navire de féerie, célébré dans une vieille chanson de bord, dont les agrès étaient de fil d'argent et l'équipage composé de pucelles.

Des guetteurs, postés dans les galeries hautes du clocher, sont descendus en criant :

— Plougaznou ! Plougaznou !

Un remuement de foule se fait dans l'église. C'est la procession de Saint-Jean qui sort à son tour, enseignes déployées. Le rite veut qu'elle aille recevoir celle de Plougaznou, à la limite des deux paroisses. Le lieu de la rencontre est un antique pont de roches jeté en aval du village, sur le ruisseau qui sert de ligne de démarcation. De chaque côté, les croix s'avancent, s'inclinent, se donnent le baiser de paix. Puis, les bannières imitent les croix, penchant l'une vers l'autre les éclatantes images de saints dont elles sont ornées. Quand la grande bannière de Saint-Jean va pour rendre l'accolade, il se produit soudain dans l'assistance un mouvement de curiosité vive et presque d'angoisse. C'est qu'elle n'est pas d'un maniement facile, cette colossale tapisserie, chef-d'œuvre de plusieurs générations de tisseurs d'or, où toute la scène du baptême du Christ est représentée. Elle jouit d'une renommée sans égale dans toute la Bretagne bretonnante, non seulement pour sa beauté, mais pour son poids. A cause de cela surtout, elle passe pour une espèce de palladium. Son armature transversale a l'ampleur d'une vergue, et la hampe l'épaisseur d'un mât. Aussi n'y a-t-il que des athlètes à pouvoir briguer l'honneur de la porter. Il n'en est point de plus recherché, en cette partie du Trégor. Jadis, on le décernait au concours. Pas de commune, pas même de hameau qui n'envoyât son champion. Vainqueur, il était en-

touré de la même considération que, chez les Grecs, le gagnant de la couronne olympique. Il devenait pour ses compatriotes un sujet d'orgueil : on parlait de lui comme d'un mortel d'une essence supérieure, comme d'un héros, et les Pindares du canton rimaient des strophes à sa louange.

De nos jours, les pèlerins du dehors ont cessé de prendre part à ce sport sacré. Mais les jeunes hommes de Saint-Jean continuent de le pratiquer avec autant d'ardeur que leurs pères. Quatre, cinq mois avant le pardon, ils se réunissent tous les dimanches dans une aire de ferme, pour s'exercer à l' « épreuve de la perche ». Le poids de cette perche, très longue et garnie de ferraille à son extrémité la plus grosse, a été calculé d'après celui de la bannière, et l'épreuve consiste, d'abord à la soulever de terre, en la saisissant par le bout mince, puis à la mâter toute droite, enfin à la promener un nombre déterminé de fois autour de l'aire, à travers les fumiers mous et les brousses sèches dont le sol est jonché. C'est, du reste, un métier où il n'est pas rare que l'on se casse les reins.

— Voyez-vous, — me dit un processionneur auprès duquel je me suis faufilé, — il y a toujours à craindre mort d'homme sur ce pont, au moment où la grande bannière s'incline pour le salut... Une année, j'ai vu le porteur s'abattre raide, les veines de la poitrine rompues. Le recteur n'eut même pas le temps de l'administrer. Par exemple, on lui fit des funérailles de prince, et sur sa pierre tombale...

Un vaste murmure d'admiration a couvert la voix de mon interlocuteur. Les yeux brillent, les faces rayonnent. On se pousse les coudes. Des interjections courent, entre haut et bas, de lèvres en lèvres :

— Hein ! ce petit Landouar, tout de même !...

— Ça, au moins, c'est une révérence !

— Pas un pli dans le visage !...

— Ni un tremblement dans le jarret !...

L'hymne entonnée à tue-tête par les chantres, les cloches qui, maintenant, sonnent à toute volée empêchent sans doute ces propos flatteurs de parvenir aux oreilles du petit Landouar. Mais, arriveraient-ils jusqu'à lui, il ne les entendrait pas. Il est tout entier à sa fonction, l'esprit ramassé

comme les muscles, ses doigts crispés et durcis, pareils à de jaunes sarments de lande, son cou de taurillon rentré à demi dans ses épaules noueuses et trapues, le regard fixe, hypnotisé par cette grande soie flottante qui plane au-dessus de lui comme une gloire et l'exalte, pour une minute désormais inoubliable, jusqu'à l'ivresse des triomphateurs.

Il n'est d'ailleurs pas au bout de sa tâche. Là-bas, devant le porche du cimetière, d'autres processions attendent le baiser d'accueil. Voici Garlan, voici Lanmeur, voici Loquirec. Et j'en passe. Tout le pays d'entre l'estuaire de Morlaix et la Pointe d'Armorique a délégué ses prêtres et ses croix, ses oriflammes les plus éclatantes et ses suisses les plus chamarrés. Et c'est un papillotement indicible, une débauche, une frénésie de couleurs. Ah ! qu'elle est loin, la Bretagne conventionnelle, la Bretagne éteinte et grise des faiseurs de vers et des littérateurs ! Ici, tout vibre, tout resplendit, tout flamboie. Les haleines du feu ont, en quelque sorte, vitrifié le ciel et la mer ; la terre même répand une odeur chaude et comme fermentée. Les herbes, les sources distillent je ne sais quels baumes. Une exubérance vraiment divine épanouit toutes choses. On sent frémir autour de soi les mystérieuses puissances de la vie et de la fécondité. Aussi bien, l'instant approche où le disque solaire, avant de précipiter sa chute vers l'horizon, va darder sur la colline vouée à son culte toute la véhémence de ses rayons élargis.

Elle se dresse, cette colline, à l'orient du village dont elle porte les dernières maisons accrochées à son versant. Un raidillon y monte par le plus court, entre deux hauts talus surplombants où des souches de chênes, vieilles de plusieurs siècles, tendent vers vous des moignons difformes, comme une séquelle de mendiants monstrueux. Le sol est raviné sous les pieds : il semble que l'on marche dans le lit desséché d'un torrent. Un torrent d'hommes, de femmes, s'y engouffre, en effet, mais pour escalader la crête. On se hâte, on se bouscule. C'est à qui parviendra le plus vite sur le lieu du *tantad*. Je retrouve à mi-côte l'aveugle du Bois de la Nuit. Ce n'est plus sa fille qui le guide, c'est lui qui l'entraîne. Il grimpe de son allure désordonnée de somnambule, se heurtant aux gens, trébuchant aux pierres, roulant au-dessus du

flot humain sa belle tête douloureuse et farouche de Titan foudroyé.

— Ça, *cousin*, — lui dis-je, dans la langue de sa montagne, et en me servant d'une appellation chère aux sabotiers, — qu'est-ce donc qui vous presse si fort? Savez-vous que votre jeune fille est tout en nage?

— Oh! fait-il, elle se reposera là-haut. Moi, il me faut ma place au *tantad*!

Puis, d'une voix sourde :

— Si je n'ai pas été guéri l'an dernier, c'est ma faute : j'aurais dû m'avancer plus près de la flamme. Cette fois, je veux être à la toucher, sentir sa brûlure jusqu'au fin fond de mes prunelles...

Et, stimulé par l'attente, que dis-je? par la certitude du miracle, il se rue d'un élan plus impétueux encore à l'assaut de la cime sainte qui, tout à l'heure, va se couronner d'un buisson ardent, ainsi qu'un Horeb breton.

IX

Trois chemins se croisent sur le sommet, dessinant un carrefour, une de ces esplanades triangulaires qui, comme les *trivia* de l'ère païenne, passent, en Bretagne, pour des lieux sacrés. Les restes visibles d'un dallage attestent qu'une des nombreuses voies romaines qui, de Carhaix ou Vorganium, gagnaient la mer, eut ici son point d'aboutissement. Les divinités latines et gauloises ont fraternisé sur ces hauteurs. Un peu de leur âme y survit toujours, mêlé à l'espace, à la lumière, au rire des vagues, aux champs de blé noir en fleur et de grands seigles frissonnants. Le christianisme a eu beau multiplier ses symboles, il ne les a point exorcisées. C'est ainsi qu'un calvaire, planté au centre du carrefour, a pour socle des pierres empruntées à l'ancienne route, et que des légionnaires ont équarries. Tout à côté se creuse le bassin monumental d'une fontaine, — oui, d'une fontaine encore! — où la divonne primitive continue de servir à des ablutions peu or-

thodoxes, sous les yeux, d'ailleurs placides, d'une statue enguirlandée de saint Jean.

Mais ce qui reporte surtout l'esprit aux formes les plus antiques de la croyance humaine, c'est la pyramide du *tandad*. Elle se dresse en une meule énorme, semblable au bûcher de quelque chef homérique, dominant le pays entier, écrasant le calvaire lui-même de son ombre. Pour la construire, chaque « feu » de la commune a fourni sa gerbe d'ajonc. Des hommes, toute la journée d'hier, ont empilé, tassé. Puis, sur le soir, les femmes ont parfait l'œuvre. Elles sont venues en chœur, y suspendre des rubans, des feuillages, y piquer des roses et des pavois, donner un air de grâce riante à sa lourde architecture hérissée. Après quoi, pour finir, on a tendu par-dessus la vallée le câble qui, de temps immémorial, doit relier le *tantad* au clocher de l'église. Que si vous demandez à quel usage, vous recevrez des indigènes cette réponse quelque peu sybilline :

— C'est par là que monte le Dragon.

A l'époque où écrivait Cambry, il en était à Saint-Jean comme dans tous les pays où s'est conservée la tradition des fêtes du solstice, et l'on ne procédait à l'embrasement du *tantad* qu'à la nuit close. On le différait même jusqu'à ce que l'obscurité fût complète. Soudain, à l'appel du *Veni Creator* poussé par les prêtres, un archange éblouissant de feux et d'artifices fendait les ténèbres, volait au bûcher, et, après l'avoir frôlé de ses ailes flamboyantes, s'évanouissait. Tout le monde n'était évidemment pas dupe du sortilège. Mais l'étrangeté de cette scène nocturne ne laissait pas de causer une forte impression aux plus avertis. Et combien étaient-ils en Basse-Bretagne, au XVIIIe siècle, de « pardonneurs » à qui les prestiges de la pyrotechnie fussent familiers? Quant aux autres, — c'est-à-dire à la presque universalité, — on conçoit sans peine leur émerveillement et leur trouble. La plupart en étaient encore à l'ingénuité du moujik russe qui, dans l'église du Saint-Sépulcre, le jour de Pâques, regarde descendre le Saint-Esprit en une pluie d'étoupes enflammées. Ils n'avaient point le sentiment d'assister à une fantasmagorie pieuse, mais bien à un phénomène surnaturel. Et ils étaient d'autant moins éloignés de croire à la réalité

céleste de l'ange que la nuit ne leur permettait de rien distinguer de l'appareil qui le faisait mouvoir. Quelles danses frénétiques autour du *tantad*! Et, ensuite, quels retours délirants sous le tiède firmament de juin, criblé d'étoiles! Beaucoup ne se couchaient pas, restaient par troupes à errer dans les landes et le long des grèves, ou à se poursuivre les uns les autres, avec des : « Iou! » sauvages, en agitant des brandons.

C'est, je pense, pour obvier à ces désordres, d'un caractère par trop orgiastique, auxquels les femmes elles-mêmes n'étaient point sans prendre plaisir, qu'il fut jugé préférable d'avancer la cérémonie du Feu et de la célébrer à l'issue des vêpres, en plein jour. Mais, du coup, la suppression de l'ange s'imposait. Il n'avait plus de raison d'être. Le jeu de son apparition devenait une machinerie vulgaire, susceptible peut-être de prêter à rire, du moment qu'il fonctionnait à découvert et laissait voir ses ficelles — c'est le mot propre — aux yeux les plus abusés. On le relégua dans quelque grenier, en lui substituant une simple boîte d'artifice. C'est cette boîte que les bonnes gens appellent « le Dragon »...

— Si vous cherchez une place, les meilleures sont de ce côté, fait derrière mon dos une voix connue.

Parkik, avec sa « douce ». Ils sont montés tout droit au *tantad;* à vrai dire, ils ne sont venus que pour lui. Et leur cas est celui de la grande majorité des pèlerins, il faut croire, puisque, au lieu de se rendre à vêpres, la multitude s'est précipitée vers la hauteur. Ce n'est pas l'esplanade seulement qui est envahie : les talus d'alentour, les cultures même qu'ils enclosent sombrent, sillon après sillon, sous le flux sans cesse grossissant où, parmi le noir compact des feutres d'hommes, la légèreté des coiffes féminines frisotte avec des blancheurs d'écume. Vainement les métayers des fermes voisines s'efforcent de sauvegarder leurs champs.

— Épargnez au moins le blé ! supplient-ils d'un ton lamentable.

— Bah ! saint Jean vous dédommagera ! leur est-il riposté.

Notez qu'en temps ordinaire ces féroces piétineurs de moissons tiendraient pour sacrilège celui d'entre eux qui se risquerait à fouler un épi. « Sois pieux envers l'herbe du

pain, respecte-la comme ta mère », dit un proverbe breton. Mais il s'agit bien de proverbes, le jour du *tantad* !...

— Puis, m'explique Parkik, soyez sûr qu'au fond les paysans lésés ne sont pas aussi fâchés qu'ils en ont l'air. Ils ne sont pas nés de ce matin. Lorsqu'ils ont semé, à l'automne, ils savaient de science certaine que la récolte n'irait point à maturité. S'ils ont semé quand même, c'est qu'il leur plaisait ainsi... Il y a des pertes qui sont des gains... Orges, froments, seigles saccagés, tout cela, monsieur, c'est *Lôd an Tân* (la part du Feu)! Et l'offrande qu'on fait au Feu, le Feu la rembourse au centuple.

— Alors, ces malheureux qui se plaignent seraient plus malheureux encore si les fidèles du *tantad* ne leur donnaient pas sujet de se plaindre ?

— Comme vous dites. Et la preuve, c'est qu'il n'y a pas dans la paroisse de fermiers plus prospères.

D'aucuns ne s'en remettent pourtant pas exclusivement à la « bénédiction du Feu » du soin de les rémunérer. Car, tandis que nous achevons de nous hisser sur la lisière d'un champ d'avoine formant terrasse, des paroles aigres s'échangent près de nous entre une femme aux allures de mégère et des pèlerins déjà installés.

— Je vous dis que c'est un sou par place ! hurle-t-elle.

— Comme à l'église, alors ? objecte quelqu'un, d'un ton gouailleur.

— Parfaitement! Et si vous trouvez que c'est trop cher, décampez !

— Jamais de la vie !... La vue du *tantad* est à tout le monde.

— Oui, mais mon champ est à moi, peut-être ?

— Oh ! nous ne l'emporterons pas, soyez tranquille !

Finalement, chacun s'exécute, non sans accompagner son obole d'une imprécation :

— Puisse notre monnaie vous coller aux mains !

— Que les flammes du *tantad* vous consument dans l'éternité !...

Je regarde Parkik. Scandalisé, il hoche la tête et soupire :

— Ce sont les mœurs nouvelles... Les étrangers de la saison des bains ont introduit dans la contrée la maladie de

l'argent... Et maintenant, cette avaricieuse profite de ce que son lopin de terre est le mieux situé.

Le fait est que nous y serons admirablement pour tout voir. Quelques mètres à peine nous séparent du *tantad*, et, par delà les épaisses houles vivantes qui déferlent à sa base comme autour d'un gigantesque récif, nous embrassons le panorama de Traoun-Mériadek, avec le cercle de Manche, le riche diadème d'eau bleue qui l'enserre, depuis les roches de Primel jusqu'aux plages solitaires du Crec'h-Meur. A nos pieds s'amorce la route en lacet où va, dans peu d'instants, se déployer la pompe des cortèges officiels. De pente relativement douce, elle descend vers la bourgade en suivant toute la courbe de la vallée qu'elle traverse dans sa plus grande largeur. Des rangées de frênes, de sveltes et fines colonnades de peupliers la bordent, en font une espèce d'avenue verte, baignée d'un jour plus discret. Ajouterai-je, mais on l'a deviné déjà, qu'à chacun de ses paliers s'égoutte d'une margelle moussue le pleur tintant d'une fontaine?

Les innombrables paires d'yeux de la foule tantôt consultent le soleil, tantôt s'abaissent vers le clocher de Saint-Jean. Un vent d'impatience fait onduler les têtes par longues vagues et gronder le bourdonnement des voix en une puissante rumeur de mer. La timide fiancée de Parkik elle-même se laisse gagner à la fièvre générale, au point de froisser entre ses doigts le bouquet de « fleurs de feu » qu'une pauvresse vient de lui vendre. Tout à coup, un cri, — un cri formidable, jailli de plus de deux mille poitrines :

— La fusée!

On se montre le ciel, au-dessus de l'église. J'ai juste le temps d'y voir briller une infime lueur et se dissiper une pincée de cendre. Mais dans les nerfs de la multitude le tressaillement des grandes liesses populaires a passé. Là-bas, toutes les cloches à nouveau sont en branle. La combe entière vibre comme une immense cuve sonore. Et les oriflammes aussi font leur réapparition. Elles tourbillonnent un moment à l'intérieur du cimetière, puis s'engagent dans la voie sainte. Nous les voyons glisser une à une, avec une lenteur majestueuse, tels que de splendides fantômes, sous

les arbres. Les dernières sont encore au fond de la vallée que les premières débouchent sur le plateau. A mesure qu'une croix surgit, allumant ses fulgurations d'argent ou d'or parmi les reflets des velours et des soies, une acclamation retentit et la salue du nom de la paroisse dont elle est l'emblème. La procession se déroule au bruit des chants. Par intervalles, des fusillades éclatent, qui lui donnent un faux air de fantasia orientale. Et, tout aussitôt, c'est une autre image qui se présente, évoquant, cette fois, non plus le souvenir seulement, mais l'illusion même des lustrations antiques. Un chœur de jeunes filles s'avance, précédées d'un bélier blanc qu'un enfant, vêtu d'une peau de bique, conduit. Elles tiennent l'animal par des laines multicolores attachées à son cou. Sa toison a été soigneusement lavée, peignée; des touffes de rubans flottent à ses cornes. Quant à l'enfant qui l'escorte, il marche avec un sérieux, une gravité de jeune victimaire. L'honneur pour lui n'est pas mince d'avoir été appelé à mener l' « Agneau béni ». Tant de ses camarades y aspiraient qui, comme lui, réunissaient les deux conditions requises : n'avoir pas franchi l'âge d'innocence et être inscrit au registre des baptêmes sous le prénom de Jean!

Les gendarmes ont ouvert une percée dans la foule et fait évacuer les abords immédiats du *tantad*. Un vieux tambour, qu'on dirait échappé d'une gravure de Raffet, bat de ses mains séniles une caisse falote et surannée. Les gardes nationaux — en Bretagne rien ne meurt — forment la haie, appuyés à d'extravagantes espingoles à pierre dont plus d'une a besogné dans les guerres chouannes. Et alors commence le défilé des diverses processions autour du bûcher. Pendant que les bannières passent après les bannières et que les miraculés d'hier et de demain se succèdent en une kyrielle interminable, qui égrenant des chapelets, qui brandissant des cierges, des paysans, près de la fontaine, attachent des pièces d'artifice à des poteaux dont je n'avais pas encore compris l'utilité.

— Ils n'ont pourtant pas l'intention de les tirer tout de suite? dis-je à Parkik.

— Si fait, me répond-il. C'est le préambule obligé du *tantad*.

Il faut avoir assisté à des épisodes de ce genre, qui, partout ailleurs, seraient d'une bouffonnerie irrésistible, pour savoir jusqu'où peut aller la capacité d'idéalisme de cette race. Je reverrai toujours le frémissement d'aise de ce peuple si délicieusement enfantin, à chaque fusée qui partait en sifflant. Elle zébrait à peine le ciel d'un trait blanchâtre et, là-haut, au lieu de se résoudre en étoiles, avortait. Mais les âmes n'en étaient, pour cela, ni moins passionnées, ni moins ravies. Là où mes yeux à moi n'apercevaient qu'un pâle flocon de fumée grise, les leurs contemplaient toute une magnifique floraison d'astres. Ils réfléchissaient dans l'espace le mirage de leur propre songe. Et quels transports d'écoliers! Quelles joies violentes et puériles, toutes les fois que la baguette enflammée menaçait de fondre sur quelqu'un, au risque de le blesser!

Comme je demande si l'on n'a jamais eu à déplorer d'accident, un voisin prononce :

— Depuis que je me connais, je n'en ai entendu mentionner qu'un seul et, s'il se produisit, ce fut par la permission de saint Jean.

— Ah?

— Oui, un bourgeois de la ville, un mécréant était venu comme ça en partie de plaisir, pour faire son monsieur et pour se gausser. « Sont-ils brutes, ces gens-là, disait-il, de tirer un feu d'artifice à cinq heures du soir, au mois de juin, en plein soleil! » Il n'avait pas fini, qu'une baguette lui crevait l'œil. Sa moquerie s'acheva en un beuglement affolé. La punition était rude. Mais voilà! le Feu est comme la Terre : il est trop vieux pour souffrir qu'on lui manque de respect.

Il s'est fait un calme relatif. Les prêtres ont pris place sur les degrés du calvaire, et les oriflammes ont été momentanément mises à l'abri dans une cour de ferme. Seule, la maîtresse bannière de Saint-Jean demeure debout en face du *tantad*. Sur un signe du « recteur », Landouar, le petit athlète au torse noueux et tout en râble, l'élève et l'abaisse par trois fois.

— C'est le signal! m'avertit Parkik à mi-voix, comme s'il parlait dans une église.

La foule elle-même s'est tue. Tous les regards sont dirigés

vers la galerie de la tour où s'agitent de minuscules formes humaines dans l'ardeur des derniers préparatifs. Il s'écoule quatre ou cinq minutes solennelles. Les visages se tendent, avides, presque anxieux. Enfin la corde tressaute. Et, avec le fracas d'une décharge de mousqueterie, le « Dragon » s'élance, en oscillant... Les vœux que l'on fait durant qu'il franchit les airs sont, paraît-il, sûrs d'être exaucés, à la condition, toutefois, qu'il vole d'un trait jusqu'au but. Car il arrive qu'il reste en détresse ou qu'il rebrousse chemin. Les gens préposés à sa manœuvre racontent qu'il a son humeur et ses caprices : précisément, le voici qui feint de se ralentir. Déjà des bouches désappointées murmurent :

— Pas de chance ! C'est raté !

Mais non. Ce n'était qu'une fausse alerte. Les souhaits conçus seront valables. Il a victorieusement accompli son trajet aérien et planté sa morsure dévorante au flanc du bûcher... Un crépitement léger, quelques fumerolles, — et, d'un essor brusque, la flamme bondit, monte, se propage.

— *An Tân ! An Tân*[1] *!*

Il monte, lui aussi, il se propage, à l'instar de la flamme, le cri, le cri sacré des immémoriales liturgies solaires, jailli du plus profond de l'âme des ancêtres aux lèvres de leurs lointains descendants. Ainsi les Celtes primitifs glorifiaient l'Esprit de lumière et de vie, autour des feux de la tribu, sur les pentes de l'Himalaya. Leur race, depuis lors, a traversé, dans le temps, bien des millénaires et, dans l'espace, d'incommensurables lieues d'étendue. L'héritage reçu d'eux, elle en a semé les bribes au cours des siècles et au hasard des routes. Il n'importe. Sur cette cime et à cette heure, il est impossible de ne se figurer point que c'est l'écho de leur grande voix qui, par delà des distances et les âges, vient se répercuter encore dans les arcanes de la conscience bretonne, aux confins des mers d'occident.

— *An Tân !... An Tân !...*

Le spectacle est d'une indicible beauté barbare. Souple et reptilienne, la flamme enlace maintenant le bûcher de ses anneaux. Sous cette puissante étreinte, il semble s'éveiller,

1. « Le Feu ! Le Feu ! »

secouer sa torpeur de chose, s'élever à l'être. Une vie monstrueuse anime sa masse jusqu'alors immobile. L'âpre caresse du feu le creuse, le fouille, le sculpte, en quelque sorte, et peu à peu dégage du bloc informe une statue, un colosse, une espèce de Moloch noir auréolé d'une nue ardente et drapé d'une pourpre d'incendie.

— *An Tân !... An Tân !...*

Le rayonnement du dieu est devenu si intense qu'on n'en peut plus supporter ni la chaleur ni l'éclat. Les prêtres ont fui. La multitude elle-même se recule. Il n'y a que l'aveugle du Bois de la Nuit qui, le front découvert et le rosaire aux doigts, s'obstine à braver la fournaise, à fixer sur elle, désespérément, le regard immuable et tragique de ses yeux éteints. Un bruit d'orgues immenses, une tempête de sons s'enfle et se déchaîne par rafales dans les entrailles rouge sombre du *tantad*. Tout à coup, un mugissement plus fort suivi d'un soupir très long, très atténué. C'est la flambée suprême, avant le brusque déclin.

— *An Tân !... An Tân !...*

L'invocation, cette fois, a la douceur mélancolique d'un adieu. Lentement, avec le frisselis d'une soie qui s'affaisse, les braises se sont effondrées, tandis qu'au-dessus il se faisait comme une assomption de flammes dans le ciel... La fille du sabotier, se rapprochant de son père toujours debout à la même place, l'a saisi par le bord de sa veste et lui a dit d'une voix dolente :

— C'est fini !

X

Je suis descendu de la colline sainte, comme les clartés du soleil, masqué à demi par les hautes terres occidentales, commençaient elles-mêmes de s'en retirer. Pour changer d'itinéraire, j'ai pris la route processionnelle où le feuillage délicat des frênes et des peupliers découpait de fines guipures d'ombre mauve. Assises sur les margelles des fontaines, des vieilles, une écuelle à la main, une sébile dans leur giron, vantaient la vertu de chaque source aux pèlerins du *tantad*.

— Vous qui avez été au feu, disaient-elles, venez à l'eau, passants !

Et, tout le long de la rampe sinueuse, j'ai voyagé de la sorte, parmi des murmures de litanies, semblables à des fredons d'abeilles autour d'un rucher. Un grand calme tombait du ciel rafraîchi, et la lumière déclinante avait un air de félicité lasse, avec quelque chose d'orageux encore, néanmoins, et de trop éclatant. Chez les gens aussi, les traits détendus conservaient un reste d'exaltation. Ils cheminaient, avares de gestes et de paroles, mais l'ivresse se lisait au brillant des prunelles.

Tous, ils emportaient des « souvenirs » du Feu.

Les uns y avaient fait roussir leurs gaules de pardonneurs, coupées à l'arrivée en terre de Saint-Jean. Les autres, plus prompts ou plus adroits au pillage des tisons, avaient remplacé le bâton de pèlerinage par une tige d'ajonc carbonisé. Les jeunes filles tenaient des bouquets dont la flamme avait consumé les fleurs. Des groupes se séparaient, pour s'en aller chacun dans la direction de son village, et se renvoyaient, en guise d' « au revoir », le souhait sacramentel :

— *Yéc'hed ha joa a beurz sant Yann vinniget!* (Joie et santé de la part de saint Jean béni).

Dans le cimetière, la horde sauvage de mendiants et d'estropiés qui y monte la garde jour et nuit apprêtait son coucher dans l'entre-deux des tombes, sur les bancs de pierre du porche et jusque sous la voûte de l'ossuaire en forme d'oratoire ou jadis brûlait la lanterne des morts. Je n'ai fait que traverser l'église. Devant un pilier ceint d'un triple rang de cierges, un prêtre donnait à baiser aux fidèles les reliques de saint Mériadek et de saint Maudez. Un autre, en permanence à la balustrade du chœur, touchait les yeux malades du bout de l'étui de vermeil contenant le doigt du Précurseur. Enfin, près d'une sorte de lavabo en zinc aménagé dans un enfeu, des femmes se mouillaient les paupières et les lèvres avec leurs mouchoirs, qu'elles trempaient et retrempaient dans l'eau miraculeuse : — *Dour as Bis*[1], ainsi qu'on en est prévenu par l'inscription bretonne placée au-dessus des robi-

1. L'eau du Doigt.

nets... J'ai laissé tout ce monde à ses pratiques et, sans autre compagnie que la claire chanson du ruisseau de Traoun-Mériadek, plus argentine encore dans le recueillement du soir, j'ai gagné la grève.

Des sentiers, fleuris de troënes, d'aubépines, de sureaux, y conduisent en côtoyant des fermes anciennes, des manoirs déchus, bâtis « du temps que vivait la Reine Anne et que Saint-Jean n'était peuplé que de gentilshommes ». Mais à l'extrême pointe, c'est le désert complet, l'infinie solitude. J'y suis arrivé à l'heure de la mer étale. Les promontoires se dressaient, en une série étagée de hautes proues immobiles sur les profondeurs splendides du couchant. Et derrière leurs carènes d'ombre, là-bas, dans les lointains vers lesquels ils semblaient n'attendre qu'un signe pour voguer, un autre *tantad* achevait de s'éteindre, le féerique, le merveilleux *tantad* où, chaque soir, se prodiguent en spectacle au monde les incomparables magies du soleil.

ANATOLE LE BRAZ

L'ACCUEIL[1]

I

BIENVENUE

Entre dans ma maison, passant, et prends le pain
Que tiède encor du four j'ai posé sur la huche ;
Ote le linge frais, bois à même la cruche,
Car je veux apaiser ta soif comme ta faim.

Oui, viens à moi sans crainte, ami : je suis le pâtre
Qui retrouve un mouton séparé du troupeau ;
Prends la laine de mon unique et vieux manteau,
Et ranime tes doigts transis au feu de l'âtre.

Viens, je te garderai, joyeux, jusqu'au matin :
Je crains pour toi le vent du nord et la nuit noire ;
Demeure et, si tu veux, tais la navrante histoire
Qui fait briller des pleurs à ton regard éteint.

Écoute la chanson que chantonne la flamme,
Rêve dans sa lueur un lointain paradis ;
Et que le feu dorant les chenets attiédis
Rallume, ô voyageur, les cendres de ton âme !

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

II

LE LIT

De la paille? Une place au grenier, dans l'étable?
Pourquoi? Ne suis-je plus ton frère de douleur?
Puisque tu voulus bien t'asseoir à notre table,
Accepte ce lit vaste et profond, le meilleur.

Ainsi qu'un beau présent reçois ma simple offrande;
Laisse comme un petit enfant guider tes pas :
Voici ton lit, je l'ai parfumé de lavande
Dont la fine senteur est douce aux membres las.

Avec ses grands rideaux de toile blanche, il semble
Parmi la chambre étroite un immense vaisseau,
Et le rêve soufflant dans la voile qui tremble
T'emportera, léger, vers un pays nouveau.

Le sommeil a baisé tes pesantes paupières,
C'est l'heure du départ sur la mer et l'azur;
Et déjà le navire accoste à d'autres terres
Où l'on respire un ciel immuablement pur!

III

REPOS

Les vieillards sont assis sur le seuil des maisons;
Leurs visages ridés ont la blancheur des pierres,
Leurs yeux ne suivent plus les mouvants horizons,
Des regards sans clarté meurent sous leurs paupières.

Les aînés sont partis semer l'orge et le blé.
Auprès de l'âtre éteint travaillent les aïeules;
Parfois sur le fuseau leur front penche, accablé;
Lasses de tous les mots, leurs âmes parlent seules.

L'ombre jette sur les meubles un crêpe noir;
Le silence alentour continue à se taire ;
Seul le clocher voisin qui chante dans le soir
Rompt de sa voix d'argent le calme de la terre.

Les mains aux doigts très lourds reprennent le rouet,
La quenouille de buis dévide son murmure,
Tandis qu'un bel enfant couché près d'un jouet
Mêle à l'or blond du lin l'or de sa chevelure.

IV

AVANT LE DÉPART

A chaque heure du jour mon âme bénit l'heure
Où résonna le bruit inconnu de ton pas,
L'heure unique où, sans force, appuyé sur mon bras,
Tu voulus bien franchir le seuil de ma demeure.

C'est moi seul aujourd'hui qui te dois un merci,
Parce que tu daignas t'asseoir à notre table.
Ton appétit a fait mon repas délectable
Et mon cœur s'est chauffé près de ton cœur transi.

La charité n'était qu'une parole vaine
Avant que ta douleur pénétrât sous mon toit:
J'étais l'éternel sourd; à ce moment, par toi,
J'entendis le sanglot de la souffrance humaine.

V

J'AI COMPRIS

C'est le jour où, levant le lourd marteau de cuivre,
Tu tremblais comme si j'allais te renvoyer,
Que, dans cette maison close et blanche de givre,
J'ai compris qu'il était des hommes sans foyer.

Lorsque je vis tes mains se tendre vers la flamme,
Si pâles, et tes yeux qu'agrandissait l'effroi,
D'un long sommeil enfin se réveilla mon âme
Prête à chercher au loin ceux qui tombent de froid.

Quand, avides, tes doigts eurent saisi la miche
Qui semblait sur la huche un bloc taillé d'or fin,
Je me suis demandé par quelle grâce un riche
Pouvait manger tandis qu'un pauvre meurt de faim.

Ce jour-là, j'ai compris la détresse profonde
Qui, sans repos, poursuit les cœurs jeunes et vieux :
Tu m'avais révélé la misère du monde,
Et lentement des pleurs me sont montés aux yeux.

VI

ADIEU

Il écarte le lierre à l'entour des fenêtres
Et contemple, pensif, les arbres de la cour ;
Ses yeux brillent ; il offre aux choses comme aux êtres,
Dans un regard, tout l'infini de son amour.

Il monte l'escalier, il entr'ouvre une porte :
C'est la chambre qu'il habita si peu de temps...
Elle a déjà l'air calme et grave d'une morte,
Malgré ses murs fleuris de pavots éclatants.

Il regarde son lit, ce fidèle navire
Qui vers d'autres pays l'emmena chaque soir :
Ses lèvres avec peine ébauchent un sourire,
Aux yeux perlent des pleurs que je ne veux pas voir.

Il redescend, le dos courbé, la tête basse,
Aussi pâle qu'après la nouvelle d'un deuil ;
Il caresse un objet, il s'approche, il m'embrasse,
Et d'un pas affermi franchit mon humble seuil.

Il va dans le jardin que parfument les roses,
Aux fleurs qu'il aime il dit des mots mystérieux ;
Et l'on croirait qu'il veut emporter toutes choses
Dans le miroir vivant et profond de ses yeux.

Le voilà maintenant, seul, sur la grande route,
Il court loin de la haie où vient finir mon clos ;
Sur le pas de ma porte, en tressaillant, j'écoute
Dans l'air mourir le bruit voilé de ses sanglots.

Je ne l'ai pas assez supplié pour qu'il reste.
Sent-il que sa venue a béni ma maison ?
Peut-être appelle-t-il ? Que veut dire le geste
Qu'ont fait ses pauvres mains, là-bas, à l'horizon ?

Simplicité du cœur, vertu subtile et sainte
Qui donne la réponse avant qu'on ait parlé :
Il s'arrête, il se tourne, il me tend son étreinte,
Puis disparaît sachant que je suis consolé !

JEAN VIGNAUD

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

XI

Jamais M. de Blancador ne dépensa autant d'activité que dans l'entreprise dont il surveillait les étapes. Jacquemin Tardival put se croire revenu aux temps heureux où, porte-valise de M. de Joyeuse, il courait les chemins portant, bouclés au troussequin de sa selle, les plus importants secrets d'État. M. Justus avait renoncé à faire espionner Horace, Frappé d'admiration par les qualités politiques de ce jeune homme, il s'en reposait, maintenant, de tout sur lui, et ne prenait plus que pour la forme l'avis des deux pasteurs.

Une remarque de M. Momsenn l'avait cependant jeté dans une perplexité très grande ; et c'est pourquoi M. Justus, à cette heure avancée de la nuit, gagnait, vêtu d'une simple robe en drap gris, et coiffé d'un bonnet de nuit en damas zinzolin, la chambre où M. de Blancador devait encore travailler, ainsi que le donnait à croire le filet de lumière qui brillait entre le seuil et la porte.

M. Justus frappa discrètement. Et quand Blancador lui eut ouvert, en tirant barres et verrous, M. Justus posa son bougeoir de cuivre sur un coffre, et s'excusa du dérangement qu'il lui causait à pareille heure. Mais comme, depuis un mois, la même cérémonie se renouvelait quotidiennement vers

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 Août, 1er, 15 Septembre et 1er Octobre.

minuit, Horace ne s'étonna point de cette visite tardive, et il continua de ranger et d'annoter les papiers qui couvraient sa table. Sans lever les yeux, il dit :

— J'ai du nouveau. La lettre de Jacquin est retrouvée. On n'aura plus l'ennui de tourmenter cette Jacqueline, dont les pieds ne sont plus qu'une bouillie, tant on les a serrés dans les brodequins. La stupide créature...

— Je la ferai pendre dès demain, interrompit M. Justus, Mais comment avez-vous pu mettre la main sur ce papier?

— Oh! bien par hasard! Lacéré et froissé, il gisait dans la boue, près du petit pont... Enfin nous avons une bonne preuve écrite et signée... En outre, trois paysans ont reconnu que le cheval trouvé mort sur le glacis est bien des écuries de Séligny : il se nommait le *Fauveau*. Déclaration en a été dressée, approuvée dûment par les témoins...

— Oui, je sais cela ; et c'est la condamnation de Jacquin. J'apprends, par un billet de ma parente, madame de Formansin, que mon beau-fils et cet écuyer sont en route, pour venir ici. Ils ont quitté, depuis quatre jours, le château de Troix-Mares... Mais ce n'est pas là l'important. Je voulais, mon cher ami, vous soumettre le plan que me proposent de suivre ces messieurs. Leur avis est qu'il convient d'adresser une requête au roi, requête secrète, qui, passant par le canal de M. Duplessis-Mornay, ne manquera pas d'être bien accueillie. M. Momsenn, avec ce tact qui lui est habituel, m'a fait remarquer que lorsque notre grande Élisabeth d'Angleterre donna l'ordre de mettre à mort la reine Marie, elle ne se contenta pas du beau jugement que ses ministres rendirent contre la Jézabel d'Écosse. Mais, prudente et avisée, n'ignorant point que les intérêts politiques dominent, fort heureusement, tous les autres, elle consulta les princes protestants de France, sans en excepter nos naturels alliés d'Allemagne. Tous ces messieurs ayant voté dans le sens le plus avantageux pour la Religion, Marie Stuart fut exécutée, et la sage Élisabeth consolidée sur son trône. Pour être moins importante, mon affaire n'en intéresse pas moins le bon renom de la noblesse huguenote, et celui du roi qui en est le premier représentant et le naturel soutien. C'est pourquoi je suis décidé à envoyer toutes les pièces du procès à M. Du-

plessis-Mornay, qui les mettra sous les yeux de Sa Majesté et obtiendra d'Elle une décision favorable. Et cette décision nous évitera les difficultés qui se multiplieraient s'il nous fallait exposer notre cas au consistoire de Montauban, et attendre son arrêt... Qu'en pensez-vous, mon ami?

— Je ne puis, monsieur, que m'incliner devant une si haute sagesse, — répondit Blancador. — Mais permettez-moi de vous poser une simple question. Avez-vous songé, au moins, aux précautions à prendre pour ne pas perdre les biens de votre femme par l'effet de la confiscation?

— Non, fit Corpoy, et ma bonne foi se trouve là surprise et au dépourvu! Mais...

— J'y ai pourvu, moi, monsieur, et à autre chose encore. Ne pouvant réunir assez de témoignages probants contre votre épouse adultère, pour donner à l'accusation un corps et une force suffisante, j'y ai suppléé par divers moyens...

Blancador se leva, tira la tapisserie qui pendait devant la porte, s'assura que celle-ci était bien close. Il se mit alors à parler à voix basse :

— Il faut, monsieur, nous tenir dans les formes les plus strictes et les plus minutieuses de la justice. Mais cela ne nous engage à rien pour le fond. Et, quand vous adresserez le sac du procès de votre femme au roi, il faut que ce dossier soit complet, vous m'entendez de reste...

M. de Corpoy, émerveillé de la subtilité de Blancador, releva légèrement son bonnet de nuit, allongea la tête et écouta attentivement :

— J'ai, monsieur de Corpoy, conféré longuement avec le pasteur Robin, qui est homme de bon conseil. Lui aussi m'a entretenu de ce fameux procès de la reine Marie. Je le veux, en tout, prendre pour modèle. Comme on manquait de preuves matérielles, les secrétaires de M. Cecil surent en trouver, ils surent en faire sortir de leurs tiroirs, tant on peut mener d'utile besogne avec une plume et un grattoir, quand on est animé par l'esprit du bien. L'instruction sortit toute armée du cabinet de M. Cecil, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Et cette affaire est bien moins intéressante qu'une autre dont je vous parlerai plus tard.

Et Blancador montra à M. Justus, béant, quelques papiers

de première importance, où l'on remarquait une déposition écrite et signée par M. Agapit Leroux de Mirole, et M. Paul-Émile de Biroulan. Elle avait coûté cent écus d'or et donnait la preuve indéniable du crime de madame Hulline. Car M. Leroux l'avait vue, de ses yeux vue, se livrant à M. de Séligny, sous un orme, dans l'enclos des Enjous. M. de Biroulan était plus complet encore; les détails fournis par lui étaient d'une licencieuse exactitude, à tel point qu'on n'avait pu les reproduire qu'en latin. Ainsi, M. de Corpoy, rappelant à lui ses humanités, vida avec délices le calice de sa honte. Il but avec un égal plaisir la prose de Gaston de Séligny, dont M. de Flancador, par des calques patiemment combinés, avait tiré des combinaisons ingénieuses. Un pli de Hulline, produit de la même fabrique, contenait des menaces de mort contre monsieur son mari. On y parlait de poison. Et, par une coïncidence fâcheuse pour cette dame, on avait saisi un flacon plein d'une substance nocive, dans un de ses nécessaires de toilette.

Et, à considérer toutes ces feuilles noircies, rangées, numérotées, annotées, M. de Corpoy conçut une grande joie. Il en éprouva une plus vive encore quand Blancador lui exhiba deux projets d'actes de renonciation et un testament en bonne forme. Tous avaient été rédigés par le procureur Bardoiseau, de Monsac, qu'Horace, en souvenir de ses bons offices, avait consulté en cette occurrence, sans lui laisser connaître les noms des intéressés. Jacquemin s'était chargé de cette correspondance. Le matin même, il l'avait rapportée de Monsac-lès-Rabasteins, en échange de trois cents écus.

M. de Corpoy promit de rembourser, dès le lendemain, toutes ces sommes à son ami Blancador. Il l'interrogea encore :

— Quelle était cette autre affaire criminelle qui pouvait servir d'exemple ?

— C'est, répondit Horace, celle de ce prince de Nassau qui, pour épouser mademoiselle de Montpensier, abbesse de Jouarre, fit murer sa femme, une dame allemande dont il croyait avoir à se plaindre. M. Robin vous la racontera dans ses détails.

— Mais, demanda M. de Corpoy, malgré cette épouse ainsi emmurée, le personnage que vous citez put-il régulièrement contracter mariage ?

— Assurément, monsieur. Et c'est là le seul point vraiment attachant de l'histoire.

M. de Corpoy, pris d'attendrissement, attira Horace sur son cœur et l'embrassa par deux fois : « Jamais il n'oublierait un pareil service ! » Et, reprenant son bougeoir, il souhaita une bonne nuit à « son admirable ami » et s'en fut se coucher.

Ainsi M. de Blancador, négligeant pour un temps ce commerce de galanterie où s'était endormie sa grande âme, tenait-il dans sa main habile tous les fils de ce complot, et il les maniait, modestement, dans la coulisse. Il négligeait de paraître dans les circonstances solennelles où l'appelaient cependant ses fonctions de greffier. Il n'assista à aucun des interrogatoires que dut subir madame de Corpoy. En ces occasions, il se faisait remplacer par Jean Le Broc, qui était un jeune homme blond, de mine somnolente et renfrognée, et passant pour simple d'esprit. Son indifférence, pour tout ce qui n'était pas un livre, confinait à la stupidité. Mais il écrivait rapidement sous la dictée et avait une main superbe, comme on dit ; nul ne s'entendait mieux que lui à cadeler, à tracer des chirats d'une plume courante et déliée. Et il connaissait le grec, qu'il enseignait à M. Henri de Canteclaux. Pour le reste, il n'appartenait pas à la terre, mais bien plutôt à la lune, où devaient habiter ses pareils. Quand il vit sa sœur Jeannine comparaître comme témoin devant ce tribunal domestique où elle ne sut que pleurer à chaudes larmes, sans trouver un mot, il ne parut point la reconnaître pour sa sœur. De même, il ne s'inquiéta en rien de Jacqueline ; et tous les domestiques le prirent en aversion pour son mauvais cœur. Le seul M. Luc de Mauras le couvrait de sa protection et l'encourageait par des paroles amicales :

— Mon garçon, pauvreté n'est pas vice, et le royaume des cieux sera pour toi, quelque jour ! Car tu n'as pas la figure de qui fera de vieux os. Et c'est grand dommage, puisque tu es le meilleur de la famille. Ton frère Jacquin est un pendard, ta sœur Jeannine une gueuse, et ta cadette Jacqueline une misérable réprouvée. Mais ne t'afflige pas, mon garçon, tu seras bientôt débarrassé de cette engeance, fie-t'en à moi !

Ainsi, par ses propos bienveillants, M. Luc-Escande de Mauras consolait ce déshérité. M. Fabre se montrait plus réservé et plus sévère. Il avait pris maintenant un tel orgueil de ses hautes fonctions qu'on ne pouvait plus voir que sa barbe, tant haut il portait la tête. Geôlier de madame Hulline, dont sa femme Pulchérie Oudart était la seule dame de service, il remplissait aussi l'office de grand prévôt. Dans l'espoir prochain de faire tomber une noble tête, il s'essayait tous les matins à couper en deux, avec une épée bâtarde, des rouleaux de pâte qu'il commandait de pétrir à la dimension du col de « Madame ». Et il n'en manquait pas un.

En tant que grand prévôt, il fut chargé par M. de Corpoy, le premier jeudi d'avril, d'aller prendre la triste Jacqueline qui, dans la salle basse d'une tour, attendait, depuis un mois, qu'on l'achevât comme une bête blessée.

— Pour que l'insolent qui m'a offensé connaisse mieux la faute et son châtiment et ma vengeance, — dit M. Justus, — tu accrocheras cette coquine aux fourches de Saint-Aubin, où Séligny se prétend seigneur justicier.

M. Fabre devait, par surcroît, attacher sur la poitrine de la coupable une belle pancarte où Jean Le Broc avait écrit en grosses lettres ornées la devise : « Telle maîtresse, telle servante », qui suffisait pour donner à penser. Mais Jean ignorait, sans doute, que ce placard fût destiné à sa sœur.

Ayant ainsi disposé de la chambrière Jacqueline, M. de Corpoy rentra dans son appartement pour expédier le courrier qui porterait à M. Duplessis-Mornay le sac du procès de Hulline, et la requête de son mari outragé. Dans toute cette fâcheuse aventure, le sang-froid de M. Justus fut un sujet d'admiration pour sa maison tout entière. Plus d'une fois, M. Momsenn et M. Robin en firent un sujet de prêche. Jamais il n'invectiva sa femme. Il ne la força point, par des tortures matérielles, à avouer son crime, dont l'évidence, pourtant, criait. Il ne lui reprocha ni son obstination dans le mal ni ses projets homicides. Mais il s'affligea grandement d'apprendre qu'elle repoussait les secours de la religion, et encore plus de l'entendre répéter qu'elle parlerait, comme en confession, au seul M. Textor. C'était là aussi ce qu'avait crié Jacqueline, tant qu'elle avait eu la force de faire ouïr sa voix.

Aussi tous, M. Justus, les pasteurs, Blancador et les écuyers redoutaient-ils la venue de ce ministre, et elle apparaissait très prochaine, ainsi que ses lettres le disaient. Et Horace ordonna à Jacquemin de tenir sa valise prête pour le jour où M. Textor ferait son entrée à La Combe. Car il n'en augurait rien de bon.

Jacqueline Le Broc ne devait pas voir ce jeune pasteur que toutes les femmes chérissaient et vénéraient pour sa parole forte et vibrante où chantaient la tendresse et la chaleur de son cœur. Ce premier jeudi d'avril, M. Fabre de Mauras vint la chercher dans la sentine où elle brûlait de fièvre. Aidé du valet Vigouroux, qui se dandinait comme un ours, il l'enleva, pareille à un paquet, sans s'occuper des cheveux dénoués qui balayaient la dalle comme des écheveaux de soie fauve. Mais Vigouroux se promit bien de les couper pour les vendre à la ville. M. Fabre enleva facilement ce léger fardeau. Les pieds tendres et fluets de cette fillette, brisés par les brodequins et les coins de bois que M. Luc avait forcés à coups de maillet, ne pouvaient plus la porter.

— Allons, ma fille! Viens çà qu'on te branche! — lui dit avec aménité M. Fabre.

Mais la chambrière ne voyait plus guère, et elle n'entendait plus rien que le monotone bourdonnement qui, depuis des jours et des nuits, lui martelait les tempes. Dans la cour, où les hommes d'écurie rangés sur deux files la regardèrent passer, muets et moroses, elle fut hissée, en porte-manteau, sur la croupe du cheval que monta M. Fabre. Puis on la lia par la taille à la ceinture de l'écuyer. Ses bras, garrottés étroitement derrière son dos, tiraient sa poitrine amaigrie, de ses pieds déformés pendaient des bandes sanglantes. La fange tachait ses jambes menues. Ainsi cette jeune fille, délicate et douce, que madame Hulline de Corpoy aimait entre toutes pour sa sagesse, sa beauté et sa grâce innocente, fut-elle emmenée, couverte d'une mauvaise jupe et d'une chemise roussâtre et sordide, hors du château de M. Justus, secrétaire bénévole du consistoire de Montauban. Derrière M. Fabre chevauchait Vigouroux, guindé sur une bête de labour. Au chapelet de sa selle à piquer s'enroulait un paquet de chanvre neuf.

Mais M. Luc accourait, boitant; il appela son frère :

— Tiens! — lui dit-il, en lui présentant sa poire d'angoisse en acier damasquiné, — tu pourras la lui mettre s'il lui prend envie de parler.

Jacqueline Le Broc n'avait pas besoin de la poire allemande de M. Luc. Car ses dents serrées laissaient, tout juste, la voie à son souffle; et ses yeux, encore que largement ouverts, ne distinguaient plus rien. Dans la face émaciée de la fillette, naguère plus fleurie qu'un verger, ces deux points noirs seuls vivaient; et ils brillaient comme des braises, semblables aux prunelles de ces bêtes sauvages, qui, au fond de la fosse creusée par les chasseurs, se couchent dans un coin pour y mourir.

M. Fabre de Mauras, sans prendre garde aux cahots du chemin, poussa son cheval au grand trot, secouant la servante qu'il tenait attachée à son large dos vêtu de buffle. On eût dit quelque centaure portant son carquois. Et Vigouroux avait peine à le suivre, tant était courte l'haleine de sa monture rustique. Mais ce valet, dont l'âme basse et grossière se lisait sur sa mine impudente et sournoise, se réjouissait, parmi les heurts de la marche, à voir Jacqueline sauter comme un pantin, avec ses pieds broyés, que leurs bandes avaient quittés à l'allure de la bête, et d'où coulait, en gouttes lourdes, un sang noir et épais. Et, ce qui l'impatientait et gâtait son plaisir, c'était que cette fille demeurait insensible, et qu'elle ne paraissait pas souffrir.

Aussi, quand on fut arrivé au pied de la potence, il proposa à M. Fabre d'entreprendre un peu la belle pour la réveiller, et pour qu'elle se vît bien mourir. L'austère vertu de M. Fabre lui défendait de participer à un amusement aussi indécent que frivole. Mais, ne trouvant point que cette aggravation de peine, expressément recommandée par l'ancienne loi, dépassât le tribut que Jacqueline devait payer à l'humaine justice, il s'éloigna simplement, sans répondre, et s'en fut choisir et couper une baguette dans le taillis, cependant que le valet dépouillait de ses derniers vêtements l'enfant qui gisait sur le sol, comme si elle eût perdu le mouvement et le souffle, qui sont les attributs de la vie. Vigouroux réussit, pourtant, à ramener Jacqueline au sentiment des

choses : il lui écrasa un pied sous son soulier ferré, en même temps qu'il la tirait par ses cheveux défaits. Un cri déchirant s'éleva ; et, comme l'homme continuait d'appuyer sur le membre blessé, la plainte alla sans s'interrompre, tantôt aiguë, tantôt enrouée et sourde.

A ouïr ces hurlements, un petit garçon, qui poussait devant lui deux vaches, en contre-bas, eut la curiosité de voir ce qui se passait sous les bois de justice. Dans l'espoir d'assister aux grimaces d'un pendu, ce qui est toujours un beau spectacle, il grimpa parmi les ronces, et put admirer M. Vigouroux occupé à piétiner une demoiselle nue « qui piaillait comme une geline qu'on saigne ». Telle fut l'expression dont il usa pour dépeindre la scène à M. Grégoire de Mauroux, qui courait, de fortune, après ses chiens dans la broussaille. Le piqueur, ainsi averti qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, eut vite fait de sonner le rappel, et M. Gaston de Séligny, abandonnant le sanglier dont il avait la trace, pressa son cheval et accourut avec ses valets de chiens.

Le son des cors rappela à M. Fabre qu'il avait commis une lourde imprudence, en laissant Vigouroux perdre un temps précieux à des cérémonies inutiles, et cela sans la poire d'angoisse qui aurait tout mis au point. Il remonta sur son roussin, piqua sur le gibet et ordonna à son acolyte, que l'écho des cornets avait troublé au moment même où il allait mener sa personnelle entreprise à ses dernières fins, de pendre vivement la fille, et de s'en retourner sans muser. Vigouroux, encore sous l'empire de ses sens, ne sut trouver l'échelle. Il monta sur sa selle, pour accrocher la corde, et ne réussit qu'à tomber, sur un faux mouvement de son sommier. M. Fabre, plus haut de taille, parvint à fixer le chanvre. Mais, à l'instant même où il recevait des mains de Vigouroux le corps meurtri de la patiente, évanouie de nouveau, et commençait de lui serrer au cou la cravate de justice, il se sentit pousser à terre. Il chut lourdement, lâchant l'enfant, tandis que le roussin s'égayait. Vigouroux s'élança pour relever M. Fabre. Il n'en eut pas le loisir. Saisi à la nuque, il demeura immobile : un canon d'arquebuse s'était logé dans son oreille. Les yeux et la bouche grands ouverts, il se dit

avec tristesse que ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher.

Fabre de Mauras avait sauté sur ses pieds assez vite pour se dérober à un pareil sort. Il eut même le temps de mettre l'épée en main et de reconnaître son agresseur. A voir Séligny, sa colère éclata l'emportant bien au delà des bornes de la plus simple prudence :

— Ah ! fils de louve, cria-t-il, c'est encore toi ! Et tu crois m'empêcher d'exécuter les ordres et la juste sentence de mon maître ! Demain, entends-tu, sale enfant de moine, c'est ta traînée qui sera...

Il n'acheva pas. La lame de Séligny lui avait déjà fendu le visage, avant que le coup de feu, tiré par Labarthe, labourât son crâne, emportant son oreille droite. Aveuglé par son sang, Fabre fonça, la pointe haute, sur Séligny, qui ne put éviter le coup et vida les arçons, la cuisse déchirée. Mais Labarthe qui s'était fait passer une autre arquebuse, mit cette fois l'écuyer de M. de Corpoy le nez par terre, en lui brûlant la cervelle qui jaillit sur Vigouroux. Et, sans qu'il eût remué, l'acolyte de M. Fabre eut la tête cassée de même. Grégoire de Mauroux s'en excusa vaguement : son arme était partie sous une secousse qui avait abattu le chenapan... M. de Séligny en fut très ennuyé, car il voulait interroger cet homme sur ce qui s'était passé au château de La Combe. Cependant, un des piqueurs ayant reconnu Jacqueline, et Labarthe ayant pris l'écriteau dans la ceinture de Vigouroux, Gaston comprit à ces signes que son amie madame Hulline se trouvait en grand danger, et qu'à cette heure, elle était peut-être morte. La veille encore, il avait reçu une lettre d'Henri de Canteclaux où abondaient les sombres nouvelles. Désespéré, il se laissait panser sans rien dire. Quand on l'eut remis à cheval, où il put se tenir, la cuisse ficelée sur l'arçon, il ordonna que l'on roulât Jacqueline dans un manteau, qu'on la transportât à la Manse, et qu'on pendît au gibet les deux domestiques de M. de Corpoy, « en attendant qu'on l'y accrochât lui-même ». Il commanda à ses gens de veiller à ce qu'on n'enlevât pas les corps. Et, tristement, il rentra dans son logis, au petit pas, en réfléchissant sur la méchanceté des hommes. De temps à autre, il demandait à Labarthe si la

chambrière n'était pas tout à fait morte. Grégoire de Mauroux, qui la portait dans ses bras avec toute la douceur que comportait sa rudesse, répondait qu'elle ne respirait presque plus.

Sur le pont-levis de la Manse, la tête de l'enfant tomba tout à coup de côté ; ses cheveux, s'échappant du manteau, se déroulèrent comme s'ils eussent été vivants. Et, malgré les soins qu'on lui prodigua, Jacqueline, allongée sur la table de la cuisine où l'on s'était empressé de la déposer, expira en appelant une dernière fois M. Textor.

Ainsi M. de Séligny dut renoncer encore à ce moyen de se renseigner sur le drame domestique qui se jouait à La Combe.

« Si je croyais en la Providence, — se dit-il une fois couché dans son lit, avec sa cuisse prise entre deux planches, — je pourrais reconnaître que je suis puni par où j'ai péché. Et, par ma faute, voici qu'a péri cette innocente, morte sans m'avoir rien appris. J'ai introduit dans la maison de mon ennemi une bête méchante et puante, et elle s'est retournée contre moi. Par surcroît, je suis vilainement blessé et condamné sans doute à demeurer cloué ici, immobile, pendant de longs jours, sans pouvoir secourir celle pour qui je voudrais donner ma vie. »

Et Gaston se jura de tuer, dès qu'il en serait capable, tout d'abord Horace de Blancador, et aussi M. de Corpoy, s'il avait maltraité sa femme. Il écrivit à Henri de Canteclaux de lui envoyer aussitôt Jacquin, à la Manse, où il se concerterait avec lui. Mais la fièvre le prit aussitôt qu'il eut terminé et expédié sa lettre, et elle ne l'abandonna pas de longtemps.

M. Justus se consola de la malheureuse fin de ses serviteurs avec une coupable facilité. Car, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle, il avait réussi à faire signer par madame de Corpoy un abandon complet de biens, et aussi un testament en sa faveur. « Moyennant quoi, — déclara-t-il à la dame avec une douceur et une politesse qu'on ne saurait assez louer, vu la gravité du cas, — il s'engageait à respecter sa vie et à la laisser en repos. »

Mais quand Hulline de Talmant eut écrit son nom sur tous ces parchemins dont elle saisit mal le sens, et qui étaient en triple expédition, sa prison n'en devint pas moins étroite.

La veuve de M. Fabre se vengea sur la recluse, en mauvais offices journaliers, de la mort de son mari. Et Hulline ne put porter ses réclamations à personne : mademoiselle Pulchérie Oudart était le seul être humain avec qui elle dût s'entretenir désormais.

Fière de ses grossesses successives où avait toujours présidé la grâce du Seigneur, Pulchérie Oudart, conjointe irréprochable de feu Fabre de Mauras, haïssait naturellement cette jeune femme stérile sur laquelle planait sans doute la malédiction dont souffrit Sarah. Elle détestait Hulline pour ses vingt ans, pour son élégance et sa beauté. Aussi dame Pulchérie ne se faisait-elle pas faute de lui rappeler, à toutes heures, ses devoirs et la foi qu'elle avait trahis ; elle la menaçait du courroux de Celui qui ne s'apaise ni par la mortification ni par la pénitence. Quand elle entrait dans la triste chambre nue où la châtelaine de La Combe était maintenant confinée, on eût dit que cette créature, image même de la vertu domestique, se faisait précéder par son ventre, où s'agitaient les tumultueux présages de sa prochaine délivrance. Elle portait haut toute la grande et paisible impudeur de la maternité, que prouvaient encore les flasques saillies de sa poitrine tombante, mal cachées par le corps à busc qui montait devant ces trésors de fécondité, ainsi qu'une muraille abrupte. Pulchérie Oudart se glorifiait de la plénitude de ses flancs, dont un énorme garde-infant de crin, enceinte protectrice, tendant sa jupe trop courte par devant, exagérait l'arrogance. La porte suffisait bien juste à laisser passer ce chaste étalage, proéminent comme le corbillon d'un marchand de fromages. Et, lorsque cette matrone, neuf fois mère, prodiguait à Hulline les soins domestiques que son austérité avait réduits à l'indispensable, lorsqu'elle lui présentait, dans un petit plateau posé sur son ventre plus menaçant qu'un rocher près de se détacher d'une montagne, les pauvres repas dont elle avait soin de distraire la moitié du nécessaire, afin de combattre et terrasser la sensualité, Pulchérie soupirait sur sa malheureuse condition de veuve. Sa figure de chèvre en gésine se mouillait de larmes ; et elle accablait madame de Corpoy de ses exhortations morales, de sa science du Livre, et de son mépris pour ce qui n'était pas lévite. Au reste, tout en fatiguant

Hulline de son flux de paroles, sourd et monotone comme un fleuve boueux, elle ne lui fournissait aucun renseignement sur ce qui passait hors de sa cellule, et ne répondait à aucune de ses questions.

Puis cette femme, forte au sens de l'Écriture, se répandait en lamentations, toutes les fois que M. de Corpoy lui demandait « si elle n'avait rien tiré de Madame ».

— Ah ! monsieur ! C'est une fille de Chanaan, et son impénitence m'est un continuel sujet de trouble ! Elle se refuse obstinément à recevoir ces messieurs et ne cesse de me rabattre les oreilles avec son M. Textor ! Comme si ce jeune homme pouvait effacer ses crimes !...

« Dieu veuille, se disait M. Justus, que Textor n'arrive pas ici avant la réponse de M. Duplessis-Mornay, et que celle-ci soit en tous points favorable ! »

Le sac du procès était parti depuis quinze jours, et M. de Corpoy vivait dans l'anxiété. Sans s'absenter de son château, tant il redoutait quelque entreprise de Séligny, il aurait voulu tomber chez madame de Troix-Mares pour s'assurer de son beau-fils et de l'écuyer Jacquin. Malgré ses ordres formels, ils ne revenaient pas. Tous les jours c'étaient des défaites nouvelles : tantôt M. Henri était malade, tantôt madame de Formansin l'avait emmené à Bellepeyre. M. Justus avait envoyé des messagers ; tous avaient raconté, au retour, des histoires à dormir debout, d'où il résultait qu'on les avait évidemment saoulés sans relâche, et qu'on ne leur avait rien dit. M. de Blancador, seul, aurait pu éclaircir ce mystère, mais il ne se souciait pas de voyager, car il arguait, avec raison, du danger qu'il y avait à courir le pays : c'était s'exposer de gaieté de cœur au ressentiment de Séligny.

— On m'a dénoncé à lui, monsieur, j'en jurerais mon âme ! Et il n'attend que son heure pour m'arranger comme ce pauvre M. Fabre de Mauras et le plaisant Vigouroux. Vous savez, mieux que moi, qu'on ne pourrait sortir d'ici sans tomber sur ses domestiques et ses familiers, tous armés, en dépit des édits, de pistolets et d'arquebuses. Jamais moins qu'aujourd'hui, il ne fit bon passer sur leur route, et il n'y en a pas d'autre !... Au reste, si votre intérêt le commande, je suis prêt à partir !

— Non, mon ami ! Que deviendrais-je sans vous ? Restez ici, ne me privez pas de mon soutien le plus précieux.

— Croyez-moi, alors, monsieur de Corpoy ! Attendons avec patience et sagesse le message de M. Duplessis-Mornay. Il ne saurait tarder. Quand nous l'aurons reçu, forts de la décision royale, nous agirons à ciel ouvert contre Séligny avec les gens de guerre que nous fournira la ville de Montauban. Et j'irai chercher ensuite, de ma personne, madame de Troix-Mares, et la ramènerai ici, où vous disposerez d'elle, à votre idée, car, étant dès lors l'homme du Roi, vous pourrez vous permettre beaucoup de choses. Mais il ne faut pas négliger notre Marguerite. Peut-être fûtes-vous un peu trop réservé avec elle ? Vous devriez l'entretenir d'aimables propos et ne lui ménager ni les menus cadeaux ni les lettres. C'est là ce qui est propre à conserver les femmes dans leurs pensers bienveillants ; il faut sans cesse les tenir en éveil, tant elles sont vicieuses et fantasques !

M. Justus, se modelant sur les conseils de M. de Blancador, trompa donc ses ennuis, en courtisant madame Marguerite de Troix-Mares par voie de courrier. Il lui manda combien était grand son chagrin à se sentir si indigne, et si loin d'égaler cet unique Bourassou, dont il pleurait la mort, chaque jour, et si impropre à le remplacer. Sans doute, lui, Justus, serait-il bientôt veuf ! Mais vers quel espoir se porter ? Et madame Marguerite, « cette admirable veuve », daignerait-elle reconnaître ses soins, et « s'unir à lui dans le Seigneur » ? Cette dernière phrase, vivement critiquée par Horace, fut effacée par son auteur, qui s'essaya à tourner quelques madrigaux et les expédia à Marguerite avec un portrait de lui, en cire peinte. Mais Horace, visant à l'utile, s'empressait d'apprendre à son amie que la phtisie de madame Hulline gagnait de jour en jour, et que les obsèques ne tarderaient pas à se célébrer.

Marguerite, en retour, gratifiait Horace des expressions de la plus défiante jalousie. Et elle se plaignait du mauvais caractère de M. Henri de Canteclaux. Cet enfant dissimulé, hautain et sauvage l'avait quittée, sans son congé, pour demeurer au château de Bellepeyre dans les cottes de la mijaurée Diane de Formansin.

« Je la déteste! Elle est jolie et je sais que tu l'as aimée!... Tu as essayé de la prendre de force!... Dans un couloir!... Brigand!... Pendard!... Avoue-le!... Jure-moi que tu ne la verras plus!... Elle m'a tout dit!... Et aussi, que tu apprenais à la chambrière Jeannine ces belles manières qui vous plaisent, à vous autres.

Et bien d'autres sottises, plates, passionnées ou licencieuses, suivaient. Mais on voyait, quand revenait le nom de Diane, des traces de larmes qui, imparfaitement séchées, montraient que, chez Marguerite, les sources de l'amoureuse colère étaient loin de se tarir. Jamais madame de Troix-Mares ne l'avait autant chéri. Des présents de bijoux et d'armes accompagnaient tous ses envois.

La réponse de M. Duplessis-Mornay arriva enfin à La Combe, vers le milieu du mois de mai. Elle se composait d'une belle lettre et d'un message verbal, dont était chargé M. de Louèche d'Adelbode, secrétaire du prince de Dombes, et envoyé du Roi. Allemand luthérien, né en Suisse, élevé en Angleterre, M. Eberhardt de Louèche d'Adelbode se tenait auprès du prince de Dombes en tant qu'affidé de la reine Élisabeth. Venu avec les contingents anglais qu'il présenta au Roi, il sut plaire à Henri de Bourbon par son esprit observateur, artificieux et pratique. Sachant mentir avec ténacité et méthode, versé dans les choses de la guerre comme dans celles de la théologie, il réussissait parfois à mettre d'accord les luthériens et les calvinistes. Aussi M. Duplessis-Mornay, qui considérait en lui le bâtard discret d'un prince bavarois et d'une abbesse suisse, l'employait-il volontiers pour les délicates missions. Le grand ministre réformé n'avait pas eu de peine à voir ce que le procès de madame de Corpoy offrait de faux et d'incomplet. Mais, ne s'attachant qu'à l'utile, il pria le Roi d'étendre sa protection sur M. de Corpoy, un de ses meilleurs sujets de cette ville de Montauban qui souffrait tout pour la Religion et la cause royale. Il ouvrit l'avis qu'on devait permettre à Corpoy de traiter sa femme comme le Nassau avait fait de la sienne, et aussi de se remarier. Mais, tout en ménageant les intérêts supérieurs de la politique, M. Duplessis n'entendait pas négliger ceux du Roi, dont il mit la décision à un prix lourd. Il décida les condi-

tions du marché : l'abandon presque total des biens de Hulline au Roi et l'obligation, pour M. de Corpoy, de fournir une compagnie de gens de pied, à la première réquisition, étaient les principales. Et c'est de cela que M. Justus, embarrassé et âpre, s'entretenait avec M. de Louèche, qui le traitait avec une dureté hautaine. Au reste, pendant tout le temps que dura l'entretien, les prunelles des deux interlocuteurs ne se rencontrèrent point. Et on eût dit que seuls MM. Momsenn et Robin étaient chargés de représenter la franchise, dans cet intime synode. L'officier anglais, dont la mine tout à la fois longue et carrée semblait celle d'un loup, tant il avait le poil hérissé et les dents découvertes et jaunes, ne regarda jamais homme ni bête en face. Et M. Justus, fidèle à sa coutume, ne détachait pas ses yeux de la direction de ses souliers.

Quand les quatre délibérants furent d'accord, et quand M. Justus, acculé dans ses derniers retranchements, eut accepté la donation au Roi du meilleur des biens que perdait sa femme, il fut arrêté que cette dame s'entendrait lire, devant toute la maison assemblée, la sentence royale qui la condamnait à un bannissement perpétuel, susceptible d'être commué en détention. Tous les domestiques et les familiers de M. de Corpoy furent mandés et réunis, le dernier dimanche de mai.

M. de Louèche d'Adelbode, comme envoyé du Roi, fut assis à la première place, devant une table couverte d'un tapis brodé aux seules armes des Corpoy. M. de Corpoy et ses chapelains le flanquèrent, installés dans de grands fauteuils. Mais seul celui de Louèche était garni d'un dais et d'un dossier blasonné. Et, à l'autre bout de la chambre, tout le monde était debout, rangé d'après sa condition, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Pris subitement par une grosse fièvre maligne, M. de Blancador ne parut pas. Il se fit excuser. Un rire silencieux passa sur la mine de M. de Louèche. La veuve de Fabre de Mauras, abritée des pieds à la tête par un épais voile noir, put assister, en ramenant modestement ses bras sur sa taille plate de vertueuse matrone, heureusement délivrée, à l'humiliation suprême de l'impure pécheresse dont elle avait la garde. Madame de Corpoy, vêtue de pauvres habits de deuil, les cheveux rasés sous

un méchant bonnet, fut amenée par M. Luc, qui l'obligea à s'agenouiller sur les dalles. Et M. de Louèche commença de lire, dans le silence de ce petit peuple sur qui planait la religion et la terreur, le jugement qui condamnait Hulline de Talmant, épouse indigne du chevalier Justus de Corpoy, à la peine de mort.

Hulline atterrée, palpitant comme ces animaux de la nuit que l'on expose brusquement à la lumière du jour, crut s'agiter dans un mauvais rêve. Machinalement, elle se frotta les yeux, essaya de se lever. Le poing de M. Luc, ganté de daim, la cloua durement sur le sol. Les servantes joignirent les mains en tremblant. Certaines pleuraient.

M. de Louèche, indifférent à ces détails, lisait toujours, de sa voix lente et monotone, l'arrêt dont le style confus ou haché, suivant les endroits, dissimulait mal la tendancee oblique. Mais, sous le regard des pasteurs dont la face respirait une sérénité forte et calme, nul n'osait même penser. M. de Louèche annonça que, dans sa haute bonté, Sa Majesté commuait la peine de mort en un bannissement perpétuel. Chacun respira.

Mais la mort civile était prononcée. Hulline de Talmant devenait une créature sans nom, qui n'avait plus d'état et ne comptait plus sur la terre. Ses biens, de ce chef, étaient confisqués. Si personne ne voulait se charger d'elle pour la mener hors du royaume, elle serait mise dans une prison perpétuelle. Telle était la volonté du Roi qui assurait l'époux outragé de son estime et de son affection.

M. de Corpoy laissa couler une larme. Beaucoup le plaignaient, et admiraient la justice infaillible et la clémence royales. Puis M. de Louèche demanda à la coupable si elle n'avait rien à dire, et il la somma de reconnaître et de détester son crime.

Alors, au grand scandale de tous, Hulline se releva assez vite pour déjouer la surveillance de M. Luc ; elle se dressa debout et parla, sans que l'écuyer désespéré pût la rattraper à temps pour la courber sur le carreau. M. de Louèche fit alors signe à ce serviteur zélé de se tenir en repos. Hulline de Talmant s'avança jusqu'à la table, s'y appuya et dit, d'une voix forte :

— Seigneur, vous m'avez abandonnée et vous m'avez livrée à mes ennemis, malgré que j'aie crié à tous mon innocence. Et tous ceux qui sont ici savent, à l'exception de celui-ci, — et elle désigna Louèche, raide et immobile comme une statue, et qui considérait le tapis, comme au jour où il témoigna utilement contre la reine Marie d'Écosse, — que je n'ai pas fauté! A peine ai-je péché par imprudence, et mon époux ne l'ignore point!... Que la condamnation injuste dont je suis frappée retombe sur sa tête!...

Maintenant sa voix s'enflait :

— Que le sang de la tendre et misérable victime qu'il a torturée à mort retombe sur sa tête! J'ai entendu les cris de l'enfant! Seigneur, vous nous avez abandonnées!...

A ce moment, un concert de sanglots s'éleva. C'étaient les femmes de Hulline qui pleuraient. Toutes, sauf Pulchérie Oudart, madame Luc, madame de Bournaville et les épouses des pasteurs, s'étaient mises à genoux. Pressée par ses sanglots, Jeannine Le Broc s'abîma sur le sol, et elle criait :

— Seigneur, prends pitié de nous! Que le sang de Jacqueline soit sur moi!...

Elle ne put parler davantage, tant l'émotion l'étranglait. Et elle demeura prosternée, pâmée dans son désespoir comme la Marie qui baisa les pieds meurtris et saignants du Christ lorsqu'on le tira du tombeau.

Le rouge monta au visage de M. Justus, et M. de Louèche se mordit les lèvres, en haussant bien légèrement les épaules. M. Robin se rongeait les ongles; M. Luc attendait un ordre pour agir. Mais M. Momsenn, pour faire cesser ce tumulte, se leva et cria très haut :

— En vérité, cette créature est morte au monde! Et le prophète a dit : « *Le sépulcre ne te célébrera point.* » Ses clameurs perfides s'abattent sans force, comme la flèche épointée; qui songerait à les relever?... Qu'elle soit retranchée du monde, et qu'elle se répète, avec Isaïe : « *Je ne verrai plus aucun homme parmi les habitants de la terre!* »

Sur un signe de M. de Corpoy, M. Luc, aidé par le valet Dupuy, saisit Hulline. Sans résister, sans ajouter un mot, la jeune femme se laissa emmener. Cette orpheline sortit, la

porte se referma sur elle comme celle du tombeau. Nul, dans le château de La Combe, ne devait plus la revoir.

Mais, au moment même où M. de Corpoy et ses assesseurs se préparaient à quitter la salle, un laquais entra d'un pas discret et pressé. Et il ne parla pas si bas qu'on ne l'entendît annoncer :

— Monsieur, c'est monsieur le pasteur Jean Textor qui vient. Dans quelques instants il sera ici, son courrier a passé le pont.

M. Justus, cette fois, blêmit. Le visage de M. de Louèche se fit plus dur et gourmé, et l'envoyé du Roi jeta un ordre bref :

— Que l'on prépare mes chevaux ! Il faut que je parte sans retard !

Les deux pasteurs se regardèrent, en essuyant la sueur qui perlait de leur front. La salle se vida lentement. On emporta Jeannine en proie à un délire violent et qui s'agitait sans pouvoir parler. Et madame Fabre de Mauras en conclut que plusieurs démons la possédaient.

— Il serait expédient, — opina madame de Bournaville qui cherchait, par son zèle, à se faire pardonner ses défaillances d'une heure, — de la jeter dans un cul de basse-fosse, comme on va faire, je l'espère, pour la traînée qu'on a si joliment jugée !

Mais, presque tous, serviteurs et servantes, plaignaient la belle Jeannine, autant pour elle-même que pour sa sœur, dont le châtiment terrible et la disparition, plus effrayante encore, étaient un sujet d'inquiétude. Et on remarqua, avec horreur, qu'insensible à toutes ces choses, le secrétaire Jean Le Broc s'amusait, accoudé sur un banc, à attraper des mouches qu'il enfermait, au fur et à mesure, dans un sac en papier.

XII

M. de Blancador avait appris, en même temps que M. de Corpoy, l'arrivée de M. Textor. Comme rien ne lui était moins plaisant que de se rencontrer avec ce pasteur, il cessa

tout aussitôt de souffrir de la fièvre et donna des ordres à Jacquemin pour son prochain départ. Il fallait, d'abord, enfermer l'argent dans une bonne valise qui serait bouclée au troussequin de sa selle. En moins d'une demi-heure, le diligent Horace fut habillé, botté, et prêt à monter sur son cheval. Il s'excusa auprès de M. Justus, lui déclara qu'il resterait seulement huit jours à Bellepeyre, où madame Marguerite l'appelait. Et M. de Louèche d'Adelbode n'avait pas franchi le pont-levis que M. de Blancador le rejoignait, en le priant de lui permettre de faire route à ses côtés. L'envoyé royal y consentit volontiers, car il avait besoin de renseignements plus complets sur M. de Corpoy. Et Horace se réjouit grandement : car, du coup, il gagnait de marcher sous une belle escorte, qui le gardait autant de sa peur naturelle des voleurs que de la crainte qu'il avait d'une vengeance possible de Séligny.

Le pasteur Jean Textor entra au château de La Combe alors que les deux hommes en sortaient. Ses habits de cavalier augmentaient la beauté de sa mine, où la douceur se tempérait de fierté. Haut de taille, châtain de poil, il portait haut sa face pâle éclairée par de larges yeux bruns. C'était la joie, l'adoration des femmes, dont le cœur fondait, sous sa parole chaude et troublante, ainsi qu'une cire exposée aux flammes d'un brasier. Aussi, toutes celles de La Combe se pressaient-elles sous le vestibule, alors que M. de Corpoy, aux mains de M. Andoche, son valet de chambre, qui n'en finissait pas de l'habiller, était encore dans sa chambre. M. Textor apparut, avec ses longues bottes grises, son chapeau rond et son épée, qu'il remit aussitôt à un laquais. Et, agenouillées sur son passage, toutes les filles de service criaient, doucement, la poitrine enflée par un espoir délicieux, comme si la venue de leur ministre allait tout remettre en sa place et ramener la bénédiction du Seigneur sur la maison :

— Bénissez-nous, monsieur Textor! bénissez-nous !

Et quelques-unes lui tendaient, à bouts de bras, leurs petits enfants qui pleuraient ou riaient, suivant leur caractère.

— Bonjour, mes filles! bonjour! Et laissez mes habits, car ils sont gris de poussière.

Ainsi, radieux, plein de cette fierté intérieure qui gagne

certains à se savoir aimés de la foule, M. Textor s'avançait parmi ces femmes, dont les plus audacieuses cherchaient à toucher ses vêtements.

Mais une d'elles, plus pâle et échevelée que la Madeleine, se précipita à ses pieds, qu'elle étreignit, mouillant de ses larmes le cuir ombré par la poudre du chemin. Sans se soucier des éperons, elle essayait de retenir le pasteur, et ses sanglots désespérés la secouaient comme si sa gorge dût en éclater. Et le pasteur se disait que cette douleur paraissait plus qu'humaine, tandis que Jeannine criait :

— Sauvez-nous, monsieur Textor! Pitié sur nous, monsieur Textor!... Monsieur Textor, j'ai causé la mort de l'innocente!... Et ma sœur Jacqueline est morte!... Et Madame... Monsieur Textor, venez secourir Madame!

On s'empressait pour dégager M. Textor des mains de Jeannine. Mais, touché par cette affliction dont la simplicité même garantissait la franchise, le pasteur écarta les valets, entre lesquels M. Dupuy se montrait le plus indigné. Et, relevant lui-même la jeune fille, il la calmait avec cette patience maternelle et cette force mâle qui s'alliaient dans ce ministre en une mesure égale, et il la sommait de parler.

Mais une telle expression de terreur apparut dans les traits de Jeannine, et se refléta sur le visage de toutes les femmes, que M. Textor les considéra, surpris. Il vit, d'un côté, tout ce peuple humble et tendre dont les larmes mouillaient les yeux; de l'autre, les épouses des pasteurs et des écuyers, qui baissaient les paupières avec une ténacité singulière. Il remarqua que ces demoiselles se tenaient, au contraire des autres, debout et raides. Et, comme il connaissait leurs âmes, il comprit que quelque chose de terrible s'était passé. Il frémit à l'idée que peut-être il arrivait trop tard. Il se reprocha d'avoir écouté légèrement les propos de M. Henri de Canteclaux, quand celui-ci qui était allé, la veille, l'attendre sur la route, lui avait raconté les machinations de Corpoy.

— Calmez-vous, mon enfant, — dit-il doucement à Jeannine. — Vous m'entretiendrez ce soir, et Dieu vous visitera, pour consoler votre chagrin.

Il s'arrêta, car sa finesse lui ayant, instinctivement, commandé de regarder l'épouse de M. Fabre, cachée sous ses

voiles de veuve, il surprit la joie triomphante et haineuse dont ce visage était éclairé, à transparaître parmi le crêpe noir.

M. Textor se ravisa :

— Au reste, il n'est pas d'heure pour le médecin quand il faut panser un blessé ! Venez avec moi, ma fille, et je vous parlerai !

Et il emmena la chambrière dans une petite salle, tandis que les épouses des pasteurs, madame Luc et madame Fabre de Mauras se mordaient les lèvres sous leurs mouchoirs.

— Il n'y en a vraiment que pour les drôlesses ! murmura cette dernière. Et on ne m'a même pas touché un mot de mon pauvre mari, lâchement assassiné...

Quand M. Textor sortit, au bout d'un grand quart d'heure, précédé par Jeannine Le Broc, celle-ci paraissait avoir repris courage; et le ministre était pâle, comme aux mauvais jours où il se dressait pour intimider les méchants. M. de Corpoy s'avançait alors, soigneusement vêtu de camelot noir, une chaîne d'or cerclait son cou. Et, derrière lui, ses chapelains gardaient un air recueilli et aisé. Il souhaita la bienvenue au pasteur, s'excusa de le recevoir avec tant de retard. Mais, levant sur lui ses prunelles sombres et profondes, qui ne rencontrèrent, du reste, aucun regard, Jean Textor dit :

— Monsieur, où est madame votre femme ?

M. de Corpoy, attentif à surveiller les cordons de ses souliers, balbutia quelques propos vagues. Mais le pasteur, sans prendre garde à toute cette foule assemblée, agitée de mouvements divers, dit encore :

— Homme, qu'as-tu fait de ta femme ?

— Monsieur Textor, — répondit alors M. Momsenn d'un ton apaisé et sous quoi perçait le reproche, — ménagez cet homme de bien, car il est aujourd'hui dans le deuil et dans la peine.

— L'affligée n'est pas ici ! — répliqua Textor. — Et c'est elle qui mérite d'être ménagée ! Que l'on me conduise près de madame Hulline.

— Mais..., essaya Corpoy.

Jean Textor marcha alors sur lui, à le toucher, et il lui envoya au visage, — ce que personne autre que M. Justus n'entendit :

— Misérable, l'auriez-vous déjà fait disparaître?

La face de M. Justus, ainsi interpellé, passa par des colorations variées. Elle emprunta, pour un instant, la teinte d'un fromage blanc; puis elle se fit jaune, rouge, écarlate, cramoisie. L'apoplexie guettait le patriarche, c'était sûr, car il porta ses mains à son cou comme s'il allait étouffer, sans que pour cela ses yeux cessassent d'être fixés sur ses chaussures.

Sans se laisser attendrir par cette émotion concentrée, M. Textor dit encore, très bas :

— On m'avait appris beaucoup sur vous, et je refusais d'y ajouter foi. Aujourd'hui, je crois que l'on ne m'a pas trompé!... Je veux, entendez-vous! je veux, Justus de Corpoy, voir votre malheureuse femme... Et ce n'est pas demain, ni ce soir, c'est maintenant, à cette heure!... Car, peut-être, si je tardais...

Il ne finit pas sa phrase. M. de Corpoy répondit, d'une voix blanche et hésitante :

— C'est bien, monsieur. On va lui annoncer votre visite...

Et, appelant M. Luc, il lui enjoignit « d'aller prévenir... »

Mais la main du ministre s'était abattue sur l'épaule du boiteux, qui grogna, et M. Textor dit encore plus bas :

— Non pas! monsieur. Je veux tout voir... Tout, entendez-vous! Cet homme me conduira; qu'il marche.

— Oui, monsieur, — soupira M. Justus. — Luc, conduisez monsieur le pasteur chez Madame.

Tout en montant, sur les talons de l'écuyer qui soufflait d'inquiétude et de colère, l'escalier en vis de Saint-Gilles, M. Textor songeait :

« Henri de Canteclaux ne m'a pas tout appris... Peut-être aussi ne savait-il pas... Le témoignage de la chambrière est formel... Et je viens trop tard! »

Quand il entra dans la chambre nue, malpropre, où la femme, étendue sur le lit sans rideaux, le visage caché contre le mur, pleurait encore, comme le montraient ses épaules secouées par des hoquets, quand il vit cette tendre et douce Hulline qu'il avait connue, choyée et honorée, chez les Escudier de Montauban, où il fréquentait plus que de raison à cause d'elle, M. Textor se retint pour ne pas crier d'indigna-

tion et de douleur. Mais il se tint immobile et silencieux, les bras croisés, et examina longuement celle qu'il avait aimée, quand elle était fille libre, au point de la désirer pour compagne. Et il se rappela qu'il avait refoulé ce désir, enterré dans le secret, car il avait résolu de demeurer seul, pour le service de Dieu, et aussi, il se l'avouait, poussé par l'humaine ambition, vers le pouvoir et les grandeurs.

Enfin il se décida à parler. Mais, voulant s'assurer que personne n'était là pour espionner, il rouvrit brusquement la porte. Un bruit mat, assourdi, l'avertit que M. Luc écoutait derrière le battant. Et l'écuyer prit le temps de s'enfuir, tout en frottant la bosse qui, par suite du choc, lui poussait subitement au front.

— Madame, dit le pasteur, madame Hulline, écoutez-moi !

Hulline, à entendre cette voix qu'elle ne reconnut pas tout d'abord, tourna sa tête effrayée. Et M. Textor vit, avec douleur, qu'on avait coupé ses beaux cheveux blonds, et qu'elle était vêtue à la façon d'une pauvre créature repentie.

— Au nom du ciel, madame, répondez-moi ! Et qu'est-il donc arrivé ?

Madame de Corpoy se leva, avec une honte décente, car sa robe découvrait ses pieds chaussés de bas troués et de mauvaises pantoufles. Et la pudeur de cette jeune femme était naturelle et exquise. Mais, comme elle voulait s'agenouiller, Jean Textor la retint :

— Martyre ! lui dit-il, martyre ! Ce serait à moi de m'agenouiller devant vous ! Parlez-moi, ma sœur, et dites-moi pourquoi l'on vous a mise ici.

Elle raconta son malheur sans artifices d'éloquence. Elle avait été légère, imprudente et vaine : on l'avait lourdement punie. Hulline dépeignit la majesté du tribunal domestique : elle exposa la scène où avait figuré l'envoyé du Roi ; elle avait tenté de se disculper, mais personne n'avait voulu l'entendre ; elle redit les anathèmes de M. Momsenn et de M. Robin.

Et quand elle eut fini, Jean Textor, refoulant ses larmes, lui dit simplement :

— Ma sœur, vous êtes innocente, et les hommes injustes vous ont accablée !

La confession de Hulline avait été si longue que maintenant la lune montrait ses cornes sur le ciel couleur de turquoise, où couraient de longues nuées semblables à des traînées de plumes blanches.

Et la voix plaintive de Hulline s'élevait :

— Monsieur Textor, puisque je n'étais pas coupable, pourquoi m'a-t-on infligé une telle punition?... Ah! dites-moi encore que vous ne me condamnez pas!

Maîtrisant mal le trouble qui le gagnait, M. Textor détourna le visage et regarda vers l'étroite fenêtre, comme s'il contemplait le cimeterre d'argent, jeté sur l'épais coussin d'un nuage pâle. Puis, il reprit d'une voix sourde et tremblante, qui alla toujours en se faisant plus ferme :

— Comment pourrais-je, malheureuse enfant, ma sœur, vous condamner, quand j'ose à peine vous juger pour vous absoudre! Ministre d'un Dieu de bonté, je ne vous apporte pas le livre et l'épée, mais le baume et l'huile. Je ne suis que le Samaritain, plein d'indignité et de faiblesse! Si même vous étiez coupable, je ne saurais que vous adjurer d'embrasser les genoux, de vous réfugier aux pieds de Celui qui eut un pardon pour toute défaillance. Mais je demeure persuadé que si votre imprudence et votre ignorance tout humaines vous ont menée aux environs de l'abîme, votre belle netteté vous a arrêtée loin de ses bords, et que vous n'y seriez jamais tombée. Votre cœur est limpide comme au premier jour où je vous connus; vous êtes pure comme le lys des champs, vous êtes la brebis blanche dont la toison n'a point de tache! La justice humaine, incertaine et vacillante comme tout ce qui n'émane pas du Père, peut vous frapper dans votre corps; elle ne peut détruire votre âme insaisissable, qui est une exquise œuvre de Dieu. A laver votre faute, je vous le dis en vérité, suffirait le plus mince filet des sources sacrées de la pénitence... Que sont les misères de notre existence brève et fugitive, comparées aux joies bienheureuses de la vie immortelle, la seule qui vaille aux yeux d'une chrétienne? L'œuvre de la violence est vaine et rapide comme les eaux du torrent qui rugit et passe, et la montagne n'en est pas ébranlée... Prions, ma sœur! Fortifions-nous dans la résignation et l'obéissance. Répétons-nous que si Dieu nous

frappe, c'est qu'il nous chérit, en père sévère, et qu'il nous châtie pour notre bien. A lui seul appartient de nous meurtrir, sans avoir à nous produire ses raisons. Priez-le qu'il vous dispense la grâce de souffrir comme ces martyrs humbles et obscurs, dont la mort n'a pas été glorifiée ! Eux aussi ont supporté des sentences iniques, sans même se soutenir par l'espérance qu'elles s'abîmeraient bientôt dans le mépris.

Le jeune pasteur se recueillit un instant, ses mains tremblantes voilèrent ses yeux. Surmontant son trouble, il reprit d'un ton grave et puissant :

— Priez ! Et sauvez-vous ainsi du désespoir : car c'est douter de Dieu même qui est, dans son essence, tout de justice et de pitié !... Pour moi, je fais le serment, devant lui, de m'employer à vous justifier. Ce sera mon œuvre, sans doute, la plus méritoire, que de vous disculper... encore qu'elle m'apparaisse trop facile... Les desseins divins sont impénétrables. Notre esprit, pour les connaître, ne dispose que de moyens grossiers, beaux pourtant et plaisants aux regards du Seigneur, car ce sont l'humilité et l'amour. Dieu, quoi qu'en disent certains, étend son pardon aux pires, et il n'a pas maudit le mauvais larron !... Comment donc pourrait-il vous abandonner dans la peine, lui qui sonde les cœurs et les reins, lorsque son ministre le plus simple et le plus indigne reconnaît à des signes infaillibles votre innocence et votre pureté ?...

Une larme perlait au coin de son œil. M. Textor s'arrêta, craignant d'être trahi par l'altération de sa voix.

— Prions, murmura-t-il.

Et, s'agenouillant devant Hulline, le pasteur entra en méditations. Jamais son cœur tendre et fier ne s'était enflé d'une douleur si forte, jamais l'impuissance du juste désarmé contre l'iniquité triomphante ne l'avait autant ébranlé dans sa sérénité, et dans ce dont il se glorifiait le plus en lui-même, c'est-à-dire dans sa raison. La prière ne fut que sur ses lèvres. Dans sa poitrine grondait la colère et la révolte généreuse qu'elle engendre. Il frémit comme à l'approche des premiers assauts du doute. Il pesa la vanité du bien, l'inutilité de la droiture ; il sonda le néant de tous les axiomes factices où s'endort et se complaît paresseusement la vertu.

Ainsi c'était là un exemple de la part qui revient aux justes sur cette terre! Du malheur de cette femme il recevait le douloureux contre-coup. Cet amour loyal et profond, qu'il avait combattu pour se consacrer à Dieu seul, cet amour n'était point mort. Et il en éprouvait la puissance, en cette heure terrible où il visitait Hulline, comme ministre venant assister un mourant. Et Jean Textor regretta amèrement son erreur. Il se reprocha le malheur de la jeune femme comme s'il en eût été l'artisan.

Dissimulant son angoisse, il continua de prier à haute voix. Ainsi ces deux créatures misérables essayaient, se trompant l'une l'autre, de retrouver quelque courage en Dieu. Mais la seule idée qui les hantait, au-dessus de leurs paroles machinales et convenues, était celle des revendications terrestres.

Enfin Jean Textor se leva. Mais s'accrochant à son vêtement, Hulline, toujours agenouillée, le suppliait de ne point la quitter encore :

— Écoutez-moi, monsieur Textor! Écoutez-moi! Ne m'abandonnez pas à mes ennemis! Cette nuit, je le sens, ils viendront me chercher! J'ai peur, ne me quittez pas!... Quand vous serez parti, quelque chose me dit que le sépulcre se refermera sur moi!... Ne vous éloignez pas encore!... Surtout ne quittez pas le château! Et, s'il vous faut absolument partir... faites prévenir...

Elle hésita. Puis, rapidement, comme si elle se fût reprise, elle dit :

— Faites prévenir mon tuteur!

Il lui promit de voir le vieil Escudier, il l'adjura d'être patiente et vaillante : « Bientôt son affaire reviendrait devant le consistoire, où il parlerait pour elle; il prouverait qu'on avait trompé M. de Corpoy et surpris la bonne foi du Roi. Mais M. Textor avait petite confiance, tant il connaissait l'âme d'Henri de Navarre. Il continua cependant de rassurer Hulline par des paroles vagues : « Une pareille iniquité ne se consommerait pas tant qu'il serait vivant. »

— Au revoir, mon enfant, et priez Dieu qu'il vous aide, car il gouverne les rois de la terre!

Et, tirant précipitamment vers la porte, il dégagea son

habit, imposa ses mains frémissantes sur le front incliné, et se retira.

Quand il eut repoussé le battant, le pasteur Jean Textor trouva tout juste la force de s'appuyer contre le mur. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il courba la tête et pleura sur sa faiblesse. Mais, entendant un léger bruit, il se redressa brusquement. M. Luc de Mauras, que l'obscurité de l'antichambre dissimulait, le regardait avec une mine sombre et défiante, rendue plus ingrate encore par la disgrâce d'une bosse récente et prodigieusement enflée.

— Écoutez-moi, Luc, dit le pasteur, et gravez mes paroles dans votre cœur : L'homme de bien, sans la charité, n'est qu'un sépulcre blanchi. Au nom de Celui qui mourut en croix pour le salut de tous, je vous recommande cette dame. Soyez doux et humain, car son cas commande de grands ménagements. Songez-y, Luc, vous nous en répondez sur votre conscience.

— Monsieur le ministre, — répondit l'écuyer avec déférence, tout en frottant son front contus, — je vous remercie de vos bonnes paroles. Les ordres de mon maître seront exécutés en toute régularité. C'est à lui de gouverner sa femme, et, comme juge...

— Luc, — interrompit sévèrement M. Textor, — Dieu seul est juge. Prenez garde que vous serez jugé à votre tour!... Menez-moi vers M. de Corpoy.

— A vos ordres, monsieur le ministre. Ces messieurs sont précisément réunis dans sa chambre, où ils vous attendent.

Quand M. Textor entra chez M. Justus, celui-ci avait retrouvé quelque assurance, grâce à MM. Momsenn et Robin, qui s'étaient à loisir, concertés. Ils attendaient leur rival de pied ferme. Au reste, leur confiance s'augmentait des nouvelles fraîchement reçues, et ils se les remémoraient en commun. On disait à Montauban que M. Textor ne présiderait pas le consistoire et que, sans doute, on allait le déplacer. Aussi MM. de Corpoy, Momsenn et Robin, forts de la déclaration faite par M. de Louèche d'Adelbode, avaient-ils résolu de « se sentir les coudes », comme on dit, et d'envoyer promener, dans les formes officielles, M. Textor, en se retranchant derrière la volonté du Roi.

Mais cette ferme attitude ne se put longtemps soutenir, et M. de Corpoy aurait souhaité qu'une trappe s'entr'ouvrît, sans sa table, dans le plancher qu'il ne quittait pas de ses regards, pour lui permettre de disparaître, quand M. Textor lui dit :

— Sur mon âme, monsieur, votre femme est innocente. Je l'ai interrogée longuement. L'hypocrisie, monsieur, ne dispose pas de pareils accents. Cette infortunée crie vers Dieu et il l'entendra. Vous avez, messieurs, — et il se tourna vers ses confrères, — jugé à la légère, et bien précipitamment. Et même, pour mettre tout au pis et rentrer dans l'invraisemblable, si madame de Corpoy avait fauté, ce ne serait que par une puérile intention, et par là elle aurait droit à votre indulgence. Notre Seigneur dont nous devons, quoique indignes, chercher à imiter les actions, a pardonné la femme adultère, qui, comme vous le savez, n'en était pas à son coup d'essai. Et, M. Justus, votre femme n'est pas adultère, au sens humain de ce mot !...

M. Jean Textor s'était dressé. Étendant son index vers M. de Corpoy qui s'attacha désespérément à sa chaise, comme si ce doigt levé allait subitement l'en arracher, il continua, d'un ton dur, menaçant, sévère, qui ne lui était pas familier :

— Vous avez cru pouvoir, homme orgueilleux et cruel, pour la garantie de votre dignité, vous ériger en juge dans une cause où vous méritiez de comparaître comme accusé. Et cette fonction, dont vous étiez investi comme époux, maître et baron de votre femme, et comme seigneur justicier, jugeant par le livre et l'épée, vous indiquait une prudence plus grande. La justice, monsieur de Corpoy, si tant est que ce mot convienne à définir le sentiment dont vous vous êtes inspiré, et que je voudrais ignorer, la justice, monsieur, quand elle est dépouillée de la pitié et de la charité que nous dicte notre condition d'homme, perd sa voix. Elle n'est plus, comme nous l'apprend l'Écriture, qu'un airain sonore et une cymbale retentissante !

M. Momsenn essaya de dégager le désolé Corpoy, dont un bon pied de rouge couvrait la face :

— Monsieur Textor, prétendez-vous incriminer la justice du Roi ?

— S'élever contre la chose jugée est une innovation dangereuse, appuya M. Robin : le jugement a été rendu dans les formes.

— C'est, — continuait Textor, sans même les reprendre, — aux puissants à être miséricordieux. Plus haut est celui qui reçoit l'offense, — si c'est offenser que de commettre une si petite faute, — plus grand éclate son pardon : *Nil pulchrius rege impune læso !*

M. Momsenn, prenant cette sentence pour une réplique indirecte, se crut autorisé à dire doucement :

— Vous oubliez, monsieur Textor, que les actes de la justice valent surtout par l'exemple !

— L'exemple que vous avez donné, cria Jean Textor, est pernicieux entre tous, et néfaste ! Puisse votre sentence, au jour du jugement, ne pas être écrite sur vos fronts en lettres de sang !

Emporté par la chaleur de son zèle, il enflait sa voix, élargissait son geste. Et il continuait de les flétrir :

— Vos intérêts grossiers se sont piteusement drapés dans le manteau majestueux des lois. Ne craignez-vous pas que l'on retourne contre vous, quelque jour, cet adage cher aux légistes : « Cherchez à qui le crime profite », et que l'on vous dise : « Cherchez quel est celui dont la sentence inique a démesurément grossi l'héritage ! »

Les trois hommes baissèrent la tête, et demeurèrent silencieux.

— Les jugements rendus dans un esprit de haine et de lucre ruinent tôt ou tard leurs auteurs. Celui qui rend un arrêt en s'inspirant d'intérêts, fussent-ils les plus hauts, quand ils sont étrangers à la cause elle-même, est un juge prévaricateur.

Blême, livide, Corpoy se cramponna aux accotoirs de son fauteuil. Son regard, quittant ses pieds, s'attacha sur ses chapelains. Et ce regard semblait leur dire : « Nul de vous ne viendra-t-il à mon secours ? Nos responsabilités sont communes ! » Mais ni M. Momsenn ni M. Robin ne se permirent d'intervenir. Ils rentraient la tête dans leurs collets comme des escargots serrent leurs cornes. Et Jean Textor ne cessait pas de tonner :

— Vous avez sciemment trompé le Roi ! Je connais vos artifices, et vos témoins apostés ! Il y a du sang sur vos mains, et c'est le sang d'une malheureuse fille, dont vous étiez, Corpoy, le maître et le père au sens de l'Évangile ! Répondez-moi ! Qu'avez-vous fait de cette tendre Jacqueline, dont le sang tache encore les dalles de votre écurie ?

M. Corpoy ne leva pas le nez, il négligea de prendre la parole pour apprendre à M. Textor ce qu'il en était de Jacqueline Le Broc. Car il ne le savait pas. Et même, il aurait donné gros pour en être exactement informé.

Mais M. Textor ne s'arrêtait pas :

— Cela, monsieur, c'est affaire à Dieu qui vous jugera votre tour. Ce que j'entends connaître, c'est ce que vous déciderez de la malheureuse femme qui, hier encore ici dame respectée et maîtresse, est aujourd'hui recluse comme une infime pécheresse à qui l'on a rasé les cheveux. Et vous l'avez dépouillée de son bien, en lui prodiguant des promesses menteuses que vous vous juriez de ne pas exécuter. Avez-vous, messieurs, pesé le texte d'Amo où il est écrit : « *Ils ont rendu le juste pour de l'argent, et le misérable pour une paire de souliers. Ils ont fait du tort aux accusés dans leur cause.* » Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'il s'agisse un peu de vous ? Et quand ce même prophète crie : « *Ils se couchent près de l'autel, sur les vêtements qu'ils ont pris en gage* », n'est-il pas question de vous, messieurs, je vous le demande ?

— Nous n'avons rien reçu !... Et...

La voix de M. Robin fut emportée, se perdit dans le souffle puissant du jeune pasteur :

— Vous avez agi comme des Pharisiens, vous dis-je ! Méditez tous deux les paroles de Zacharie : « *Et ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant, pour ne point écouter la loi !* »

— La fermeté du juge est une garantie pour l'accusé, murmura M. Momsenn.

Mais M. Textor ne s'interrompit pas :

— Vous avez fait votre cœur sourd à la voix de la justice ! « *Vous avez laissé cette femme crier en vain, comme la Chananéenne : Seigneur, fils de David, aiez pitié de moi !* » Je vous le dis en vérité, monsieur de Corpoy, et à vous aussi, monsieur Robin et monsieur Momsenn, vous avez vendu à fausse

mesure, sans penser que Dieu ne peut être trompé, et que sa main s'abattra sur vous tôt ou tard ! Vous avez vendu le juste pour de l'argent, je vous le répète, et votre sentence est oblique !

Puis, subitement calme, il leur demanda :

— Comment comptez-vous agir pour réparer le mal que vous avez fait ?

Les trois hommes se egardèrent, bouche béante. Enfin, M. Momsenn prit la parole :

— Je ne sais, monsieur Textor, sur quelles calomnies vous établissez votre jugement. Il n'y a rien que de régulier dans ce procès, et M. Duplessis-Mornay...

— C'est bien, monsieur Momsenn ! Puisqu'il en est ainsi, je verrai M. Duplessis, et aussi le consistoire de Montauban...

— Au nom du Dieu juste, monsieur Textor, — s'écria alors Corpoy, tremblant d'épouvante, — ne pourrait-on arranger cela entre nous ? Et quelle satisfaction voulez-vous ?...

— J'entends, — déclara Textor, d'un accent dont la fermeté ne souffrait pas de réplique, — j'entends que vous vous engagiez sous serment à ne pas maltraiter votre femme et à lui rendre le rang qu'elle a droit d'occuper. J'entends que vous renonciez à cet abominable projet de mariage que le misérable Blancador...

— Ah ! vous le connaissez donc ? — dit ingénument M. Robin.

— Mais, monsieur Textor, — insinua doucement M. Justus, — il y a là une erreur ! Jamais je n'ai eu l'intention de me remarier...

— Ne cherchez pas à me tromper, Corpoy ! Vous avez passé un accord avec ce Blancador pour épouser la veuve du financier Bourassou, à qui vous devez une grosse somme d'argent ! Vous ne nierez pas cela, je pense ?

Les deux pasteurs, consternés, laissèrent tomber leurs bras le long de leurs flancs : « Comment Textor pouvait-il savoir tout cela ? » M. Justus, sous le coup d'un probable accès de jaunisse, s'enfonça tristement dans son fauteuil : « Ah ! quelle idée il avait eue d'envoyer Henri de Canteclaux chez madame de Troix-Mares ! C'était son beau-fils, bien sûr, qui avait épié les propos de cette veuve avec madame de

Formansin !... » Mais cet homme vertueux et stoïque se garda de se plaindre, et assura M. Textor de sa soumission : « Il réparerait le mal dans la mesure du possible. » Il jura de respecter la vie de Hulline et de la bien traiter. Il s'excusa : « Tout avait parlé contre elle. Les pierres même du chemin s'étaient levées pour l'accuser ! »

— Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

— C'est bien, monsieur, — répondit Jean Textor. — Je reviendrai ici prochainement. Si je retrouve alors votre épouse à vos côtés, paisible et honorée, je vous absoudrai, et je prierai Dieu qu'il vous pardonne. D'ici là, je compte sur votre parole, et sur les conseils de vos chapelains. Je garderai la chose secrète... Bonne nuit, messieurs, et adieu ! Je me mettrai en route, demain matin, à la pointe du jour, car je suis appelé près du roi, en Normandie.

Les trois hommes, en reconduisant M. Textor, eurent la même pensée : « Périsse notre âme, mais qu'il ne revienne pas ici ! »

Et M. Momsenn dit à M. Justus :

— Monsieur, il faut agir sans retard.

Le pasteur Jean Textor n'avait donc pas quitté La Combe depuis une heure que MM. Momsenn et Robin partaient pour Montauban afin de surveiller le consistoire. Et M. Justus, remis de ses terreurs, enjoignit à M. Luc de prendre deux manœuvres de passage, deux vagabonds, au besoin, et de procéder avec eux à la séquestration de sa femme, dont il entendait se débarrasser sans scandale.

On choisit, dans les fondations de la tour de l'Est, un étroit réduit, où l'on accédait par une archère ruinée, donnant sur la chemise la plus intérieure de l'ouvrage, qui en avait quatre. Et, une belle nuit, madame Hulline se vit tirer de sa couchette par trois hommes masqués, qui l'emportèrent, muette d'épouvante, sans lui laisser même passer une robe. A la lueur d'un métier de table porté par une femme dont la mine était cachée sous une longue barbute, on descendit dans des caves, on suivit des souterrains dont les parois, cotonnées par les fleurs du nitre, et les voûtes, où luisaient les traînées nacrées des limaces, laissaient suinter l'eau qui retombait en gouttes. La jeune dame fut poussée dans la

logette de pierre, une porte installée dans la baie élargie de l'archère se ferma. Et, pendant deux heures, Hulline put entendre un bruit d'outils grinçant. Puis elle n'entendit plus rien, car le mur avait été refait sur le panneau de bois. Par l'archère aveuglée aux trois quarts, à six pieds de hauteur, passait un mince filet de lumière blafarde, filtrant par-dessus les quatre enceintes resserrées, dont la plus basse s'élevait à onze pieds. C'était le silence, le froid et la paix du sépulcre, un espace de quatre pieds en carré, et dont la surface était déclive. Un des coins bâillait sur un égout dont l'odeur sordide montait, forte et tenace. Un sac à fourrage fourni de paille, une cruche à robinet suspendue sous la lucarne, pour qu'on pût la remplir du dehors, une chopine d'étain dont l'anse était rompue, tel fut le mobilier dont M. de Corpoy permit l'usage à son épouse coupable, d'après la sentence rendue, comme on sait. Et, à des temps réguliers, une main invisible, sans même dépasser le pertuis, emplissait la cruche, jetait un pain noir et rond, qui roulait sur le sol fangeux, et que cette femme, qui ne voulait pas mourir, cherchait à tâtons. Ainsi vivait Hulline, confiante dans la promesse de M. Textor. Mais celui-ci ne donnait pas de ses nouvelles. Car de Normandie on l'avait envoyé en Saintonge, à La Rochelle, puis expédié à Pau, en Navarre, sans lui laisser le temps de retourner à Montauban. MM. Robin et Momsenn n'avaient pas en vain conféré avec M. de Louèche, sur les affaires consistoriales de cette ville. On sut, dans l'entourage du Roi, retenir M. Textor loin des chapelains de La Combe, où rien d'urgent ne l'appelait, en somme.

Les mois du printemps se suivirent, l'été s'écoula ; et c'était la fin de septembre que M. Textor n'avait pas encore donné signe de vie. Il écrivit bien à M. de Corpoy. Mais, comme de juste, celui-ci ne montrait pas les lettres à sa femme, qui se tenait sous terre, dans la méditation et l'attente. A attendre si longtemps, elle perdit la notion de toutes choses, ainsi qu'il arrive pour ceux, qui, complètement séparés des hommes et n'entendant aucune parole, se replient sur eux-mêmes, dans l'inaction, jusqu'à ce qu'ils deviennent dénués de raison.

Et c'est pourquoi M. de Louèche d'Adelbode avait re-

commandé à M. de Corpoy de ne pas attenter aux jours de sa femme, et de lui assurer la vie matérielle, au sens le plus strict des mots :

— La délivrance viendra d'elle-même, monsieur, disait-il ; et c'est affaire de quelques mois, pas davantage. L'hôpital sera là, pour le reste. Et votre position sera claire, et votre conscience en repos.

M. de Louèche abondait en conseils ingénieux et utiles. Tout en faisant route avec lui jusqu'à Bellepeyre, par où il l'avait supplié de passer, M. de Blancador goûtait sa finesse et son entregent. Et il se disait :

« Celui-là est un homme ! »

M. de Louèche n'eut point de peine à percer à jour son compagnon de voyage. Il admira sans réserve ces belles qualités qui devaient faire monter plus tard Horace aux plus hautes charges de l'État. Il lui persuada d'abandonner ces plates intrigues de détail, pour suivre les voies de la politique, les seules vraiment dignes d'un esprit dégagé de ces vaines superstitions qui retiennent le commun, sans en excepter les philosophes et les penseurs. Et M. de Louèche laissa M. de Blancador à Bellepeyre, après lui avoir promis de le recommander à quelques secrétaires du Roi, et de le faire entrer prochainement à leur service.

Mais Horace trouva auprès de madame Diane un froid et petit accueil. Sans chercher à éviter son regard, elle lui annonça que sa haine pour les traîtres et les fripons était grande. Elle lui conseilla de rejoindre, à Paris, madame de Troix-Mares, qui en avait pris le chemin. Et Horace comprit que le comte Henri de Canteclaux avait parlé, et que, par quelque espionnage subtil, madame de Formansin n'ignorait presque rien de ce qui se passait à La Combe. Elle refusa de dire ce qu'étaient devenus le jeune homme et l'écuyer Jacquin. Mais, par Jacquemin, Horace apprit le soir même que « ces deux dangereux coquins » demeuraient à la Manse-Saint-Aubin, chez M. Gaston de Séligny.

Et M. de Blancador, malgré son attitude galante et badine, fut très gracieusement mis à la porte par cette belle dame à laquelle il ne put, à son regret, goûter pas plus que la première fois où elle le logea. M. Horace n'avait pas craint de

louer son vénéré maître et ami, M. Justus de Corpoy. Et Diane avait dit, d'une voix flûtée :

— Je vous défends, monsieur, de prononcer ce nom devant moi. Pour ma honte, cet homme est mon parent. Mais, de cela, je suis bien innocente. Tout le monde sait ici que mon cousin est un cafard de la pire espèce, qu'il torture sa femme, et qu'il s'essaye, aidé par ses familiers, à se défaire d'elle pour profiter de ses biens.

Et, comme ce propos lui fut adressé en pleine table, devant vingt dames et seigneurs réputés, M. de Blancador en faillit avaler sa cuiller. Mais un dépit plus grand encore l'agita, intérieurement, quand il entendit « la sotte créature » continuer :

— Vous devez connaître, pour être à son service, qu'il préparait un mariage avec notre amie Marguerite de Troix-Mares. Mais cette bonne âme m'a confié ses chagrins, et je lui ai, en échange, fait part de mes craintes... C'est assez de deux femmes que ce monsieur aura tuées ! Et Marguerite a éventé la mèche !

M. de Blancador, comprenant que son crédit était ruiné en ces parages, estimant d'autre part que M. de Corpoy se couchait dans de mauvais draps, s'éloigna de Bellepeyre, sans plus tarder. Il résolut de se rendre à Paris pour rejoindre madame Marguerite, dont le dernier billet parlait de quelques projet de départ. Négligeant d'avertir M. de Corpoy des manœuvres de son beau-fils et de Jacquin Le Broc, il le rassura par une belle lettre où il lui promettait son prochain retour. Cette lettre fut portée par Jacquemin, qui sut emporter les valises de son maître sans scandale, tout en répétant que « monsieur le baron, retenu à la chasse chez madame de Formansin, serait à La Combe, sous peu de jours ».

M. Justus, sans s'attacher à ces détails, s'occupait, aidé par maître Sulpice Bardoiseau, à éluder dans la mesure du possible les clauses onéreuses du marché consenti au Roi. Or il advint qu'un soir, ce bon seigneur, travaillé dans sa verte vieillesse, par les aiguillons de la chair, fit appeler Jeannine, sous couleur de service.

Quand le valet de chambre Andoche vint lui signifier la volonté du maître, cette fille, dont la soumission égalait la

beauté, se leva, malgré son inappétence et son chagrin. Coiffant à la hâte sa tête courbée, par avance, sous la honte et la terreur, elle se prépara à gagner le couloir secret qui, courant dans l'épaisseur d'un mur, menait à la chambre de M. de Corpoy.

Mais, tandis qu'elle s'avançait dans les ténèbres familières, car la chambrière ne s'aidait pas d'une lanterne, par la peur qui la tenait d'être surprise dans l'exercice de cette fonction domestique, une lumière faible et vacillante apparut à ses yeux, bien au-dessous d'elle, vers le détour de l'escalier, La servante se blottit contre le mur et attendit. Puis, saisie tout à coup par une curiosité craintive, elle se déchaussa et commença de descendre les degrés où ses pieds nus s'appuyaient silencieusement. A la suite de la flamme qui dansait dans l'ombre épaisse, elle courut légèrement, sur ses pointes. Et bientôt Jeannine Le Broc reconnut mademoiselle Pulchérie Oudart, qui tenait d'une main son esconce de corne, et de l'autre une cruche avec un pain attaché par une ficelle. Et Jeannine se demanda quel était le prisonnier à qui l'on portait, à une pareille heure, sa misérable nourriture. La veuve de M. Fabre s'arrêtait alors. Posant sa lanterne, elle prit une clef dans son trousseau qui résonna, ouvrit une porte de fer, basse et cintrée, dont la serrure grinça. Puis, ayant repris son petit fanal, Pulchérie disparut, tandis que le battant de fer se refermait derrière elle avec un fracas sourd et profond.

« Bien sûr, — se dit Jeannine faible d'épouvante, — c'est là qu'on a enfermé madame. On l'a jetée dans quelque cachot; et l'on fait courir le bruit de sa fuite ! »

A grand'peine put-elle retrouver son chemin. Elle se voyait elle-même murée entre ces parois humides et criant en vain dans la nuit. Si jamais M. de Corpoy soupçonnait son indiscrétion, si jamais il savait qu'elle avait surpris son secret, il la condamnerait, certainement, à un pareil sort. Et la servante frissonna, sentant ses cheveux se redresser sous sa coiffe. Maintenant elle se hâtait, rasant les parois âpres et visqueuses, redoutant, à chaque pas, de tomber dans quelque oubliette d'où elle ne sortirait point. Frissonnant, claquant des dents, elle perdit sa route, tourna et retourna sur elle-même. Et, à tout instant, elle croyait entendre le pas de Pulchérie

Oudart se rapprocher. Alors Jeannine filait droit devant elle, au risque de se briser le front contre un cintre, ou de s'abîmer dans un trou. Mais, devant elle, à mesure que le sol se faisait plus humide, luisait une traînée d'argent; l'éclat, pendant qu'elle avançait, allait toujours grandissant. Et la bienveillante figure de la lune apparut tout à coup, par une sorte de fenêtre grillée, aux regards de Jeannine charmée.

A voir cette lumière amie, elle rappela son courage. Elle poussa prudemment la grille qui céda en tournant sur ses gonds; une agrafe rongée par la rouille tomba avec un bruit clair et doux de clapotement. Et Jeannine s'aperçut que cette arcade donnait sur les fossés du château. Démesurément grossie par les pluies d'octobre, l'eau inondait les souterrains en cet endroit. Jeannine le reconnaissait bien : c'était le pied des ouvrages de l'ouest, qui regardent Galès. Sa résolution fut vite prise : elle allait quitter la maison et gagner la Manse-Saint-Aubin, d'où la séparait, à peine, une lieue de pays. Vivement, Jeannine se dévêtit, et montra son corps gracieux à la face sournoise de la lune, qui, mollement assise sur un nuage floconneux, parut prendre un plaisir sensuel à le caresser de ses rayons. Puis, réunissant ses habits en un paquet bien serré qu'elle attacha adroitement sur sa tête, Jeannine se mit à l'eau sans crainte, car c'était une fille agile et qui savait bien nager. Sans peine, elle atteignit l'autre bord. A l'abri d'un osier, parmi les touffes d'iris, elle se couvrit en hâte. Alors, elle tira sur Taillefer sans souci de ses pieds que déchiraient les cailloux. Elle évitait les habitations dont les chiens gardiens auraient pu l'attaquer, et surtout donner l'éveil. Elle chut plus d'une fois, s'ensanglanta les jambes dans les broussailles. Mais, à deux heures du matin, elle frappait, à coups redoublés, la porte de Gaston de Séligny :

— Ouvrez! ouvrez! C'est moi, Jeannine Le Broc, qui viens de La Combe-Corpoy!... Ouvrez-moi vite!

On ne se pressait pas de l'accueillir, tant la défiance régnait dans le logis fortifié, dont le maître relevait à peine du mal causé par la blessure qui l'avait tenu au lit de longs mois. Autour du seigneur malade, la discipline et la prudence avaient redoublé. Aussi le portier ne voulut-il rien

décider avant que M. de Séligny eût parlé. Enfin le pont s'abattit, la herse se leva, et Gaston, Henri de Canteclaux et M. Labarthe accouraient, en robe de nuit. Le grand Grégoire de Mauroux avait déjà pris la fille haletante dans ses bras puissants. A la lueur des lanternes et des torches fumeuses, il la présenta à M. de Séligny :

— Voyez, monsieur, si ce n'est pas une pitié ! Ses pauvres pieds sont tout en sang, et elle respire à peine !

Mais Jeannine, avant que de tomber en faiblesse, cria :

— Monsieur ! monsieur ! Madame est enfermée dans les caves de La Combe !... Il faut aller pour la délivrer !...

Le torrent de larmes longtemps contenu rompit la voix. Et Jeannine s'évanouit au moment même où son frère Jacquin, encore mal éveillé, arrivait en passant son collet de buffle à l'envers. Les femmes de service prirent la sœur de Jacquin pour la coucher dans un bon lit. Se pressant, avec une longue planche habillée de laine entre ses bras, mademoiselle Odile, la gouvernante, criait :

— Le four est-il encore chaud, Baptistine, que l'on fasse chauffer le moine ?... Ne peut-on trouver du bouillon ?... Martine, paresseuse endurcie ! Apporteras-tu bientôt cette écuelle ?

Mais Martine, encore endormie, se butait contre les bancs et les pots de la cuisine. Et Grégoire de Mauroux, travaillé par l'émotion qui rend les forts lâches devant la souffrance des faibles, disait de sa voix sonore :

— Ah ! monsieur ! Voyez la pauvre mignonne ! Un peu plus, et il en était, sans doute, de même que de la petite Jacqueline qui dort là-bas, couchée sous le grand poirier !

Ainsi entourée par les soins de tous, Jeannine s'assagit dans la couche préparée par mademoiselle Odile, et dont les draps avaient été dûment bassinés par le moine, cependant que là-bas M. de Corpoy s'impatientait en vain après la servante dont il avait requis la bonne volonté. Le sommeil vint, enfin, encore que lentement, mettre un terme à l'attente de ce patriarche.

Dès le lendemain, M. Justus envoya à Jeannine Le Broc l'ordre formel de comparaître devant lui. Il se promit de lui adresser une exhortation paternelle, où la douceur s'appuie-

rait sur une sévérité nécessaire. Et cette chambrière, aussi molle dans l'accomplissement de ses devoirs que ferme en ses appas, apprendrait à mieux comprendre son rôle. Mais, contre toute prévision raisonnable, la repentante ne se rendit pas au commandement. Avec de grands ménagements, M. Luc annonça que Jeannine Le Broc avait disparu :

— J'ai fait, monsieur, une enquête sommaire, d'où il résulte que personne ici ne se doute encore de son départ. J'ai interrogé son frère Jean. Mais la stupidité de ce scribe est telle qu'il a semblé entendre à peine ma question, et il est parti avec une ligne pour faire la guerre au fretin... Je ne désespère pas cependant, vu que des souliers ont été trouvés...

Mais M. Justus interrompit brusquement cet écuyer prolixe :

— C'est bien, Luc ! Laissez cette affaire dormir. Je sais maintenant ce qu il en est. Et je vous ordonne de n'en plus ouvrir la bouche... Que si l'on vous en parlait, vous répondrez... que j'ai fait partir cette fille pour Bellepeyre ! Allez, Luc !

Et M. Justus demeura livré à ses réflexions. La fuite de cette chambrière n'était pas chose intéressante, en somme, autrement que pour la bonne police de la maison. Au fond, M. de Corpoy n'était pas fâché d'être débarrassé de tous les Le Broc. Le seul Jean lui plaisait pour son application morne et son exactitude mécanique. Un sourd et muet n'était ni plus discret ni plus silencieux. Mais, comme le départ de Jeannine l'avait laissé mal satisfait, cet homme de bien, après avoir patienté quelque trois jours, regarda dans sa maison. Il regarda s'il ne découvrirait pas quelque Sulamite, digne, à l'occasion, de l'honneur de son lit. Et, ayant mûrement réfléchi, il désigna, — pour trouver peut-être son nom d'un heureux augure, — mademoiselle Françoise de Monplaisir, lingère attachée à son épouse moralement défunte, Hulline de Talmant. Il la désigna autant pour sa vertu, qui était certaine, que pour sa tendre jeunesse, sa docilité et son embonpoint. Car cette Françoise, qui allait sur ses quatorze ans, était une rousse très fraîche et qui ne manquait pas de beauté. C'est pourquoi M. de Corpoy siffla son valet de chambre, pour lui notifier son choix. Mais, quand le cérémonieux M. Andoche

se tint devant lui, caressant avec attention les manches blasonnées de sa dalmatique, M. Justus se remémora subitement que mademoiselle Françoise était la propre sœur de M. Andoche. Il ne jugea donc pas utile de le charger de ce nouveau secret, et songea qu'il préviendrait aisément cette lingère par les soins de Bournaville : « Elle a trop à se faire pardonner pour ne pas filer doux. »

Et M. de Corpoy ordonna à M. Andoche de mander madame de Bournaville, sur l'heure.

— Monsieur, dit alors respectueusement M. Andoche, monsieur me permettra-t-il de lui annoncer que monsieur son beau-fils est de retour, et qu'il se promène dans la salle, en attendant le souper ?

M. Justus, gardant une figure impassible, répondit :

— C'est bien ! Sais-tu si Jacquin est arrivé avec lui ?

— Non, monsieur. M. le comte est rentré seul.

— Bien ! Fais venir M. Luc.

Et, tout en se promettant de punir son beau-fils de manière à rompre toute dernière velléité de révolte dans sa maison, tout en se jurant de savourer lentement sa vengeance, M. Justus donna ses instructions à madame de Bournaville, qu'Andoche avait introduite.

La bonne dame s'inclinait si bas, à chacune des paroles du maître, que c'était pitié de voir la pointe de son corps busqué rentrer dans son ventre, dont une cotte à mille plis froncés dissimulait mieux la forme que l'ampleur. Et, quand elle sortit de la chambre, en plongeant dans ses jupes, madame de Bournaville avait l'œil brillant et la face rougie d'une honnête pudeur. A force de répéter « qu'elle était toute au service de monsieur », elle avait fini par croire qu'il s'agissait d'elle-même.

M. Luc entra dès que l'honnête matrone fut sortie. A voir son teint allumé, il soupçonna M. Justus. Sans se dire que ce seigneur aurait pu mieux choisir, il se promit de surveiller la nouvelle intrigue.

— Luc, — fit M. de Corpoy, — aussitôt le souper fini, et quand tout le monde sera retiré, vous direz à M. Henri que je le recevrai à onze heures. Jusque-là, il demeurera en liberté. Quand vous l'amènerez ici, vous aurez soin de le dé-

sarmer dans le couloir, pas avant. Personne ne doit ni voir ni entendre... Allez, Luc !

On cornait l'eau du souper; M. de Corpoy descendit : et les domestiques remarquèrent, avec douleur et étonnement, que M. Henri ne baisa pas la main de son père, et qu'il le salua tout juste, avant de s'asseoir près de lui. Un petit pasteur de Saint-Nauphary, qui remplissait l'office de chapelain, en attendant que MM. Momsenn et Robin fussent revenus de Montauban, crut bien faire en débitant une sorte d'à-propos sur le retour de l'enfant prodigue. Ses phrases molles et confuses s'égarèrent dans un silence gros de menaces, où chacun tendait le dos sous les approches de l'orage.

M. de Corpoy se leva, à la fin du repas, et prit la parole sur la vertu de l'obéissance. Françoise de Monplaisir, entendant la leçon, baissa le nez ; et, ayant cru sentir le regard de son patriarche peser sur elle, elle devint pourpre de la pointe des cheveux jusque bien au delà de sa guimpe. Elle crut que tout le monde la considérait et l'enviait. Sans oser dire qu'elle aurait bien passé son tour, elle loucha du côté de la Bournaville. Mais cette dame mangeait une noix avec sensualité et se pénétrait de doctrine. Enfin M. de Corpoy se tut et se retira. Il monta dans son cabinet, toujours calme et indifférent en apparence. Ainsi qu'à l'ordinaire, il régla les affaires intérieures, donna ses ordres. Vers dix heures du soir, on gratta doucement à la porte de communication qui donnait accès dans la chambre à coucher. C'était madame de Bournaville. Passant modestement sa mine blafarde, encadrée de coiffes fines qui débordaient sous un grand calot de velours noir, elle murmura :

— Monsieur, l'enfant est là. Ne voulez-vous pas que je vous la présente ?

— Qu'elle se déshabille et qu'elle se couche, — dit tranquillement M. Justus, — et laissez-moi en repos !... Ah ! prévenez les domestiques que je ne veux pas être dérangé, cette veillée, et que personne ne vienne... quoi qu'on entende.

— Oh ! monsieur !... Cette Monplaisir est très docile, et...

— C'est bien, Bournaville, allez !

La tête embéguinée de la gouvernante ayant disparu, M. de

Corpoy tira un épais rideau de panne verte sur l'huis refermé à clef. Mais on frappait à l'entrée.

— Qu'est-ce encore? demanda-t-il, impatienté.

C'était M. Luc qui venait prendre les commandements « au cas où il y aurait du nouveau ».

— Tenez-vous-en à ce que je vous ai enjoint, Luc! Et amenez-moi M. de Canteclaux.

Henri de Canteclaux, qui attendait à un autre étage, précéda M. Luc sans mot dire. Quand on fut arrivé dans le couloir de l'appartement du maître, l'écuyer enjoignit brutalement au jeune homme de lui remettre son épée et sa dague. Henri de Canteclaux ne lui répondit pas, mais recula contre la tapisserie. Alors seulement il dit :

— Valet, qui t'a rendu si hardi pour me toucher? Si tu fais un pas, je te tue comme un chien galeux que tu es!

M. Luc, ne connaissant que sa consigne, et méprisant ce faible ennemi, porta ses mains à la ceinture de velours sombre pour en ouvrir le fermoir d'argent. Mais aussitôt il les leva, en poussant un cri de colère qui fut vite étouffé. Un lacet, vivement passé à son cou épais, l'étranglait sous l'effort de Jean Le Broc. Sorti d'un placard que dissimulait une verdure de Flandre, le secrétaire arc-boutait son genou contre le dos de l'homme, et tirait le lien ciré, qui ne céda pas. A demi suffoqué, M. Luc essaya pourtant de lutter, de saisir ce cordon qui glissait sous ses doigts gantés de chamois. Henri de Canteclaux renversa l'écuyer boiteux d'un croc-en-jambe, et lui planta dans la panse un large couteau qu'il y poussa jusqu'au manche. Et M. Luc, dont les ombres de la mort voilaient déjà les traits, put ouïr ce Jean Le Broc dont il méprisait la stupidité imbécile, annoncer d'un ton calme et naturel que tout allait bien ainsi :

— Voici, monsieur Henri, qui est fait!... Ne retirez pas la lame, car vous vous sauriez avec le sang.

Quand M. Luc fut bien mort, Le Broc tira le corps par les pieds jusque derrière un coffre, le cacha sous la tenture, après lui avoir pris ses armes, et dit :

— Maintenant je reste ici. Appelez-moi en cas de besoin. La chambre à coucher a été fermée par Bournaville, il ne pourra pas s'échapper.

Le Broc vérifia l'amorce d'un pistolet double, le pendit à la ceinture d'Henri par le crochet, de manière à le dissimuler dans une taillade du haut-de-chausses et dit encore :

— Allez, monsieur! Et que Dieu vous conduise!

Heurtant légèrement à la porte de son beau-père, Henri pénétra au moment même où M. de Corpoy criait :

— Qu'est-ce encore?

Mais quand il eut reconnu son beau-fils, il prononça d'un accent glacial ces paroles :

— Ah! c'est vous, monsieur... entrez! J'ai à vous parler, tout d'abord comme juge. Vous êtes accusé de rébellion et de complicité dans un adultère. Je...

Henri s'était jeté sur une chaise, avec aisance. M. de Corpoy s'aperçut alors que son beau-fils avait son épée et sa dague. Maîtrisant sa surprise, il continua :

— Qui vous a permis, monsieur, de vous asseoir sans mon congé, et de demeurer couvert?... Appelez-moi Luc.

Henri dit, sans changer de pose, les bras croisés :

— Luc ne viendra pas.

M. de Corpoy porta son sifflet à ses lèvres. Mais personne ne vint. Il se leva, se dirigea vers la porte : Henri lui barra le chemin.

— Monsieur Justus de Corpoy, — fit-il avec une voix insolente que l'autre ne lui connaissait pas, — monsieur Justus, homme très juste, ne m'avez-vous mandé que pour vous entendre siffler? Et avez-vous abandonné enfin votre fausse nature humaine pour rentrer dans la véritable, c'est-à-dire dans celle de serpent?

M. Justus sentit alors qu'il se passait quelque chose d'insolite et de grave. Et il commença de frissonner, quelque effort qu'il fît pour conserver son sang-froid, parce qu'il n'était pas brave et parce que son beau-fils armé l'effrayait.

Il s'essaya pourtant à garder ce ton majestueux et sec sous quoi, dans les jours de colère, se courbaient tous les fronts de sa maison.

— Cet enfant est devenu subitement insensé! murmura-t-il.

Et il reprit, très haut :

— Monsieur, vous êtes ici devant votre juge, ne l'oubliez

pas, et il vous faut répondre. Et d'abord, d'où venez-vous? Et comment...?

Henri de Canteclaux marcha alors sur Justus, et l'interrompit :

— Pharisien! sépulcre blanchi! fit-il très bas.

— Monsieur, — cria Corpoy, blême d'épouvante et de rage, — songez que...

— Pharisien! hypocrite! face de vipère! — poursuivait Henri, d'une voix brisante.

Et il se rapprocha.

M. Justus ne put qu'ouvrir la bouche : aucun son n'en sortit. Il tenta de quitter son fauteuil : ses jambes flageolantes, engourdies par la peur, se refusèrent à le porter. L'enfant marchait toujours sur lui. Quand il en fut près à le toucher, il tira le pistolet de son haut-de-chausses, appuya le canon sur le front de Justus, puis le baissa.

— Tu ne vas pas m'assassiner, mon fils! — gémit l'autre en essayant de repousser l'acier glacé, alors même qu'il ne le menaçait plus.

Et il fit un effort suprême pour se lever. Mais le patriarche tremblait trop pour se mouvoir librement. Il s'abîma, la face dans ses mains, sur sa table, parmi les actes signés par sa femme, Hulline de Talmant. Henri de Canteclaux lui reprochait sa lâcheté :

— Hypocrite! juge prévaricateur! meurtrier de femmes! Tu as fait mourir ma mère, et de chagrin et d'inquiétude. Et voici que tu as enterré ton épouse Hulline dans un cachot souterrain!

— Je jure de la délivrer! s'écria M. Justus.

— Impudent menteur, hypocrite! Jean Le Broc m'a dit que tu avais porté ce serment devant M. Textor, ici même, et lui t'écoutait caché derrière la tapisserie.

— Oui! balbutia Corpoy, c'est vrai!... Mais alors... tu comprends... Ce n'était pas la même chose... Par pitié, Henri! Mon fils! Par...

Ce furent les dernières paroles que ce seigneur prononça sur la terre. Lui fourrant le canon dans l'oreille, le comte Henri de Canteclaux pressa la détente. Le crâne et la cervelle de M. Justus s'épandirent dans la pièce. Sous la force du coup

et la poussée de l'air la bougie s'éteignit, et M. Henri sortit à tâtons de la chambre. De l'autre côté, réveillée par la violence des voix, Françoise de Monplaisir écoutait, en chemise, collée contre la porte. Quand le coup de pistolet partit, quand elle entendit tomber le corps et le fauteuil, elle crut devenir folle de terreur. Et elle demeura, à genoux sur le tapis, buvant ses larmes, ne pouvant s'enfuir puisqu'elle était sous clef, et sachant qu'il était inutile d'appeler, puisque personne ne viendrait.

Dans l'antichambre, une lampe brûlait, éclairant Jean Le Broc qui, l'épée à la main, se tenait prêt. Henri de Canteclaux, tendant son pistolet qui fumait encore, lui dit :

— C'est fait ! Allons ouvrir aux autres !... Tiens ! Recharge vite !

Ils traversèrent les cours, réveillèrent le portier. Cet homme, ahuri, objecta qu'il n'avait pas d'ordres, et voulut résister. Il comprit cependant que sérieuse était la menace de lui casser la tête : il obéit en maugréant. Le pont fut abaissé, et le guichet ouvert, le concierge fut poussé dans la loge de guette où Grégoire de Mauroux et Labarthe, entrés les premiers, le ficelèrent comme une saucisse de poudre. Gaston de Séligny et ses hommes envahirent le château avec tant d'ordre et dans un tel silence, que personne ne fut réveillé.

Mais quand on voulut accéder aux souterrains, sous la conduite de Jeannine, on fut arrêté à la première porte qui était fermée à foison de serrures, et l'on n'avait pas les clefs. Il fallut chercher la veuve de M. Fabre dans son lit. Quand Pulchérie Oudart aperçut, à la lueur des lanternes, cette troupe de gens armés qui entouraient sa couche et en écartaient les rideaux, elle ne douta pas, un instant, de son sort.

Les ligueurs avaient conquis le pays, et elle allait subir, par suite, de longs et merveilleux outrages. Pensant qu'appeler au secours ne servirait de rien, elle se contenta d'invoquer le nom du Seigneur. Et cette dame de quarante ans, en nouvelle épouse du lévite d'Éphraïm, dit — avec une majesté qu'augmentait encore la forme haute de son bonnet de nuit en taffetas rose, orné de trois ruches étagées, et en montrant le berceau où gisait son neuvième enfant :

— Usez et abusez de mon corps périssable, suivant les us de la guerre! mais respectez au moins la vie de cet innocent!

Et, grave, muette comme ces sénateurs romains qui attendirent les Gaulois, dans leurs chaises curules, si l'on peut croire certains écrits fabuleux, mademoiselle Pulchérie Oudart se recoucha avec noblesse et décence. Quand elle apprit qu'on lui enjoignait de se lever et de mener M. Henri de Canteclaux vers madame Hulline, elle refusa courageusement de trahir la confiance de son maître. Elle se décida cependant, à voir son enfant aux mains de Jean Le Broc, qui, malgré les supplications de sa sœur, faisait mine de le couper en deux, de sa lame large et luisante, et cela avec l'approbation d'un chacun.

Cette veuve désespérée passa donc sa robe et, prenant son clavier, accompagna ses ravisseurs, qui, par précaution, lui couvrirent la bouche d'un bandeau et emportèrent le nourrisson en otage. Environnée d'épées et de torches, elle marcha par les caves, ouvrant de lourds vantaux qu'on prenait soin de ne pas refermer, car on redoutait quelque surprise, quelque trahison de cette créature fanatique et bornée; et on laissait un homme, pour monter la garde, de place en place. Pulchérie ne donna l'accès du dernier guichet que lorsqu'on eut recommencé de menacer son nouveau-né.

Alors elle indiqua la lucarne, s'assit à terre, prit son enfant entre ses bras, et demeura insensible à tout, murmurant :

— Une pareille humidité peut le tuer, et moi avec! Faut-il que des gens soient féroces, pour obliger une femme à peine vêtue à descendre dans un lieu pareil!

Grégoire de Mauroux, Labarthe et deux valets, armés de pics, attaquèrent le mur qui sonnait creux. Mais, derrière, rien ne remuait.

Appuyé contre le roc, Séligny retenait son souffle. Et Henri de Canteclaux, attentif près de lui, entendait son cœur qui sautait dans sa poitrine avec un bruit plus fort, ce semblait, que celui des outils broyant le tuf. Gaston et Henri avaient appelé, crié : madame Hulline n'avait pas répondu. Bien sûr, elle était morte! Ou bien la vieille avait menti?

Grégoire de Mauroux, cependant, voyait quelque chose

de clair, dans un coin du caveau, quelque chose de jaunâtre, et qui paraissait palpiter.

Mais quand la porte démurée eut cédé, quand la lumière des flambeaux pénétra dans le bouge infect comme la tanière d'un fauve, ce quelque chose en sortit tout à coup, se rua par bonds, au dehors, renversant un des porteurs de torches. Une longue crinière grise semblait voler derrière et se dresser comme les piquants d'une bête. Et cette créature sans nom escalada, gravit à quatre pattes, les marches de l'escalier : on entendit un bruit de griffes qui grinçaient sur les dalles. On eut beau appeler, on eut beau courir, la folle, hideuse, hérissée, s'enfuyait plus vite. Ses hurlements, dont l'écho se jouait parmi les voûtes, revenaient sur ces hommes armés, dont les dents claquaient d'épouvante. Et certains se signaient.

Gaston de Séligny put croire que son sang se glaçait ; ses jambes se faisaient molles et lourdes, lui refusant leur office. Il s'appuya sur Henri de Canteclaux, qui se raidissait contre un tremblement convulsif. Ainsi ralentis, ils ne purent suivre la chasse. Mais un long cri de détresse déchira l'air. Puis ce fut un bruit sourd comme celui d'un corps mou qui s'aplatit sur la terre. Et les deux amis demeurèrent seuls, dans le silence et les ténèbres où l'on voyait, au loin, le feu d'une lanterne danser. Cette flamme se rapprocha, et le piqueur Grégoire de Mauroux apparut, pâle comme une image de pierre :

— Ah ! monsieur ! — dit-il d'une voix creuse, — la pauvre dame s'est jetée par la première fenêtre qu'elle a trouvée ouverte, sans qu'on pût la retenir. D'un coup d'ongle, elle a ouvert le front du grand Fromenteau, qui lui barrait le chemin. Et elle s'est abîmée sur le pavé de la cour !... N'y allez pas, surtout, monsieur, tant c'est pitié qu'un pareil spectacle ! Venez, monsieur ! Il est temps de partir. L'heure presse, et les gens d'ici vont s'éveiller.

— Oui ! — dit machinalement Séligny, comme s'il sortait d'un songe. — Venez, Henri, il nous faut rentrer chez nous.

Et il se laissa emmener.

MAURICE MAINDRON

LE ROLE DES MACHINES

Le caractère scientifique et industriel de la société moderne s'affirme chaque jour davantage; sans cesse apparaissent de nouvelles machines, s'accroissent nos moyens d'action sur la nature; mais le hasard ou la fantaisie des inventeurs ont-ils, à eux seuls, déterminé cette évolution, ou bien, au contraire, les progrès du machinisme — comme on dit dans l'argot scientifique — sont-ils subordonnés à une loi historique, facile à suivre dans le passé et permettant, pour l'avenir, des prévisions vraisemblables? — C'est la seconde hypothèse qui est la vraie, et l'histoire nous en fournit la preuve immédiate.

*
* *

Il est certain que la première machine est née du besoin, pour l'homme, de produire un effort supérieur à ses propres forces : en brisant une branche d'arbre pour s'en faire un levier, en utilisant un plan incliné pour monter des pierres, l'homme primitif ne songeait à résoudre qu'un problème, la multiplication de la force. Mais la pratique a dû lui montrer bien vite que si, en appuyant sur un bras de levier, il produisait à l'autre extrémité la force de dix hommes, en revanche le déplacement produit était dix fois moindre que celui du

bras moteur, et que cette règle était générale; autrement dit que ce qu'il gagnait en force, il le perdait en chemin parcouru; si bien que le produit de ces deux termes, qui sont les éléments du travail, restait constant. Cette propriété se retrouve dans toutes les machines purement mécaniques, dans lesquelles un mouvement est transformé en un autre, quel que soit le but qu'on se propose d'atteindre par cette transformation, quelque compliqués que soient les mécanismes qui la réalisent. Considérons par exemple un moulin hydraulique : il utilise une chute d'eau dont le débit est de mille litres à la seconde, tombant de deux mètres de hauteur; la puissance de cette chute, ou son travail par seconde, sera de deux mille kilogrammètres; si on l'utilise intégralement à élever des sacs de blé, pesant cent kilos, à dix mètres de hauteur, elle pourra en élever deux à la seconde, et la puissance transmise par les machines sera aussi de deux mille kilogrammètres, c'est-à-dire qu'elle égalera la puissance qui leur a été fournie par la chute.

C'est ainsi qu'en combinant des mécanismes variés, en vue de satisfaire à des besoins distincts, l'homme a pu, accidentellement, reconnaître qu'ils possédaient tous une propriété commune : toutes ces machines ne rendent, sous une autre forme, que la quantité de travail qu'on leur a donnée; ce sont des *transformateurs d'énergie mécanique*.

Cette propriété, soupçonnée sans doute depuis longtemps, était bien connue de Pascal, qui en a montré l'application à la presse hydraulique dont il est, comme on sait, l'inventeur. Voici, en effet, comment il s'exprime au chapitre II de son *Traité de l'équilibre des liqueurs :* « Si un vaisseau plein d'eau, clos de toutes part, a deux ouvertures, l'une centuple de l'autre : en mettant à chacune un piston qui lui soit juste, un homme poussant le petit piston égalera la force de cent hommes qui pousseront celui qui est cent fois plus large, et en surmontera quatre-vingt-dix-neuf... D'où il paraît qu'un vaisseau plein d'eau est un nouveau principe de méchanique et une machine nouvelle pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra, puisqu'un homme par ce moyen pourra enlever tel fardeau qu'on lui proposera. Et l'on doit admirer qu'il se rencontre en cette machine nouvelle cet ordre constant qui

se trouve en toutes les anciennes, savoir le levier, le tour, la vis sans fin, etc., qui est que le chemin est augmenté en même proportion que la force. Car il est visible que, comme une des ouvertures est centuple de l'autre, si l'homme qui pousse le petit piston l'enfonçait d'un pouce, il ne repousserait l'autre que de la centième partie seulement. »

Ainsi, les notions si bien précisées par Pascal suffisaient pour faire justice de la fabuleuse machine de O'Keenan, dont l'Amérique, il y a peu d'années, fut émue, et devant laquelle il suffisait de jouer du violon pour qu'elle se mît à tourner, engendrant une puissance de plusieurs chevaux ; et pourtant, cette invention connut des admirateurs enthousiastes, elle eut, ce qui est mieux, des bailleurs de fonds, jusqu'au jour où on découvrit, dissimulés sous le plancher, les moteurs qui entraînaient toute la machine beaucoup plus naturellement que n'aurait pu le faire le son d'un violon, si mélodieux qu'il pût être.

1774 : James Watt et son associé Boulton installent dans les mines de Cornouailles leurs machines à vapeur. Certes, la découverte des machines à feu avait été préparée de longue main, par Watt et ses prédécesseurs ; les œuvres comme celle-là ne sont le fait ni d'un jour, ni du hasard, ni du génie d'un seul homme. Mais, à partir de 1774, l'industrie humaine est en possession d'un nouvel et puissant auxiliaire, dont le principe diffère entièrement de celui des machines purement mécaniques employées antérieurement : du travail mécanique est encore produit, mais sans une dépense correspondante de travail. Est-ce à dire cependant que cette énergie mécanique soit engendrée gratuitement? Non, puisqu'il y a dépense correspondante de charbon, c'est-à-dire de chaleur ; mais la liaison nécessaire entre ces deux éléments, chaleur dépensée, travail produit, n'est perçue clairement que depuis un demi-siècle.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la théorie du phlogistique, de Stahl, a pesé longtemps et lourdement sur la science. Pour elle, la chaleur était d'essence matérielle ; c'était la chaleur qui, sous le nom de phlogistique, s'échappait en langues de feu des corps en combustion pour aller se réfugier dans les

corps froids et élever leur température. Voici, par exemple, comment s'exprime Sigaud de la Fond, en 1784, dix ans après les premières découvertes de Lavoisier : « Le feu pur, dégagé de tout état de combinaison, paraît un assemblage de particules d'une matière simple, homogène, absolument inaltérable, et toutes les propriétés de cet élément indiquent que ces particules sont infiniment petites et diluées, qu'elles n'ont aucune cohésion sensible entre elles, qu'elles sont mues en toutes sortes de sens, d'un mouvement continuel et rapide qui leur est essentiel... L'extrême ténuité, la mobilité surprenante de ses molécules, se fait voir manifestement par la facilité avec laquelle il pénètre les substances les plus compactes, et par sa tendance à se mettre en équilibre dans tous les corps circonvoisins. » Dans cette doctrine purement matérialiste, il était difficile de concevoir comment le travail mécanique, qui est indépendant de toute notion de masse, puisqu'il ne dépend que d'une force et d'une longueur, pourrait procéder du calorique envisagé comme une substance indestructible.

Pour comprendre ce qui se passe dans la machine à vapeur, et pour déblayer la science d'une vieille théorie, il a fallu l'effort de plusieurs générations de penseurs ; et pourtant, un seul homme aurait suffi à cette tâche, si la vie ne lui avait pas été si étroitement mesurée : c'est Sadi Carnot, le fils du grand conventionnel. Cet homme de génie publia, en 1824, à l'âge de trente ans, ses « Réflexions sur la puissance motrice du feu », où sont jetés les fondements d'une science nouvelle, la thermodynamique. Dans ce livre admirable, il épouse encore, bien qu'à regret, les théories admises de son temps ; pour lui, la production du travail dans les machines à feu est due, « non à une consommation réelle de calorique, mais à son transport d'un corps chaud à un corps froid », et il compare la puissance motrice de la chaleur à celle d'une chute d'eau : « la puissance motrice d'une chute d'eau, dit-il, dépend de sa hauteur et de la quantité de liquide ; celle de la chaleur dépend aussi de la quantité de calorique employé et de la différence de température des corps entre lesquels se fait l'échange du calorique ». Je ne veux pas indiquer ici comment Carnot a pu déduire de ces principes erronnés des conséquences vraies et d'une haute importance, ni rappeler com-

ment il parvint, quelques mois avant sa mort, à la connaissance de la vérité ; celle-ci devait sommeiller vingt ans encore, et n'être réveillée que par les efforts de Mayer, de Joule et de Hirn. Il fallut tout d'abord établir que le calorique n'était pas indestructible, qu'il était réellement détruit dans la machine à vapeur, et c'est un fait aujourd'hui acquis que la chaleur restituée par la vapeur au condenseur, est moindre que la chaleur empruntée au foyer. Mais il y a plus : on peut, de bien des manières, produire un travail mécanique en dépensant de la chaleur, ou inversement, produire de la chaleur au moyen d'un travail mécanique. Dans tous les cas, et quel que soit le procédé employé, *il existe un rapport constant entre les quantités de chaleur et de travail qui se remplacent mutuellement.*

Alors, tout s'explique : la chaleur et le travail mécanique, différents d'aspects, sont identiques au fond, ils peuvent se mesurer avec la même unité : 425 kilogrammètres peuvent aussi bien élever 1 litre d'eau à 425 mètres de hauteur, ou échauffer sa température de 1 degré; et une comparaison pourra nous faire saisir comment la transformation est possible entre la chaleur et le travail : laissez tomber un poids sur un diapason; le diapason reste, en apparence, immobile, et pourtant il vibre; chacune de ses parties a pris un mouvement rapide et d'amplitude assez faible pour échapper aux yeux, et le travail fourni par le choc se retrouve en énergie vibratoire; faites tomber maintenant ce même poids sur un bloc de plomb, le plomb s'échauffe, et nous sommes amenés à penser que l'énergie du choc se retrouve dans les déplacements, assez petits pour être invisibles, de ses particules, et qu'ainsi la chaleur n'est que du travail moléculaire. Avec ce nouvel aspect des choses, toute différence profonde disparaît entre les machines mécaniques et thermiques : les unes, comme les autres, ne font que restituer, sous une autre forme, le travail qu'on leur a fourni ; les unes et les autres sont des transformateurs d'énergie.

Mais nous ne sommes qu'au début de notre généralisation; poursuivons. Avec les débuts du XIXe siècle, une autre énergie entre dans la vie industrielle des nations, c'est l'énergie

chimique. Celle-là aussi est vieille comme le monde, et utilisée depuis Prométhée, puisque toute combustion est une réaction chimique ; mais, pareille à ces pianos qu'on trouve chez les rois nègres et qui restent inutiles parce que personne n'en sait jouer, l'activité des forces chimiques resta inemployée jusqu'à ce que Berthollet, Chevreul et Leblanc la missent au service de la grande industrie. Or, aujourd'hui, il n'y a plus de doutes sur la nature des liens qui unissent les affinités chimiques aux autres énergies : jetez de l'eau sur la chaux vive, les éléments s'unissent et de la chaleur est dégagée. Inversement, chauffez de la chaux hydratée, la chaux et l'eau se séparent et de la chaleur est absorbée : si bien que les systèmes, [chaux hydratée], et [chaux + eau] ne diffèrent que par une certaine quantité de chaleur, autrement dit d'énergie, en plus ou en moins.

Sous quelle forme cette énergie existe-t-elle dans les corps susceptibles de réaction? Nous l'ignorons encore, mais nous pouvons cependant noter au passage sa propriété caractéristique, qui est de pouvoir se conserver, sans altération, aussi longtemps qu'on le veut : qu'on laisse du charbon en présence de l'air, il y restera indéfiniment, et la réaction, c'est-à-dire la transmutation des énergies chimiques en chaleur, n'aura lieu que lorsqu'on l'aura préalablement amorcée ; de même qu'un ressort tendu est susceptible d'effectuer un travail par sa détente, mais ne l'effectuera que lorsqu'on aura retiré le verrou qui le maintenait. Une semblable énergie, qu'on peut ainsi accumuler et conserver pour la dépenser à l'heure voulue, peut être appelée énergie de réserve; les physiciens disent qu'elle existe en puissance dans les corps susceptibles de réagir, et l'appellent pour cette raison « énergie potentielle ».

En tout cas, sous cette forme, les corps contiennent une nouvelle forme d'énergie, qui caractérise les éléments en présence, et qui peut se transformer en toutes les autres, et c'est ce dont nous sommes assurés par l'étude de la chimie tout entière. Chaque combustion nous présente sa transformation en chaleur, qui est la plus ordinaire, et, à ce point de vue, le nombre des combustibles est illimité. Un des derniers venus, et non le moins bon, est l'aluminium, qu'on emploie

couramment aujourd'hui, mélangé à des oxydes qui lui fournissent l'oxygène nécessaire à sa combustion, pour obtenir les températures les plus élevées; et c'est grâce à ces foyers où on brûle l'aluminium que la métallurgie de certains métaux, comme le chrome et le manganèse, est devenue industrielle; c'est aussi, dit-on, en chargeant leurs obus de ce mélange d'aluminium et d'oxydes que les Américains ont pu enflammer si promptement les malheureuses flottes espagnoles de Cuba et des Philippines. Nous voilà donc dotés d'un nouveau combustible que nous fabriquons nous-mêmes en communiquant à l'alumine une énergie qui se retrouve lors de la recombinaison de ses atomes séparés.

Mais la chaleur n'est pas le résultat nécessaire et unique d'une réaction chimique. Quand un kilogramme d'essence de pétrole brûle dans un fourneau, cette combustion fournit exclusivement de la chaleur, et elle en dégage assez pour échauffer 11 000 litres d'eau de un degré : soit 11 000 calories ou $11\,000 \times 425 = 4\,675\,000$ kilogrammètres. Mais si le mélange d'essence vaporisée et d'air brûle dans un cylindre muni d'un piston, celui-ci se trouve poussé en avant, et du travail mécanique est engendré : c'est le principe des moteurs à essence employés pour les automobiles. Un moteur du type courant pourra ainsi, en brûlant un kilogramme d'essence, produire 900 000 kilogrammètres de travail mécanique, mais la chaleur libérée par la réaction chimique est alors moindre, elle n'est plus que de $4\,675\,000 - 900\,000 = 3\,775\,000$ kilogrammètres; si bien que l'énergie totale contenue sous forme d'affinité chimique s'est encore transformée tout entière, et sans déperdition, une part en chaleur, l'autre en travail mécanique.

C'est une satisfaction pour l'esprit de constater que l'énergie se retrouve tout entière après cette transformation comme après toutes les autres; de même celui qui taille un diamant brut peut vérifier que le poids de la pierre taillée et des déchets reproduit le poids de la pierre primitive; mais il y a pour le joaillier une satisfaction beaucoup plus grande à tirer de la gemme première la pierre taillée la plus grosse possible, puisque le déchet est sans valeur; et c'est un côté pratique de la question qui se présente aussi pour les transformations

d'énergie. Dans notre moteur à pétrole, nous avons dépensé 4 675 000 kilogrammètres en brûlant l'essence, et nous n'en avons récupéré que 900 000 sous forme de travail ; tout le reste, toute la chaleur qui s'est dégagée en surplus, est un déchet inutilisable. Le quotient $\frac{900\,000}{4\,675\,000} = 0{,}20$ environ, représente donc la fraction d'énergie *utile* récupérée dans la transformation, autrement dit le *rendement* du moteur en travail mécanique : un cinquième seulement de l'énergie fournie au moteur nous est restitué sous une forme utilisable, tout le reste est pratiquement perdu. Et cette règle est générale : quand on nous dit que le rendement mécanique d'une locomotive est de 4 p. 100, on nous apprend que les 96 centièmes de la chaleur fournie au foyer y sont dépensés en pure perte, et que les 4 centièmes restants sont seuls transformés en travail mécanique. Telle est la restriction que nous devons ajouter aux principes généraux de la science, si nous voulons comparer entre elles les différentes machines : toutes sont des serviteurs honnêtes, en ce sens qu'elles ne gardent rien pour elles, et restituent intégralement le travail qu'on leur a fourni ; mais elles sont des ouvriers plus ou moins habiles suivant qu'elles restituent, sous forme utile, une fraction plus ou moins grande de ce travail.

A côté de ces vieux serviteurs, un autre, adolescent encore, mais singulièrement alerte, a pris sa place dans l'atelier. Ses précepteurs, Volta, Faraday, Ampère, ont mis près d'un siècle à le former ; il n'y a guère que vingt ans que Gramme et Edison l'ont lancé dans la vie industrielle, et chacun sait quelle place, déjà, il y a prise. Nous ne savons pas, au fond, ce qu'est l'électricité, et peut-être sommes-nous condamnés à l'ignorer toujours ; c'est un lutteur masqué, a-t-on dit. Peu nous importe, après tout, puisque nous nous en sommes rendus maîtres et que nous savons l'employer à notre bénéfice. Mais ce qu'il faut voir clairement, c'est qu'en produisant le courant électrique, l'humanité s'est annexé une forme nouvelle de l'énergie, transmutable en toutes les autres et mesurable, comme elles, en kilogrammètres. Une expérience va nous le montrer nettement. Plongeons dans un vase, contenant de l'eau aiguisée d'acide sulfurique, une lame de zinc

et une lame de cuivre. Le zinc sera attaqué par l'acide, et les énergies chimiques, transformées exclusivement en chaleur, libèrent ainsi 670 kilogrammètres pour chaque gramme de métal dissous. Réunissons maintenant les deux lames métalliques par un fil de cuivre : la réaction reste la même, les mêmes énergies chimiques sont transformées, et pourtant, il n'apparaît plus autant de chaleur ; 100 kilogrammètres, par exemple, manquent à l'appel. Est-ce à dire qu'ils aient disparu sans compensation? Non, car, dans le fil qui réunit les deux lames, apparaît maintenant une forme nouvelle de l'énergie, l'électricité, et en quantité rigoureusement équivalente à ce que nous trouvons en moins comme chaleur; et cette électricité peut à son tour se transformer en travail mécanique en faisant tourner une dynamo, ou en chaleur dans une lampe à incandescence.

Nous avons donc acquis une idée directrice. Semblable à la matière, qui garde sa masse dans toutes ses transformations, l'*Énergie*, c'est-à-dire la capacité de travail qui existe dans les corps, se conserve, identique au fond, à travers tous ses changements de forme. De même qu'une valeur déterminée peut être représentée par des billets, de l'or, de l'argent ou du billon, une quantité donnée d'énergie peut se trouver sous les formes mécanique, calorifique, chimique ou électrique; et notre esprit peut s'habituer à la reconnaître, sous ces masques divers, et à la suivre dans l'Univers, comme on suit un fleuve dans son cours. Nous le voyons arriver du soleil, sous la forme de chaleur rayonnante, convoyée par les vagues incessantes de l'éther; une part met en branle l'atmosphère, vaporise l'eau des mers, des rivières et des lacs, qui retombe ensuite sur le flanc des montagnes, engendre en un mot tout le travail mécanique qui apparaît à la surface du globe; l'autre part s'emploie en réactions chimiques, en élaborant les tissus animaux et végétaux. C'est dans ces derniers surtout, et dans la houille qui en dérive, qu'elle constitue une vaste réserve d'énergie : semblable aux lacs où s'endort l'eau d'un fleuve, elle attend une occasion favorable, qui ne lui manquera pas dans le cours des siècles, pour retourner dans le courant de cette circulation générale de l'énergie. Puis,

finalement, tout ce qui nous était venu du soleil s'en retourne aux espaces planétaires, encore sous forme de vagues de l'éther, aussi rapides mais moins serrées, plus écartées les unes des autres. De telle sorte qu'on peut envisager le système solaire tout entier, comme une vaste machine thermique dont le foyer est le soleil, qui a pour réfrigérant les espèces planétaires, et qui engendre du travail mécanique en utilisant une chute de température de plusieurs milliers de degrés.

*
* *

Ainsi, l'indestructibilité de l'Énergie paraît être, dans les sciences qui se transforment perpétuellement, une de ces vérités que le temps n'atteint pas, comme il a respecté l'autre grand principe, créé, il y a cent ans, par le génie de Lavoisier, de l'indestructibilité de la matière. Mais, cette notion une fois acquise et ancrée dans notre esprit, nous devons maintenant considérer les choses sous un autre aspect.

Nous savons que la vie est faite de l'échange incessant des énergies, réalisé dans la nature ou par les machines ; mais cet échange, s'il est toujours possible en théorie, souffre dans la pratique des difficultés inégales suivant les cas; il existe, à ce point de vue, des différences profondes entre les différentes formes de l'énergie, que je m'efforcerai de faire ressortir pour deux seulement d'entre elles, la chaleur et l'électricité.

Les grandes industries chimiques, fabrication de la soude, du chlore, métallurgie, nous offrent de nombreux exemples de réactions chimiques réalisées par l'emploi de la chaleur. Choisissons-en une, très simple, au moins dans ses grandes lignes. Pour fabriquer un kilogramme de fer, il faut dépenser, en moyenne, un kilogramme de coke dans le haut-fourneau pour transformer le minerai en fonte, et un kilogramme de houille dans le four à puddler pour amener cette fonte à l'état de fer : soit environ 15 millions de calories qui représentent, pour ces deux opérations, la dépense de chaleur effectuée. En retour, le fer obtenu représente, comme énergie chimique disponible, celle qu'on peut tirer de sa combustion dans l'air, environ 1 700 000 calories ; le rendement de cette opération, c'est-à-dire que le rapport de l'énergie chimique récupérée à l'énergie calorifique

dépensée, est $\frac{1.700.000}{15.000.000} = 0,11$. Voici donc une opération détestable au point de vue économique, puisque les neuf dixièmes de l'énergie ont été dépensés en pure perte, et pourtant il s'agit d'une fabrication réalisée sur une grande échelle, et qui a subi, depuis de longues années, toute une série de perfectionnements; et nous voyons aussi, sans calcul, que des deux opérations successives que comporte la fabrication du fer, la seconde correspond à un véritable gaspillage d'énergie, la transformation de la fonte en fer ne devant, en théorie, comporter qu'une dépense imperceptible.

Il n'en va pas autrement quand on cherche à transformer la chaleur en travail. La machine à vapeur, en dépit de la perfection mécanique où l'ont amenée cent cinquante ans d'efforts, ne dépasse guère les rendements de 15 p. 100 : sur dix kilogrammes de houille qui passent dans le foyer, huit et demi ne servent qu'à échauffer l'air ambiant ou l'eau du condenseur; et la théorie de ces machines, telle que nous l'a léguée Sadi Carnot, ne nous laisse même pas l'espoir d'arriver jamais à des rendements suffisants ; si bien que, n'était le prix extrêmement bas de l'énergie calorifique fournie par le charbon, les moteurs thermiques ne seraient plus depuis longtemps que des curiosités de laboratoire.

Nous aurions encore bien moins de succès si nous voulions transformer directement la chaleur en électricité, puisque les appareils actuellement réalisés pour cet usage, les piles thermo-électriques, n'ont pas un rendement supérieur à un demi pour cent. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous n'arrivons pas à changer d'une façon économique la chaleur en une autre énergie; elle est comme ces pièces démonétisées dont on ne peut jamais tirer qu'une minime fraction de leur valeur nominale; elle est une forme inférieure, *dégradée*, de l'Énergie.

Et pourtant, c'est cette forme dégradée à laquelle, finalement, aboutissent tous nos efforts et toutes les transformations naturelles. Les courants électriques produisent inévitablement des dégagements de chaleur. Les frottements, les chocs transforment aussi en chaleur le travail mécanique transmis dans nos machines. Les réactions chimiques dégagent, pour la plupart, de la chaleur. Ainsi ce déchet, cette poussière d'énergie

qu'est le calorique va sans cesse s'accumulant par l'usure de la grande machine de l'Univers, et cette poussière elle-même se transforme incessamment en une poussière plus fine. Car il y a des degrés dans la dégradation; la chaleur rayonnée par une coulée d'acier fondu n'est pas identique à celle qui est émise par un bloc de glace; entre toutes ces variétés d'énergie calorifique, il y a des échanges incessants dont le sens général est la destruction des énergies à haute température.

Si les physiciens d'aujourd'hui affichent pour la chaleur le dédain dont je viens d'indiquer les raisons, c'est apparemment qu'ils ont mieux à nous présenter, et, de fait, il semble bien que l'électricité, leur dernière création, soit la forme supérieure et perfectionnée de l'énergie. Sa malléabilité, la souplesse avec laquelle elle se prête à toutes les transformations, font d'elle l'agent chaque jour plus indispensable, le factotum de la vie industrielle. C'est là un fait dont nous sommes tous témoins et qui n'a point besoin de longues démonstrations; je veux seulement montrer comment cette supériorité de l'agent électrique se manifeste au point de vue économique.

On sait que de nombreuses réactions chimiques se font actuellement avec le concours de l'électricité : raffinage du cuivre, préparation de l'aluminium, de la soude, des chlorures, des chlorates, du carbure de calcium, etc.; si bien que l'antique chimie industrielle recule chaque jour devant les progrès de l'électrochimie. Dans nombre de ces réactions, la transformation des énergies se fait avec un assez faible déchet. Pour faire un kilogramme d'aluminium, en électrolysant l'alumine, il faut actuellement dix millions de kilogrammètres; la combustion de l'aluminium en peut restituer trois millions: le rendement de la transformation est donc trois dixièmes, et il s'agit d'une fabrication qui n'existait pas il y a quinze ans. Aussi dans ces transformations, qui sont encore aux débuts de leur application industrielle, une large marge subsiste encore pour les améliorations; mais il en est d'autres où la perfection est presque acquise. La dynamo, qui réalise la transformation de l'énergie électrique en travail mécanique, ou la transformation inverse, est, à l'heure présente, tellement accomplie que son rendement, voisin de 60 à 70 p. 100

pour les petits moteurs, s'élève, pour les grandes machines, jusqu'à 97 p. 100. Le déchet n'est plus que de 3 p. 100, et on peut admirer sans restriction des intermédiaires qui réclament un aussi modique courtage. Aussi, quand on pénètre dans l'usine moderne et qu'on y voit ces moteurs électriques qui font, discrètement et sans bruit, leur office, on sent que par eux les forces naturelles ont été vraiment domptées et domestiquées; tandis que la vieille usine, crachant le feu et la fumée, où le sol tremble, où l'air retentit du bruit des machines, des arbres et des courroies, laisse l'impression que les forces naturelles luttent encore avec l'homme qui les utilise, et qu'elles résistent à un joug mal assujetti.

Cette docilité de l'agent électrique se manifeste tout aussi nettement dans la facilité avec laquelle on transforme les uns dans les autres les différents types de courants. Le courant continu peut se transformer en courant alternatif, ou inversement; d'autre part la puissance d'un courant, comme celle d'un cours d'eau, est le produit de deux termes, son débit, évalué en ampères, et sa hauteur de chute, ou tension, mesurée en volts, de telle sorte qu'on peut modifier un courant, sans toucher à son énergie, en lui donnant une tension cent fois, mille fois plus grande, à condition de réduire son débit dans le même rapport; et cette modification se réalise couramment, comme la précédente, avec des rendements voisins de 97 p. 100. Aussi l'industrie nous offre-t-elle, à chaque instant, des exemples de ces transformations : aux chutes du Niagara, le courant engendré est alternatif sous une tension de 2 500 volts; 500 ampères en sont dérivés aux usines d'aluminium de la Pittsburg Reduction Company; là, ils sont transformés en courant alternatif de bas voltage (115 volts) et de grand débit (10 000 ampères); puis de nouveaux transformateurs en font du courant continu, utilisé pour l'électrolyse, sous une tension de 160 volts et avec une intensité de 7 000 ampères; et ces multiples changements n'entraînent pas une perte totale de 10 p. 100.

On pourrait multiplier les exemples de semblables transformations, mais c'en est assez sur ce sujet, et nous comprenons maintenant comment l'électricité est, d'abord, l'intermédiaire obligé entre toutes les modalités de l'énergie, et

représente en outre cette énergie sous une forme *transportable* et *divisible*.

*
* *

Mesurons maintenant du regard le chemin parcouru. Nous avons établi entre toutes les machines, quelles qu'elles soient, un lien résultant de la communauté de leurs fonctions, puisqu'elles sont toutes des transformateurs d'énergie; nous avons montré qu'en dépit de cette analogie, il existe entre elles de profondes différences au point de vue économique, puisque les unes sont de bons, les autres de mauvais ouvriers; enfin nous avons indiqué l'ordre historique dans lequel s'est effectuée l'évolution du machinisme dans l'humanité, et par l'humanité. Il nous reste maintenant à voir, inversement, quelle a été la réaction de la machine sur l'homme, comment et dans quel sens elle a modifié notre état social. Ce que nous avons dit jusqu'ici va rendre aisée notre tâche, en nous permettant de diviser l'évolution humaine en plusieurs ères distinctes.

Dans la première, dont l'existence est assurée sans que nous ayons à son égard aucun renseignement, l'homme n'avait encore inventé ni le feu, ni la plus simple des machines. Semblable en cela aux animaux qui l'entouraient, il ne pouvait compter que sur ses bras pour repousser ses adversaires, que sur la rapidité de sa course pour gagner sa nourriture, que sur la force de ses mâchoires pour briser les os de ses victimes et en sucer la moelle. Il était à lui-même son unique machine, machine admirable assurément, mais qu'on ne peut pas juger au même point de vue que les autres sans une grave injustice, puisqu'elle est destinée, non à produire une transformation déterminée de l'énergie, mais à les produire toutes suivant les nécessités de la vie. Et de fait, dans la machine vivante, l'énergie chimique empruntée sous forme d'aliments est utilisée à produire simultanément de la chaleur, des réactions chimiques, du travail mécanique, voire même de l'énergie électrique dont la présence a été sûrement constatée sans que son rôle ait encore été défini. Dans ce fouillis de transformations, il a été impossible encore de fixer avec rigueur la part afférente à chacune d'elles, autrement

dit, d'écrire l'équation des énergies. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'envisagée exclusivement comme productrice de travail mécanique, la machine vivante est d'un rendement peu élevé : des expériences récemment effectuées en Amérique l'ont fixé aux environs de 7 p. 100. La raison de cette infériorité tient d'abord à ce que la machine humaine doit fournir abondamment d'autres énergies, entre autres de la chaleur, et ensuite à la loi de nutrition : imposée à tous les tissus vivants, cette loi exige leur continuité, et bannit par là même tout mouvement de rotation continu ; seul, le mouvement alternatif est possible, avec tout le cortège d'énergies perdues qu'il entraîne avec lui ; car il est clair que le roulement est plus économique que la marche, et que le mouvement de l'hélice d'un navire résout, mieux que ne le fait la nageoire du poisson, le problème de la locomotion aquatique.

Mais si la machine vivante emporte avec elle le poids de ces fatalités, l'effort de l'humanité depuis des siècles a tendu à l'en alléger : elle n'a pas tardé, sans doute, à trouver les propriétés du levier, du coin, du plan incliné, et à en faire l'application. Progressivement apparurent des mécanismes plus compliqués, les balistes et les catapultes pour la guerre, le treuil et le moufle pour les constructions, le métier à tisser, et tant d'autres. Alors, un changement profond s'opère dans les conditions de la vie humaine. Auparavant, la vie d'un homme ressemblait en tout à celle d'un autre homme : tous s'occupaient semblablement à la chasse, la pêche, la guerre, à construire leur hutte, à dépecer les bêtes pour se couvrir de leur toison ; toutes les cellules étaient semblables dans cette humanité primitive. Maintenant, il n'en est plus de même, chaque cellule s'est différenciée pour une fonction spéciale ; il y a des tisserands, des forgerons, des soldats, voire même des rentiers. L'humanité est entrée dans l'*ère des métiers ;* chacun est nécessaire aux autres, et a besoin d'eux ; une cohésion s'est introduite, qui a transformé les troupeaux humains en sociétés.

Toutefois, la complication organique du corps social est loin d'avoir atteint son entier développement : les cellules de

même fonction sont indépendantes les unes des autres, elles ne sont pas réunies en un tissu pour concourir synergiquement, et sous une direction unique, à un but d'ensemble ; l'artisan qui tisse sa toile dans un village est indépendant de celui qui la tisse au village voisin, chacun travaille pour son compte et forme avec son métier un tout complet.

Mais alors interviennent les causes transformatrices dont Lamark et Darwin ont signalé l'action sur les espèces, et qui agissent aussi visiblement sur les sociétés. La plus active est la lutte pour la vie, ou la concurrence économique. Par elle, cet accident, qui est la découverte de James Watt, au lieu de laisser dans les sociétés une trace passagère, les fixe pour un temps dans une forme nouvelle, qui dure encore aujourd'hui : l'humanité entre dans l'*ère de la machine à vapeur*. Pour bien comprendre les conséquences qui dérivent de l'emploi généralisé de ces moteurs, il convient de faire les remarques suivantes.

Tout d'abord, les gîtes houillers exploitables sont, en moyenne, rares et de faible étendue ; c'est ainsi qu'ils ne recouvrent, en France comme en Allemagne, que les 6 millièmes de la surface totale du territoire, que 33 millièmes en Belgique, 47 millièmes pour les Iles Britanniques, 50 millièmes pour les États-Unis, ces trois derniers étant de beaucoup mieux partagés que les autres pays. C'est sur ces gisements, ou dans leur voisinage immédiat, que l'énergie sera au plus bas prix : voilà des régions favorisées, où l'industrie aura tendance à se concentrer ; et d'autres causes encore interviendront, comme celle des voies commerciales qui facilitent l'apport des matières premières ou l'écoulement des produits fabriqués. Ces conditions naturelles auront pour effet de localiser l'activité industrielle en des régions peu étendues, comme les bassins houillers de la Loire et du Nord, le Lancashire, la Pensylvanie : pays noirs et tristes malgré leur vie prodigieusement active, pays malheureux malgré leurs richesses.

Dans cette concentration géographique, une concentration plus grande encore va s'effectuer, née d'une troisième cause qu'il faut maintenant signaler. La machine à vapeur n'est économique que pour les grandes puissances. Le ren-

dement en travail d'une machine de 100 chevaux pourra atteindre 18 p. 100, tandis que celui d'une machine de 5 chevaux n'en dépassera pas 8, et qu'on n'obtiendra plus, pour des puissances inférieures à celle-là, que des rendements dérisoires. La loi fatale de la lutte pour la vie fait donc son office, les gros mangent les petits ; sur les ruines de la petite usine ou de l'atelier s'élève la grande usine, où des centaines d'ouvriers, conduits militairement, mènent leur dur labeur dans l'espace que peut desservir le moteur : espace nécessairement très limité, puisque les courroies et les arbres de transmission absorbent inutilement une fraction considérable de l'énergie qui leur est confiée. Adieu donc, les moulins à vent ou à eau, si pittoresquement campés sur nos collines ou nos rivières ; la grande minoterie en a eu raison. Adieu aussi, l'ancien métier à tisser, l'atelier de famille qui nourrissait tant d'artisans. Ceux qui subsistent encore sont une rareté et paraissent une anomalie : les canuts de la Croix-Rousse, si jaloux de leur indépendance, ont été pour la plupart obligés de s'embrigader dans les usines : il ne reste plus à Lyon que 11 000 métiers à bras, contre 25 000 métiers mécaniques, installés pour la plupart dans de grandes fabriques ; et je cite là une des rares industries où le travail individuel ait encore pu se maintenir.

Ainsi, la machine à vapeur a créé, sous sa forme la plus cruelle, la centralisation industrielle. C'est elle qui est, pour une grande part, responsable de la dépopulation des campagnes, de la surproduction industrielle et des chômages qui en dérivent, des grèves, de la lutte des classes ; c'est à cause d'elle que, sous le masque de leur prospérité matérielle, les sociétés modernes portent la lèpre de tant de misères. Et pourtant, si nous laissons de côté toute question sentimentale, nous sommes forcés de reconnaître que cette évolution, d'ailleurs fatale, constitue un progrès, c'est-à-dire une évolution vers une forme supérieure. La différenciation des éléments est poussée maintenant à son extrême limite : une épingle, pour être fabriquée, passe par les mains de vingt-deux ouvriers dont chacun a à effectuer un nombre défini d'opérations simples et toujours identiques. Mais aussi, dans cette spécialisation à outrance, on demande tout aux bras de

l'ouvrier, rien à son cerveau ; la pensée et la réflexion sont localisées dans d'autres individus ; et c'est ainsi que les sociétés humaines se calquent de plus en plus sur les organismes vivants du type supérieur.

On aurait pu, il y a trente ans, penser qu'elles étaient fixées pour longtemps dans cette forme nouvelle créée par la machine à vapeur ; aujourd'hui, cette croyance n'est plus permise, et il est visible que nous évoluons chaque jour plus rapidement vers un nouveau type social : l'*ère de l'Électricité* commence.

L'électricité a pour caractère, nous l'avons dit, de représenter l'Énergie sous une forme transportable et divisible : c'est la cause de son rôle social. Lorsque Hippolyte Fontaine montrait à l'exposition de Vienne, en 1873, la réversibilité des dynamos, lorsque Desprez, en 1882, amenait de Wiesbach à l'exposition de Munich, sur un trajet de cinquante-sept kilomètres, la force de plusieurs chevaux, l'idée du transport électrique de la force germait, considérée encore par beaucoup comme sans valeur industrielle. Elle a atteint sa pleine maturité grâce à l'emploi des courants alternatifs, qui se prêtent tout naturellement au surcroît de tension moyennant lequel le transport peut s'effectuer avec économie[1]. Et c'est ainsi que cent mille chevaux-vapeur, empruntés à l'énergie des torrents alpins, descendent maintenant jusqu'aux vallées du Dauphiné, et que le courant du Rhône offre annuellement aux ateliers lyonnais autant de force que pourraient en fournir soixante mille tonnes de houille. Et si les procédés actuels ne permettent guère de transporter économiquement l'énergie à plus de cent cinquante kilomètres, rien n'autorise à croire que ce soit une limite infranchissable. Ainsi, l'électricité permet déjà une dilatation considérable des régions industrielles ; et de fait, actuellement, de plusieurs centres miniers rayonnent des canalisations électriques qui vont porter, à de grandes distances, l'énergie extraite des entrailles du sol.

1. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler que Gaulard, l'inventeur génial du transformateur statique, grâce auquel ces variations de tension sont réalisées automatiquement, et presque sans perte, est mort en 1894, jeune encore, et dans une profonde misère ; il a fallu une souscription publique pour assurer à ses restes un dernier asile, et pourtant, que de fortunes ont été réalisées grâce à son invention !

Mais il y a plus. La houille ne reste plus le seul fournisseur de la force, et le monopole de la machine à vapeur subit l'attaque d'une rude concurrence. Dans tous les pays de montagne, les installations hydro-électriques se multiplient; la Suisse, les Alpes françaises, la Norvège, l'Écosse, entrent de ce fait dans la zone de la grande industrie. On peut se faire une idée de l'appoint que les chutes d'eau viennent donner à la puissance industrielle, en pensant que la chute du Niagara produit à elle seule la dixième partie de la puissance mécanique que pourraient fournir toutes les mines de houille exploitées actuellement sur le globe, et que les torrents des Alpes françaises mettent en jeu une puissance presque égale. Ainsi, la houille blanche des glaciers entre en concurrence avec la houille noire des centres miniers, et toutes deux, aidées par le transport électrique de la force, mettent de larges territoires en possession de ces conditions industrielles favorables, qui restaient jusqu'alors le monopole de régions trop restreintes.

Mais dans ces territoires eux-mêmes, une autre décentralisation peut se faire, et commence déjà à se produire sous nos yeux. Par l'électricité, l'énergie peut se diviser presque à l'infini, et c'est la cause de cette nouvelle transformation. Les plus petits métiers, machines à coudre, tours, métiers à tisser, qui n'absorbent souvent qu'un tiers ou un quart de cheval, peuvent être mus électriquement dans des conditions économiques. On conçoit par là qu'il soit possible de produire la force de la manière la moins coûteuse, à l'aide de grands moteurs hydrauliques ou thermiques, de la transporter dans la région où elle doit être utilisée, et là, de la répartir entre de nombreux ateliers dont chacun exige pour son compte une très minime puissance; et ces multiples transformations, étendues sur un rayon de plusieurs dizaines de kilomètres, n'entraînent pas une plus grande déperdition que, dans l'espace restreint d'une usine, les transmissions par arbres de couches et par courroies.

Ainsi, par l'électricité, l'usine se dilate: elle peut englober toute la superficie d'une commune, voire d'une ville; le téléphone aidant, l'ouvrier reste encore sous la surveillance, sous la direction du chef, et pourtant il se sent plus libre, il est chez lui, et échappe aux promiscuités de toutes sortes qu'entraîne l'entassement des grands ateliers. Et on voit clairement

qu'il ne s'agit pas ici d'un retour en arrière, à la cellule indépendante d'autrefois, puisqu'il y a encore, comme dans l'usine, coordination et subordination, puisque l'être social a complété et étendu le système nerveux qui assure l'unité de l'ensemble; pourtant le lien est devenu plus souple et plus élastique, par là plus aisé à supporter.

L'électricité permet d'ailleurs, de cent façons différentes, l'organisation du travail. Ici, c'est l'usine même qui se transforme, sans s'étendre, par l'appareillage électrique appliqué à chaque outil; là, comme chez les tisserands lyonnais, chaque travailleur reçoit à domicile l'électricité qu'il paie et avec laquelle il actionne ses métiers; ailleurs encore, comme chez les tourneurs du Jura, une usine se construit, utilisant les puissances hydrauliques disponibles, dans laquelle chaque ouvrier loue une place avec la force nécessaire pour y travailler à son compte. De ces multiples solutions, laquelle l'emportera? Il est malaisé de le prévoir, et pourtant il est probable que chacune d'elles aura sa place dans le plan de la cité industrielle de l'avenir. Ainsi, depuis que le monopole de la machine à vapeur a disparu, la grande usine n'est plus la seule forme économiquement possible; il en est d'autres, variables à l'infini suivant les lieux, les conditions et les mœurs, qui peuvent entrer en lutte avec elle.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le problème de l'équilibre social n'est pas déterminé uniquement par les facteurs matériels mais aussi par les facteurs moraux, et c'est ici qu'intervient la grande différence entre les sociétés humaines et les autres agrégations vivantes. Nul ne l'a mieux sentie et mieux exprimée que M. Duclaux[1] qui, après avoir indiqué l'analogie qui nous a guidés jusqu'ici entre les êtres vivants et les sociétés, formulait la restriction suivante : « Sans doute, il faut éviter de prendre cette société cellulaire pour type d'une société humaine; mais nous pouvons affirmer d'un autre côté qu'aucune société humaine ne pourra en différer beaucoup, car au fond elle obéit aux mêmes lois, tout en portant au front l'auréole de sympathie, de bonté et de pardon qu'on appelle du beau nom d'humanité. »

1. E. Duclaux, Sociologie et Biologie, *Revue scientifique*, 30 décembre 1899.

Ainsi, l'évolution qui s'accomplit, nous n'avons pas le droit de la regarder en fatalistes, car la solution qui interviendra dépend, pour une part, de notre volonté. Évidemment, la centralisation des grandes usines reste toujours plus favorable à une production économique que celle des petits ateliers, mais elle ne l'est plus à tel point que les facteurs moraux ne puissent intervenir pour égaliser la lutte. Ne faut-il pas tenir compte du temps économisé par l'ouvrier en déplacements, de la suppression des grèves, de l'aide mutuelle que se prêtent les membres d'une même famille dans le petit atelier, et surtout de l'intérêt que l'ouvrier à ses pièces porte à son travail, et qui le fera redoubler d'efforts pour conserver et améliorer sa situation, et produire une somme et une qualité de travail qu'on attendrait en vain de l'ouvrier d'usine, parfois indifférent à sa tâche, et souvent impatient du joug qu'il supporte? Enfin, n'est-il pas admissible que la société elle-même réagisse, par ses lois ou ses impôts, de manière à favoriser la solution la plus favorable à l'intérêt général?

Ainsi, après nous être appliqué à montrer ce qu'il y a de fatal et de scientifique dans notre évolution industrielle, nous arrivons, pour conclure, à une pensée consolante. Tout en restant subordonnée à des lois générales, qui ne dépendent pas de nous, l'évolution humaine jouit d'un certain degré de liberté; brusquement, et grâce à l'électricité, cette part de liberté s'accroît, et il dépend de nous d'en user pour nous préparer un avenir meilleur : c'est pourquoi il convient de saluer l'électricité comme la libératrice de l'humanité.

L. HOULLEVIGUE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1900

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
★★★	L'Europe en Chine	1
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux *(3e partie)*	18
CH.-V. LANGLOIS	Siger de Brabant	60
MAURICE HAMEL	Un Siècle d'Art. — I	97
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — VI	121
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Opinion anglaise et la Guerre. — II	147
GEORGES BEAUME	Sainte-Nitouche *(fin)*	172
ANDRÉ BEAUNIER	Arthur Rimbaud	202

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

GÉNÉRAL DUCROT	Lettres au Baron Philippe de Bourgoing (1866-1868)	225
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux *(1e partie)*	241
PAUL DE ROUSIERS	La Puissance commerciale de l'Allemagne. — II	280
★★★	Le Chevalier Gluck et le Leitmotif	309
CAMILLE MAUCLAIR	Nele Dooryn	327
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Opinion anglaise et la Guerre. — III	355
CAMILLE JULLIAN	Nord et Sud	381
H. FIÉRENS-GEVAERT	Waterloo légendaire	402

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
A. FRANÇOIS	Au Yunnan. — I	449
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (5e partie)	479
ARTHUR LYNCH	En Campagne avec les Boers	522
ANATOLE LE BRAZ	Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu. — I.	537
GUSTAVE KAHN	Guiguerlegui	567
MAURICE HAMEL	Un Siècle d'Art. — II	592
HENRI LICHTENBERGER	La France et l'Allemagne jugées par Nietzsche	629
MICHEL CORDAY	Science et Mœurs. — Un Village	652

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

RENÉ BOYLESVE	La Becquée (Ire partie)	669
GÉNÉRAL DRAGOMIROV	Sur Souvorov	709
PAUL DE ROUSIERS	Le Port de Hambourg	735
COMTE REMACLE	Une Vendetta provençale au XVIe siècle. — I	774
ANATOLE LE BRAZ	Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu. — II.	797
JEAN VIGNAUD	L'Accueil	817
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (fin)	822
L. HOULLEVIGUE	Le Rôle des machines	870

Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de la Marine.

Cordial Régénérateur

KOLA, COCA, QUINQUINA, GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force, la vigueur** et la **santé.** L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention : ***Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.***

Prix du Flacon : 5 fr. — *Dépôt :* 18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
RÉSERVES : 100 MILLIONS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi **en garde les Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

LA TOILETTE ASEPTIQUE
par le SANOL DEDET *au Salicylate de Méthyle Borique*

Assure **IMMUNITÉ** contre toute invasion microbienne, en assainissant surfaces et cavités muqueuses. Prévient **inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite**; fortifie et assouplit **Cordes vocales**; fait disparaître **Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules.** — **Spécifique** pour Soins intimes (voir Notice).

Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
Demander Notice gratuite : **DEDET,** Phien, *FONTAINEBLEAU.*
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

60 ANNÉES DE SUCCÈS
HORS CONCOURS, Membre du Jury
EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900
ALCOOL DE MENTHE de RICQLÈS
(Le Seul Alcool de Menthe véritable)
Contre ***MAUX*** de ***CŒUR,*** de ***TÊTE,*** d'***ESTOMAC***
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
Exiger du RICQLES

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE**
rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base
d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens
ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants
Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :
ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES
ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

UN MARIAGE PRINCIER

LE PRINCE ALBERT DE FLANDRE ET LA DUCHESSE ÉLISABETH DE BAVIÈRE

Extrait de **L'UNIVERS ILLUSTRÉ**

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de deux personnes, 20 o/o; de trois, 25 o/o; de quatre, 30 o/o; de cinq, 35 o/o; de six ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 %

Ces billets doivent être demandés au moins quatre jours à l'avance à la gare de départ.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions dans la région des Pyrénées est envoyé *franco* à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au bureau Commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann.

— Çà, c'est encore des Socialistes qui cherchent à se convaincre, faut pas les déranger !

Extrait de **L'UNIVERS ILLUSTRÉ**

VOYAGES EN

ÉGYPTE

et au SOUDAN

Les splendides et modernes steamers de **MM. Th. Cook et Fils** partiront régulièrement du Caire pour Luxor, Assouan et Ouadi-Halfa pendant la Saison de Novembre à Mars. Ils fournissent l'occasion de visiter tous les temples, monuments et points intéressants dans la Haute Egypte.

Départs fréquents – Prix modérés

Voyages combinés à prix spéciaux par les chemins de fer égyptiens et soudanais et par les steamers de la maison Cook pour toutes les villes de la Haute Égypte et pour Kartoum.

Steamers et Dahabiehs en acier, nouvellement et luxueusement aménagés, pour excursions privées.

Pour renseignements détaillés et pour brochure spéciale avec cartes et plans, s'adresser à MM.

TH. COOK ET FILS

1, Place de l'Opéra, PARIS

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'aller et retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, toute l'année, de Paris à toutes les gares de son réseau (grandes lignes), et vice versa, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0 en première classe, et de 20 0/0 en deuxième et troisième classes, sur les prix doublés des billets simples à place entière,

La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

De 1 à 30 kilomètres	1	jour.
De 31 à 125 —	2	—
De 126 à 250 —	3	—
De 251 à 400 —	4	—
De 401 à 500 —	5	—
De 501 à 600 —	6	—
Au-dessus de 600 —	7	—

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête. — La durée des billets est augmentée en conséquence.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1er ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

3e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

DURÉE DE LA VALIDITÉ : **30** JOURS

PRIX DES BILLETS : 1re CLASSE **163** FR. **50.** — 2e CLASSE **122** FR. **50.**

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide de la Compagnie, dont l'envoi gratuit est fait sur demande adressée à l'Administration centrale. 1, place Valhubert, Paris.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz. 12 »
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12
Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine..... de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

A. DE LUZE & FILS
88, Quai des Chartrons
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE, 44, rue d'Arenberg.

Société " LA FRANÇAISE "
MARQUE DIAMANT

Les meilleur bicyclettes sur la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

MAISON à Paris, n° 5, rue d'Argenson. Rev. brut 12.124 f. 40. M. à pr. 130.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 23 octobre. A Me Théret, not., 24, boul. St-Denis.

1° GRANDE PROPRIÉTÉ à Châtenay (Seine), n° 9, Grande-Rue. Cont. 4 h. 46 a. 15 c. M. à pr. 125.000 f. — 2e MAISON Grande-Rue, n° 4. Conten. 24 a. 60 c. M. à pr. 20.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not, le 13 novembre. A Me Dauchez, not., 37, quai Tournelle.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 23 octobre 1900. TERRAIN angle boulevard Pasteur et rue Mizon. Cont. 543 m. 75 env. M. à pr. 128 fr. le mètre. S'adr. aux notaires Me Mahot de la Quérantonnais, et Me Delorme, 11, rue Auber, dépositaire de l'enchère.

MAISON Faub. St-Antoine, 246 *bis*. Cont. 104 mèt. Mise à prix 60.000 fr. A adj. s. 1 ench. Chambre des not. de Paris, le mardi 6 novembre 1900. S'adresser à Me Cherrier, notaire, n° 44, rue du Louvre, Paris.

Adjudic. étude de Me Massion, not., 58, boulevard Haussmann, le 19 octobre 1900, de 4.100 ACTIONS de la Société Générale de l'OCÉANIE FRANÇAISE, libérées d'un quart, en 19 lots de 200 actions. Mise à prix 50 francs par lot. — Et un lot de 300 actions. Mise à prix 75 fr. Consignat. 100 fr. par lot.

MAISON à Paris, 12, rue Croix-Nivert. Cont. 221 m. 34 c. Rev. br. 3.140 fr. M. à pr. 25.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. Paris, le mardi 23 octobre 1900. S'adr. à Me Bourdel, notaire, n° 30, rue Beuret, Paris.

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

Les Assurances dotales

Une des préoccupations les plus constantes d'un père de famille, c'est sans contredit l'établissement de ses enfants. Il sait en effet que, dans l'état actuel de nos mœurs, il les établira difficilement sans dot, et souvent il envisage avec anxiété la nécessité de constituer cette dot : il se dit que, s'il ne fait pas d'économies, il verra brusquement diminuer son capital et ses revenus, et que, s'il en fait, il court les risques de les mal placer et de ne pas les trouver disponibles au moment où il en aura besoin.

Les Compagnies d'assurances sur la Vie lui offrent le moyen d'atteindre sûrement le but proposé en s'affranchissant de toute préoccupation d'avenir; elles se chargent, en effet, de verser au moment voulu le capital nécessaire, et cela moyennant le paiement régulier de sommes modiques qu'il sera facile au père de famille de prélever sur ses ressources. Celui qui est enclin à la prodigalité trouvera ainsi dans l'assurance une sorte d'obligation de réaliser des économies; le père économe y verra un placement de tout repos.

Le paiement du capital peut être subordonné à l'existence de l'enfant au terme fixé. C'est ce qu'on appelle l'assurance en cas de vie.

Pour créer, dans ces conditions, au profit d'un enfant d'un an, un capital de 100.000 francs qui lui sera versé au jour de ses 25 ans, il suffirait de payer 2.590 francs tous les ans, pendant 24 ans, soit en tout 62.160 fr. Il est vrai que, si l'enfant venait à mourir avant d'avoir atteint sa majorité, les primes versées resteraient acquises à la Compagnie qui serait libérée de toute obligation. Mais, il est facile de parer à cet inconvénient : moyennant une légère augmentation de la prime, la Compagnie prendra l'engagement de rembourser, en cas de décès de l'enfant avant le terme fixé, l'intégralité de ce qu'elle aura reçu ; la prime annuelle serait alors de 2.770 francs.

Le capital peut aussi être stipulé payable même si l'enfant décédait avant l'époque fixée, le père voulant alors en profiter lui-même ou en faire profiter une autre personne. Le taux de la prime dépend, dans ce cas, de la durée de l'assurance et de l'âge du père dont la mort ne rendrait pas le capital immédiatement exigible, mais ferait cesser le paiement des primes annuelles.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

DOTALES — COMBINAISONS DIVERSES

RENTES VIAGÈRES

ACHATS DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.

Palus d'Ambarès 1 an, 95 francs la barrique de 228 litres logé.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHCIES.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHCIES

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis. Paris.

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Il est délivré, pendant toute l'année, des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des réseaux, *Paris-Lyon-Méditerranée, Est, État, Midi, Nord, Orléans, Ouest, P.-L.-M.-Algérien, Est-Algérien, Franco-Algérien, Ouest-Algérien, Bône-Guelma*, et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation Mixte (Compagnie Touache) ou par la Société générale des Transports maritimes à vapeur. Ces voyages dont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même Compagnie.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, non seulement un circuit fermé dont chaque portion n'est parcourue qu'une fois, mais encore des sections à parcourir dans les deux sens, sans qu'une même section puisse y figurer plus de deux fois (une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens).

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

VALIDITÉ : 90 jours avec faculté de prolongation de *3 fois 30 jours*, moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 chaque fois.

VOYAGES CIRCULAIRES

à COUPONS COMBINABLES sur le RÉSEAU P.-L.-M.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau, en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des *réductions très importantes* qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 0/0 du Tarif Général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

63e ANNÉE JOURNAL 63e ANNÉE

D'AGRICULTURE PRATIQUE

Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. L. GRANDEAU**

Professeur d'Agriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers

Le plus ancien (62 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Paraît toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et **12 planches coloriées** d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**

— pour l'Etranger : Un an, **23** fr. — Six mois, **12** fr. ». — Trois mois, **6** fr. »

☞ Un **numéro spécimen avec planche coloriée** sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & LA HOLLANDE

TRAJET EN 10 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 heures du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 7 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 6 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 46 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE & LA RUSSIE

CINQ EXPRESS SUR COLOGNE, TRAJET EN 9 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40, 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR BERLIN, TRAJET EN 19 HEURES

(Par le Nord-Express, en 17 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 5, 10 h. et 11 h. 55 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN, TRAJET EN 13 HEURES

Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. du matin.

DEUX EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG, TRAJET EN 56 HEURES

(Par le Nord-Express, en 46 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. 30 du soir.

DEUX EXPRESS SUR MOSCOU, TRAJET EN 62 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 du soir.
Départs de Moscou à 5 h. 15 et 10 h. 30 du soir.

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :

1re CLASSE.	43fr25
2e CLASSE.	32 »
3e CLASSE.	23 25

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

1re CLASSE.	72fr75
2e CLASSE.	52 75
3e CLASSE.	41 50

Départs de Paris-St-Lazare.		10 h. matin	9 h. soir	Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. soir
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h.40 mat.		Victoria.	10 h. matin	8 h. 50 soir
	Victoria.	7 h. soir	7 h.50 mat.	Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 55 soir	7 h. 15 mat.

Des **Voitures à couloir** (W.-C. toilette, etc.) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de Validité

DES BILLETS D'ALLER & RETOUR

(Grandes lignes)

Faculté de Prolongation de ces Billets.

Depuis le 15 mars, la validité des billets Aller et Retour (grandes lignes) est portée pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de **Un à Deux jours**; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de 126 à 250 kilomètres sont valables 3 jours.
— de 251 à 400 — — 4 —
— de 401 à 500 — — 5 —
— de 501 à 600 — — 6 —
— au-dessus de 600 — — 7 —

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 6 OCTOBRE 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les différentes natures de richesse en France, d'après les statistiques successorales. — L'Électrométallurgie à l'Exposition universelle. — Le Recensement des industries et des professions en France. — Lettres de Johannesburg : la situation et les perspectives prochaines des mines. — La Production et le prix des métaux durant les dix dernières années : zinc, étain, aluminium et nickel. — Lettre d'Angleterre : l'encaisse métallique de la Banque d'Angleterre; la cote de l'argent en lingots; la situation du compte capital de la Caisse d'épargne postale; l'excédent des recettes budgétaires pendant les deux premiers trimestres de l'exercice 1900-1901; un discours de lord Grey devant la Faculté des Sciences à Newcastle. — Revue économique : les Produits de l'octroi de Paris pendant le mois de septembre 1900; les Grèves en août 1900; la Chambre de compensation des banquiers de Paris. — Nouvelles d'outre-mer : Zanzibar.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Valeurs russes, Mines d'or du Transvaal; mines de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : recettes des Omnibus de Paris; des Voitures de Paris; de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits; de la Compagnie Française de Tramways; de la Compagnie des Tramways-Sud; du Métropolitain de Paris; de la Société Lyonnaise des Forces Motrices du Rhône et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

59e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 39. — 27 septembre 1900.

Gegen den Strom.
Pariser Briefe vom Iahre 1797. Ein Beitrag zur franzosischen Sittengeschichte der Revolutionszeit (Schluss).
Weiteres über Ibsen (Schlusswort).
Die grossen Kunstausstellungen in Berlin. Von Adolf Rosenberg.
Antikes und Altchristliches in Rom. Von Otto Kaemmel (Schluss).
Die Kohlennot.
Massgebliches und Unmassgebliches : Kalewipoeg.

SOMMAIRE DU No 40. — 4 octobre 1900.

Brauchen wir ein deutsches Kolonialheer?
Der Posener Schulstreit.
Goethe und der Goethebund.
Eine Reise von London nach Boulogne im Iahre 1763.
Die Konigin der Nacht.
Dreimal gefunden. Von Magdalene Thoresen.
Massgebliches und Unmassgebliches : China — [Die Toten von 1898 — Das Mannheimer Theater — Empfehlenswerte Sprachdummheiten.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

E. FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

ALPHONSE DAUDET. *Ouvrage inédit*

PREMIER VOYAGE

PREMIER MENSONGE

Souvenirs de mon enfance

Nombreuses illustrations de BIGOT-VALENTIN; frontispice et couverture en couleurs.
Un volume.

A. CASTÉRAN.

L'Algérie Française. De 1884 à nos jours.

PÉRIL JUIF — PÉRIL ÉTRANGER — PÉRIL ARABE — PROCÈS D'UN AGITATEUR
RÉFORMES ALGÉRIENNES

G. D'ESPARBÈS.

Le Roi. Un volume.

LE SAR PÉLADAN.

La Vertu suprême. Un volume.

HEMMA-PROSBERT.

Vocations perdues. ROMAN. — Un volume.

LES "AUTEURS GAIS"

XANROF.

Telles qu'on les aime. Un volume.

Nombreuses illustrations de Lourdey. — Couverture en couleurs.

O. PRADELS.

Chansons Gauloises. Un volume.

Nombreuses illustrations de José Roy. — Couverture en couleurs.

Les ROMANS DE BALZAC à 30 cent. le volume.

VOLUMES PARUS :

Le Bal de Sceaux.

La Fille aux yeux d'or.

Envoi FRANCO contre mandat-poste.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Pour paraître à partir du 20 Octobre 1900 :

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS, LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, REBELLIAU, SAGNAC, VIDAL DE LA BLACHE

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France **depuis les Origines jusqu'à la Révolution française**

comprendra 8 volumes, grand in-8° brochés, de 800 pages.

Chaque volume se vendra séparément, broché, **12** francs.

L'Ouvrage complet sera publié en **64 fascicules,** d'environ 96 pages chacun, du prix de **1 fr. 50 c.** le fascicule.

Il paraîtra, pour commencer, deux fascicules par mois, à partir du 20 Octobre 1900, sauf pendant les mois de vacances.

Depuis qu'ont été écrites les dernières grandes Histoires de France, depuis Henri Martin et Michelet, sur nos provinces et sur nos villes, sur les règnes et les institutions, sur les personnes et sur les événements, un immense travail a été accompli.

Le moment était venu d'établir le résumé de ce demi-siècle d'études et de coordonner dans une œuvre d'ensemble les résultats de cette incomparable enquête.

Une pareille tâche ne pouvait être entreprise que sous la direction d'un historien qui fût en même temps un lettré, M. E. Lavisse, entouré de collaborateurs choisis parmi les maîtres de nos jeunes Universités.

D'accord sur les principes d'une même méthode, ils ont surtout décrit les transformations politiques et sociales de la France, l'évolution des mœurs et des idées et les relations de notre peuple avec l'étranger, en s'attachant aux grands faits de conséquence longue et aux personnages dont l'action a été considérable et persistante.

L'Histoire de France de M. E. Lavisse donnera à la génération présente dans une œuvre d'ensemble les résultats de tous les travaux historiques antérieurs et lui présentera la plus sincère image qui puisse lui être offerte de notre passé, glorieux de toutes les gloires, traversé d'heures sombres parfois désespérées, mais d'où la France toujours est sortie plus forte, en quête de destinées nouvelles et entraînant les peuples vers une civilisation meilleure.

CALMANN-LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Théâtre
DE
Meilhac et Halévy
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Tome premier, contenant :

Froufrou
La Belle Hélène
L'Été de la Saint-Martin
Le roi Candaule

Tome deuxième, contenant :

La Petite Marquise
La Veuve
La Grande Duchesse de Gérolstein
L'Ingénue - Les Sonnettes

Chaque volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LA 10e ÉDITION DE
Sans Dogme
PAR
H. SIENKIEWICZ
Traduit par le COMTE A. WODZINSKI

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

LA 3e EDITION DE
Fiancée d'Avril
PAR
GUY CHANTEPLEURE

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RENÉ BAZIN

Croquis de France et d'Orient | La Terre qui meurt

Chaque volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

SANS DOGME, par **H. Sienkiewicz**, traduit par le **comte A. Wodzinski.**

Maintenant que le triomphe de *Quo vadis* est venu brusquement révéler au public français le nom de Sienkiewicz, on cherche de toutes parts des renseignements sur l'auteur et sur son œuvre; et l'on s'aperçoit qu'elle est considérable. M. Sienkiewicz a débuté par de simples récits, tour à tour émouvants et tragiques : *Dans la Steppe, Yanko le musicien, l'Allumeur de Phares;* il a publié des carnets de voyage, *les Lettres d'Afrique*, des romans sociaux comme *la Famille Polianecki*, des romans historiques, et même des romans d'analyse comme ce remarquable *Sans dogme*, dont la traduction est ancienne déjà et que tout le monde voudra lire aujourd'hui, dans cette nouvelle édition. Sienkiewicz a toujours eu pour cette œuvre une sympathie particulière, et lui-même avait désiré que chez nous elle fût présentée avant toutes les autres : nul doute qu'elle trouve, elle aussi, dans cette version intelligente, l'éclatant succès que l'auteur s'en était promis.

HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE, PHILIPPE-AUGUSTE ET SAINT-LOUIS, par **J. Michelet.**

Il y a longtemps que nous n'avions signalé cette réédition des œuvres complètes de Michelet. Elle a continué à paraître fort régulièrement, et le public lui a continué un bon accueil. Il ne manque plus aujourd'hui qu'un très petit nombre de volumes : presque toute l'*Histoire de France* et presque toute l'*Histoire de la Révolution* sont déjà publiées. On sait que les éditeurs avaient demandé à nos meilleurs écrivains de présenter au lecteur la plupart des volumes : toutes ces préfaces étaient de véritables études qui faisaient, à elles seules, de cette nouvelle édition une œuvre du plus haut intérêt. On a pu juger, dès l'origine, que cette collection était à la fois érudite et commode. Il fallait bien, avant qu'elle fût terminée, la recommander une fois de plus.

LA RUE AMOUREUSE, par **Maurice Beaubourg.**

Ce livre est un peu déconcertant, et il faut le lire de fort près, avec une attention soutenue, si l'on en veut goûter par le détail toute la fantaisie pittoresque. C'est le même esprit, la même ironie d'observation que dans la *Saison au bois de Boulogne* et dans les *Joueurs de Boules de Saint-Mandé;* mais il semble bien que M. Maurice Beaubourg ait voulu donner à ce nouveau roman un tour encore plus énigmatique. Du moins le livre demeurera-t-il peu accessible à tous ceux qu'il pourrait choquer, et il faut chercher sous les mots le sens précis que l'auteur y laisse transparaître pour ceux-là seulement qui s'appliquent à le découvrir.

LA NORVÈGE,
Ouvrage officiel publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, 1900.

Tout ou presque tout est remarquable dans cette belle monographie collective publiée par le gouvernement norvégien ; mais ce qu'on y admirera surtout, c'est l'ensemble des fortes et instructives études où sont décrits la vie économique et sociale, l'industrie et le commerce, le gouvernement et la législation de la Norvège. L'activité laborieuse de ce petit peuple de deux millions d'hommes, la hardiesse de son initiative sociale, l'intense richesse de sa production artistique et littéraire, éclatent ici en traits saisissants, et imposent le respect.

LE CALVAIRE, par **Octave Mirbeau**, avec des illustrations de **Jeanniot.**

Voilà une intéressante édition d'un beau livre. L'illustration a été confiée à Jeanniot et suit le récit presque de page en page avec un bonheur continu de précision pittoresque. Le roman d'Octave Mirbeau est depuis longtemps connu et admiré. C'est une de ces œuvres douloureuses et passionnées qu'il est impossible de relire sans une émotion profonde. On a rapproché bien des fois Jean Mintié et Juliette Roux du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut : l'évocation s'impose, et la beauté des deux livres est faite de la même souffrance. Mais l'œuvre de M. Octave Mirbeau est d'une violence plus amère ; elle va plus loin dans l'analyse, jusqu'aux plus secrètes angoisses de la passion et jusqu'à ses pires déchéances de brutalité et de faiblesse. Elle remue tout le fond obscur d'un cœur en amour, et elle restera comme une des études les plus fortes et les plus complètes que nous ait données le roman dans ces vingt dernières années.

LE THÉATRE FRANÇAIS ET ANGLAIS SES ORIGINES GRECQUES ET LATINES par **Charles Hastings.**

Ce livre se présente aux lecteurs français sous le patronage de MM. Victorien Sardou et Henri de Bornier. C'est, proprement, un manuel chronologique de l'histoire des théâtres anglais et français, depuis leurs origines grecques et latines jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Après une sorte de mémento sommaire du drame grec et du drame romain, les époques du théâtre médiéval et moderne se succèdent à la file, sur deux rangs, l'un pour la France, l'autre pour l'Angleterre. C'est moins une comparaison qu'une série de parallélismes, secs et décharnés. Ce répertoire de noms, de titres et de dates rendra sans doute quelques services. — Le volume s'achève par un « aperçu général sur le théâtre français et anglais entre 1640 et 1900 », qui renferme, en trente pages, une assez jolie série de bien singuliers jugements.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20870-10-00. — (Encre Lorilleux).

MOIS
»
75
50
»

Saint-
ance et

admi-

bourg

Paris
ays y